Nouveaux livres
DE POLOGNE

Nº 63.

JACEK DUKAJ
JULIA FIEDORCZUK
JAKUB MAŁECKI
ZIEMOWIT SZCZEREK
MACIEJ HEN
WIT SZOSTAK
JAKUB ŻULCZYK
ŁUKASZ ORBITOWSKI
MAŁGORZATA SZEJNERT
WOJCIECH JAGIELSKI
MAGDALENA GRZEBAŁKOWSKA
ANNA JANKO
MAGDALENA KICIŃSKA
BEATA CHOMĄTOWSKA
ROBERT RIENT
EWA WINNICKA
MAREK BIEŃCZYK
MAREK BEYLIN
MARCIN WICHA

INSTITUT POLONAIS DU LIVRE
INSTYTUT KSIĄŻKI

ul. Zygmunta Wróblewskiego 6
PL 31-148 Kraków
Tél. : +48 12 61 71 900
Fax : +48 12 62 37 682
office@bookinstitute.pl

Section de l'Institut à Varsovie
Pałac Kultury i Nauki
Pl. Defilad 1, IX piętro, pok. 911
PL 00-901 Warszawa
Tél. : +48 22 656 63 86,
Fax : +48 22 656 63 89
warszawa@instytutksiazki.pl
Warszawa 134, P.O. Box 39

www.bookinstitute.pl

CHOIX DE PROGRAMMES DE L'INSTITUT POLONAIS DU LIVRE

LE PROGRAMME DE TRADUCTION © POLAND

Le Programme est destiné aux éditeurs étrangers. Il cherche à soutenir la traduction d'œuvres de littérature polonaise. La préférence est donnée aux belles-lettres et aux essais ainsi qu'aux récits et œuvres à caractère humaniste au sens large du terme.

Les demandes peuvent être déposées par toute maison d'édition ayant commandé la traduction d'un livre polonais et souhaitant publier cet ouvrage.

Il peut couvrir :

- les frais de traduction de l'œuvre de langue polonaise vers une langue étrangère donnée (jusqu'à 100% du montant total),
- les frais d'acquisition des droits d'auteur (jusqu'à 100% du montant total).

LE PROGRAMME SAMPLE TRANSLATIONS ©POLAND

Ce Programme s'adresse aux traducteurs de littérature polonaise. Il sert à financer des extraits d'ouvrages (jusqu'à vingt pages) que le traducteur s'engage à proposer aux éditeurs étrangers.

Le programme est ouvert aux traducteurs ayant déjà publié au moins un ouvrage. Le projet concerne des œuvres n'ayant encore jamais été traduites ni publiées dans la langue donnée.

Les formulaires relatifs à ces deux programmes peuvent être téléchargés à partir du site : www.bookinstitute.pl

Pour plus d'informations, veuillez contacter : e.wojciechowska@bookinstitute.pl

PRIX « TRANSATLANTYK »

Le Prix « Transatlantique » est décerné tous les ans au meilleur ambassadeur de la littérature polonaise à l'étranger. Il peut récompenser un traducteur, un éditeur, un critique littéraire ou un animateur ayant contribué à promouvoir la littérature polonaise. Son montant s'élève à 10.000 euros.

LE COLLÈGE DES TRADUCTEURS

Il s'agit d'un programme de résidence à Cracovie destiné aux traducteurs de littérature polonaise. La durée du séjour peut varier entre un et trois mois. Ce programme s'adresse aux traducteurs résidant à plein temps à l'étranger et ayant déjà publié un livre ou un article traduit par leurs soins.

CONTACT :

Institut polonais du Livre
ul. Zygmunta Wróblewskiego 6
PL 31-148 Kraków
E-mail : office@bookinstitute.pl
Tél. : +48 12 61 71 900
Fax : +48 12 62 37 682
www.bookinstitute.pl

Directeur de l'Institut polonais du Livre :
Grzegorz Gauden

ADRESSES DES EDITEURS

AGORA

ul. Czerska 8/10, 00-732 Warszawa
katarzyna.kubicka@agora.pl
www. wydawnictwoagora.pl

CZARNE

Wołowiec 11, 38–307 Sękowa
T : +48 18 353 58 93, +48 515 274 298
F : +48 18 352 04 75
redakcja@czarne.com.pl
www.czarne.com.pl

DOWODY NA ISTNIENIE

ul. Gałczyńskiego 7, 00-362 Warszawa
T : +48 22 828 49 98
julianna.jonek@instytutr.pl
www.instytutr.pl

GRUPA WYDAWNICZA FOKSAL / W.A.B.

ul. Foksal 17, 00-372 Warszawa
T : +48 22 828 98 08
F : +48 22 894 60 54
blanka.woskowiak@gwfoksal.pl
www.grupawydawniczafoksal.pl

HA!ART

ul. Retoryka 17/16, 31-108 Kraków
T : +48 12 422 25 28
korporacja@ha.art.pl
www.ha.art.pl

KARAKTER

ul. Grabowskiego 13/1, 31-126 Kraków
T : +48 511 630 317
redakcja@karakter.pl
www.karakter.pl

MARGINESY

ul. Forteczna 1a, 01-540 Warszawa
T : +48 22 839 91 27
a.pluszka@marginesy.com.pl
www.marginesy.com.pl

OD DESKI DO DESKI

ul. Puławska 174/11, 02-670 Warszawa
T : +48 608 511 478
a.sekielska@oddeskidodeski.com.pl
www.oddeskidodeski.com.pl

POLISHRIGHTS.COM

ul. Kochanowskiego 19/1, 31-127 Kraków
debowska@polishrights.com
www.polishrights.com

POWERGRAPH

ul. Cegłowska 16/2, 01-803 Warszawa
T : +48 22 834 18 25
kasia@powergraph.pl
www.powergraph.pl

SINE QUA NON

ul. Tyniecka 35, 30-323 Kraków
T : +48 12 261 17 49
biuro@wsqn.pl
www.wsqn.pl

SYNDYKAT AUTORÓW

ul. Lewikow 7B, 08-450 Łaskarzew
T : +48 609 535 540
moregulska@gmail.com
www.syndykatautorow.pl

ŚWIAT KSIĄŻKI

ul. Hankiewicza 2, 02-103 Warszawa
T : +48 22 460 06 10
joanna.laprus-mikulska@swiatksiazki.pl
www.wydawnictwoswiatksiazki.pl

WIELKA LITERA

ul. Kosiarzy 37/53, 02-953 Warszawa
T : +48 22 252 47 52
wydawnictwo@wielkalitera.pl
www.wielkalitera.pl

WYDAWNICTWO LITERACKIE

ul. Długa 1, 31-147 Kraków
T : +48 12 619 27 40
F : +48 12 422 54 23
j.dabrowska@wydawnictwoliterackie.pl
www.wydawnictwoliterackie.pl

ZNAK

ul. Kościuszki 37, 30-105 Kraków
T : +48 12 619 95 00
F : +48 12 619 95 02
bolinska@znak.com.pl
www.wydawnictwoznak.pl

JACEK DUKAJ

LA VIEILLESSE DE L'AXOLOTL

© Anna Zemanek

***Jacek Dukaj** (1974), écrivain, essayiste, auteur de plus d'une dizaine de romans et de nombreux recueils de nouvelles est l'un des auteurs polonais de récits fantastiques les plus appréciés. Il a obtenu le prestigieux prix Kościelski, il a représenté la Pologne au prix Européen de Littérature 2009 pour son roman* La Glace *et il a été récompensé six fois par le prix Janusz A. Zajdel comme meilleur auteur de fantasy. Ses livres sont traduits en anglais, allemand, russe, italien, hongrois, tchèque et slovaque.*

Le dernier ouvrage de Jacek Dukaj existe uniquement en e-book. Il a été publié par le plus grand site polonais de commerce en ligne qui présente cette démarche comme la possibilité « d'aborder une nouvelle dimension du livre » et de faire de « nouvelles expériences de lectures ». Ce ne sont là bien évidemment que des slogans commerciaux. En réalité *La Vieillesse de l'axolotl* est un récit classique du courant littéraire cyberpunk enrichi, à des fins souvent utilitaires, de gadgets technologiques dans le graphisme ou les renvois hypertextuels.

Le micro-roman de Dukaj, en contradiction avec son « emballage » innovant, se signale par son caractère traditionnel tant au point de vue de sa fable que de sa problématique. Somme toute, la vision de l'avenir s'y inscrit parmi celles, nombreuses, post-apocalyptiques et post-humanistes à la fois. Dans l'exposition de la narration, cet avenir serait tout à fait proche.

La terre a subi un cataclysme provoqué par des radiations cosmiques, « aucun composé organique n'a survécu », mais, avant que ne disparaissent toutes les formes de vie biologique, certains individus eurent le temps de faire une copie de leur esprit pour le transférer dans des ordinateurs en ligne. Cette poignée de rescapés est principalement constituée d'excellents programmeurs et de joueurs en ligne confirmés. Grześ, employé au département de technologie informatique d'une entreprise sans nom, est l'un d'eux. Dans la mesure où les États et toute forme d'ordre social ont immédiatement disparus, le monde virtuel PostApo est tombé sous la coupe des communautés de joueurs en ligne (les guildes) et des organisations de rang plus élevé (les alliances). Une guerre déferle entre les existences post-humaines pour avoir accès aux rares serveurs et aux sources d'électricité. Ce qui est curieux, c'est que dans la réalité PostApo, l'internet fonctionne toujours ; aussi Grześ et les autres ont un accès

illimité à toutes les archives du savoir. Telle est le terreau où naissent des réflexions sur la possibilité de reconstruire la civilisation d'avant la catastrophe mondiale, mais aussi, plus généralement, sur l'émergence possible d'un genre nouveau qui remplacerait l'homme. La métaphore de l'axolotl du titre s'inscrit dans ce contexte, et donc d'une forme de vie qui ne parvient jamais à maturité mais reste au stade larvaire comme l'amphibien connu sous ce nom. Dukaj semble envisager que la fin de la vie biologique, et donc surtout de l'homme tel que nous le connaissons serait le début d'une autre existence, généralement appelée virtuelle. Néanmoins, cette nouvelle variante ne pourrait être considérée, pour ainsi dire, comme une dimension finale, pleinement adulte. Ainsi l'écrivain dépasse les limites du roman cyberpunk traditionnel puisqu'il s'intéresse moins à la réalité PostApo qu'à ce qui peut en découler, évidemment si l'on en croit son imagination littéraire plutôt bien développée en l'occurrence.

Comme tout roman cyberpunk de qualité, *La Vieillesse de l'axolotl* se nourrit des craintes du moment pleinement justifiées, dont celle que les machines pensantes et les programmes informatiques conscients d'eux-mêmes seraient à un pas de s'émanciper et de prendre le contrôle sur notre monde ne semble pas être la plus importante. Au centre du micro-roman de Dukaj se trouve le protagoniste principal avec son état d'esprit propre et surtout sa tristesse voire sa mélancolie émouvante. La fin du monde, appelée dans *La Vieillesse* « Extermination », terme qui ne saurait être fortuit, est ressentie douloureusement par Grześ – toujours nommé avec le diminutif, jamais « Grzegorz » comme un adulte le serait ! – au plus profond de lui-même, quasi intimement. La manière dont il a échappé à l'Extermination est inquiétante parce que présente dans nos angoisses ; en effet, Grześ s'est intégré à un robot humanoïde pour se déplacer dans les espaces créés par les programmateurs ou les visionnaires du passé, inventeurs de Blade Runner en tête et qui, comme beaucoup de nos contemporains, sont à la recherche d'un salut dans les mondes qui n'existent pas, mais nous apparaissent comme meilleurs que ceux qui sont à portée de main.

Dariusz Nowacki

JACEK DUKAJ
STAROŚĆ AKSOLOTLA
ALLEGRO, 2015, E-BOOK
ISBN : 978-83-9410-571-6
DROITS DE TRADUCTION :
POLISHRIGHTS.COM
PUBLIÉ EN : ANGLAIS (ALLEGRO)

LA VIEILLESSE DE L'AXOLOTL

— ROI MÉLANCOLIE

– *Manga blues, baby, manga blues.*

Manga blues, ils sont assis à la terrasse de la Kyōbashi Tower avec vue sur le quartier Ginza, un néon publicitaire sur dix est allumé, un écran sur vingt aussi et sur celui qui surmonte leur balcon passe en boucle ironique une scène de *Blade Runner* avec un Rutger Hauer trempé et à la mélancolie digitale. Et eux, tristes robots, restent assis, debout ou à piétiner en rond dans une parodie tordue de bavardages de zinc.

– Encore une petite vodka ?

– Volontiers.

Les doigts en métal saisissent avec une précision chirurgicale le verre délicat. Il y a des programmes spéciaux d'assistance à la motricité pour boire de la vodka. Bien sûr, ils ne boivent pas de vodka, ces boissons sont des leurres. Ils ne boivent rien, ne mangent rien ; dans le bar de Chūō Akachōchin, ces mecha d'un quart de tonne peuvent au mieux mimer les gestes de la vie, répéter avec peine les habitudes de la biologie révolue.

Le barman, dans une carapace de barman mécanique, reverse de la Smirnoff. Son bras à trois articulations frôle le dos polymérisé de la main du Trans-forme qui joue tout aussi désespérément un client du bar. Le crissement se fait entendre plus fort que le monologue de Hauer.

C'est cela, la malédiction, songe Grześ. *Metal on metal, heart on heart* et chaque maladresse multiplie le drame de la solitude par mille. Comme s'il l'agrandissait au microscope. Comme dans une projection sur un écran de cent hectares. Nous sommes des ombres-ferrailles monstrueuses de l'homme, le désespoir molybdène du cœur vide.

Manga blues, ils sont assis à la terrasse Chūō Akachōchin, sous les derniers lampions rouges, tristes robots, et ils se racontent des légendes.

La première parle de l'homme.

– Il avait des ailes comme le rêve d'un papillon, dit Dagenskyoll et le haut-parleur à son épaule grésille un peu aux nasales. Il avait aussi des hélices diffuses comme des arcs-en-ciel bleus. *Le Passeur d'Aurore XII* était tout de nano-fibres et de fibres de carbone, ange-raie-croix, poursuit Dagenskyoll et l'écran sur son torse montre des silhouettes et des plans d'avions soutirés du cache de Google. Envergure des ailes : 78 mètres. Masse : 1,64 tonne. Il venait d'être révisé, on le gardait dans un hangar de l'aéroport de Dallas. Quand le Rayon de la Mort frappa l'autre hémisphère du globe terrestre, les hommes eurent le temps d'embarquer avec leurs familles, des vivres, du matériel. Ils décollèrent avec plusieurs heures d'avance sur le Méridien. La terre se déplace à une vitesse de 1 674 kilomètres par heure,

mais à l'équateur. *Le Passeur* ne pouvait atteindre une vitesse supérieure à 300 kilomètres heure, aussi, pour garder ses distances par rapport au Méridien de la Mort, il devait rester au-dessus du parallèle 80. Il était le seul de tous les avions solaires à pouvoir réussir. Là-dessus, Dagenskyoll montre sur son écran la structure des piles photovoltaïques qui couvraient les ailes et le corps de l'aéroplane, et, sur le cliché, au soleil, elles miroitaient vraiment comme des papillons. Au deuxième tour, il volait déjà au-dessus de la Terre dont toute vie organique avait été éradiquée, aux appels radio ne répondaient que les machines, les systèmes automatiques des aéroports et des armées. Quand, après cent-soixante-dix-sept heures, le Rayon s'éteignit, les voyageurs du *Passeur* ne purent que le deviner des informations que leur envoyaient les automates du deuxième hémisphère. Ils ne prirent contact avec aucun Trans-forme, ne se connectèrent à aucun réseau. Ils continuèrent à voler. À bord du *Passeur*, il y eut des votes : atterrir ou non ? Atterrir brièvement, compléter les vivres et reprendre le survol ou attendre pour voir si le Rayon s'est vraiment éteint. Pour finir, ils se divisèrent. Après deux semaines, une partie des embarqués en eut assez, elle atterrit au nord du Groenland, sur une piste près d'une localité sur la banquise ; le *Passeur* refit le plein d'eau et de nourriture, ceux qui étaient réticents à poursuivre le vol descendirent, les autres reprirent les airs. Après avoir dit cela, Dagenskyoll souleva l'une des quatre épaules de son squelette en mosaïque pour montrer le zénith du ciel sans étoile de Tokyo. Ils continuent à voler, ils tournent au-dessus de nous, là-bas, à des hauteurs transocéaniques.

À ces mots, tous comprirent que ce n'était qu'une légende.

Grześ s'installa tout au bord de la terrasse, une canette de bière est son fétiche affectif, une Budweiser couverte de signes criards en katakana ; posée debout sur une tôle, elle vacille et se balance comme une danseuse de hula hoop. Grześ la tient maintenant immobile dans sa poigne kilojoules de Star Trooper.

Nous sommes tous des gadgets, songe-t-il. Au loin, à la hauteur du quarante-cinquième étage, le vent agite un câble décroché et des fontaines d'étincelles électriques jaillissent de temps à autre au-dessus de la ville sombre de Tokyo. Grześ se demande un moment combien d'électricité des centrales royales est ainsi consommée. Ensuite, il songe aux feux d'artifice et aux effets spéciaux d'Hollywood. Le vent est froid, mais son métal ne sent rien.

Grześ passe ainsi ses soirées, Grześ passe ainsi ses nuits.

Étranger dans un pays étranger. [...]

– *Anyway.*

Une deuxième légende sur le paradis.

– Ils ont réussi. Ils l'ont fait. Sur les serveurs de l'un des grands studios de Californie, ils ont utilisé des scans déjà prêts, ils ont placé le monde entier de l'autre côté de la vallée dérangeante. Ou du moins la maison, le jardin, les corps. Et ils ont créé un filtre sûr à cent pour cent, tu peux enfin te connecter directement au réseau *mind-to-mecha*, voire *mind-to-mind* et aucun logiciel malveillant ne détruira ta mémoire ou ne contaminera ta conscience. Donc, ils s'enregistrent là-bas, de l'autre côté, et ils ont de nouveau des corps mous et chauds, humides, une chair merveilleuse au toucher, et leurs sens – toucher, odorat, goût –, s'excite Dagenskyoll, les robots aux angles tranchants réunis autour de lui à l'écouter, se rapprochent, se penchent vers lui, tirent leur langue-micro, leur moustache-scan. Ils ont retrouvé leur goût, poursuit Dagenskyoll, et ils boivent, et ils mangent, et ils boivent. Le robot lève son verre de vodka et, autour de lui monte un long grésillement métallique, krrrchaaahhrr, ce sont les haut-parleurs et les micros qui se parasitent ou peut-être sont-ce les soupirs des machines pudiques. Dagenskyoll continue : et ils boivent, encore et encore, et dorment, même s'ils ne rêvent pas, et ils marchent sur l'herbe, et se chauffent au soleil. [...]

Un vieux mecha medicus hurle par son haut-parleur réorienté directement vers l'écran LCD frontal de Dagenskyoll :

– OÙ C'EST ? MAIS OÙ, C'EST, DONC ?

– Californie, *House of the Rising Sun*.

Une légende, une légende trop belle pour être vraie.

Johnny s'assied à côté de Grześ. Johnny a détruit son mecha Terminator de présentation et, désormais, il se promène en sexbot comme la plupart des Trans-formes au Japon : en version féminine, visage de la pellicule Geisha V ou VI.

– Quelqu'un te cherche.

– Qui ?

Johnny projette la photographie d'un robot avec des bandes jaunes et noires et de grands cerclages baroques.

– Je n'ai jamais vu un truc pareil, construit de récupérations, s'étonne Grześ. [...]

La troisième légende parle du Mauvais Dieu.

– ...et là il appuya sur RESET et tout ce qui était en vie commença à mourir...

Grześ touche la canette du bout de son doigt-palpeur et regarde la Budweiser se balancer devant lui à droite et à gauche. Un mecha sait s'immobiliser comme aucun organisme vivant n'en serait capable, le mouvement est ce qui donne de la vie au mecha. Un robot qui ne travaille pas est un tas de ferraille, rien de plus. Grześ et Johnny, figés comme des pierres, observent la canette dansante. Sur le grand écran en hauteur, la ville nocturne de *Blade Runner* s'éclaire de millions de lumières, une vraie féerie sur fond de Tokyo PostApo.

Comme s'ils voulaient suivre le rythme de cette canette lancinante, sur l'estrade au fond du bar, deux corps en plastique et métal de sexbots se plient et ondulent pour mimer une terrible parodie de l'acte sexuel des hommes. Geisha et Geisha, deux mecha féminins sur des Trans-formes inconnus, simulent avec la précision et la tendresse de l'acier trempé des baisers de lesbiennes, des caresses de seins et de cuisses ; doigts blindés sur croupes blindées, danse du désir animal devenue monstrueuse dans le rituel froid de la machine sous les flots des lumières laser, inondée par la musique d'un strip-tease de caserne. Grześ regarde, regarde et émote une gêne étouffante. Combien n'y a-t-il pas d'étages d'artifices, de couches de guillemets, il s'y perd quand il veut les compter. Ils ne peuvent pas s'enivrer, ils n'ont même pas de programmes simulant l'ivresse. Ils ne peuvent pas avoir de relations sexuelles, ils n'ont pas de programmes de copulation et d'excitation sexuelle. Que leur reste-t-il ? Le théâtre d'un sexe aseptisé joué par ces robots construits pour le service érotique de véritables personnes organiques. Grześ, immobile comme une statue, les observe pendant deux-cent quatre-vingt-sept secondes pour finalement ne plus y tenir, il se lève dans un crissement de ligaments. La coupe de l'amertume nippone est pleine.

– Roi mélancolie, mélancolie mikado...

Traduit par Maryla Laurent

JULIA FIEDORCZUK

L'APESANTEUR

© Krzysztof Dubiel / The Polish Book Institute

***Julia Fiedorczuk** (1975), poétesse, écrivaine, traductrice, enseignante à l'université et spécialiste de la littérature américaine du XXème siècle. Auteure de plusieurs ouvrages de poésie, d'un recueil de nouvelles et de deux romans. Lauréate du prix autrichien Hubert Burda. Ses poèmes ont été traduits dans plusieurs langues, notamment en islandais, gallois et japonais.*

L'Apesanteur est l'un des meilleurs romans féminins de ces dernières années : universel, permettant différents niveaux d'interprétation et de lecture, polysémique. Comme dans ses autres livres, les personnages principaux de Fiedorczuk sont des femmes. Nous suivons les trois héroïnes depuis leur enfance, passée dans une petite bourgade des alentours de Varsovie, jusqu'à leur âge adulte dans une grande ville. Chacune d'elles – comme c'est souvent le cas chez cette auteure – vient d'un groupe social différent. Ce qui les unit pourtant, c'est leur sensibilité de jeune fille, la même manière de percevoir le monde et d'entrer en relation avec les autres. Chacune d'elles se confronte à son corps, à l'indifférence des parents, à la violence masculine. Zuzanna est la fille d'un professeur qui l'envoie, petite fille, suivre des cours d'arts plastiques. Adulte, Zuzanna est une femme aisée, ayant fait des études et mondaine. La représentante type de la classe moyenne : solitaire, concentrée sur elle-même, qui cherche constamment à être mieux que ce qu'elle n'est. Son amie d'enfance, Helena, est tout autre. Fille d'une couturière, elle travaille comme femme de ménage dans un hôtel, élève ses deux enfants, rend visite à sa mère en train de mourir d'un cancer à l'hôpital. Leur camarade d'école, Ewka, est diamétralement opposée. Mise au monde par Maria qui, pour vivre, fouille dans les poubelles, elle est confiée à une institution de Varsovie. Adulte, Ewka sera clocharde et vivra dans la rue. Son énergie, elle ne l'utilisera que pour se procurer une énième dose d'alcool et trouver un endroit où dormir au chaud.

L'Apesanteur est un roman sociologique qui montre que les femmes ne peuvent pas transgresser les limites fixées par la classe sociale dont elles viennent et qu'elles sont condamnées à reproduire le destin de leurs mères malgré les qualités dont elles disposent : intelligence, ambition, sensibilité et centres d'intérêt.

Dans ce roman, Julia Fiedorczuk nous donne bien plus. L'apesanteur du titre se veut métaphysique et se rattache à la difficulté de s'enraciner dans sa propre vie. Chacune

des femmes essaie à sa manière d'apprivoiser son corps, son destin, le lieu dans lequel il lui faut vivre. Le corps cependant reste inconnu, les biographies semblent étranges et incomprises, et la famille, les gens – des étrangers. Tout l'effort quotidien consiste à réapprivoiser sans relâche son entourage et à prouver que l'on existe.

La grande qualité du roman de Fiedorczuk – et sa nouveauté – réside dans cette opposition entre observation sociologique et ordre métaphysique. L'auteure arrive à créer un roman fait de paradoxes, à montrer la complexité d'une vie qui semble simple, à présenter l'humanité des femmes sans fioritures sentimentales à l'eau de rose. Dans *L'Apesanteur*, combattre la poussière peut atteindre une dimension philosophique (laisser son empreinte dans le monde) et entreprendre une recherche sur soi se fait dans les délires de l'alcool. Fiedorczuk dresse le portrait de fillettes à la fois sensibles et cruelles à l'extrême qui reproduisent dans leur monde les rapports qu'elles ont observés chez les adultes. Zuzanna dit à sa poupée : « Cesse donc de brailler », Ewka frappe le chien qui cherche à se faire caresser. Adultes, elles sont ambiguës : elles haïssent la domination masculine mais s'y soumettent et l'exploitent. Elles gardent le silence sur la violence qu'elles subissent.

Paulina Małochleb

JULIA FIEDORCZUK
NIEWAŻKOŚĆ
MARGINESY, WARSZAWA 2015
123 × 197, 288 PAGES
ISBN : 978-83-64700-68-2
DROITS DE TRADUCTION :
JULIA FIEDORCZUK
CONTACT : JUSTYNA CZECHOWSKA,
JUSTYNACZE@GMAIL.COM

L'APESANTEUR

Pas besoin de

montre pour savoir que les jardins ouvriers allaient bientôt fermer, Ewka le devinait tout simplement d'après la position du soleil. Non, même pas d'après le soleil mais grâce aux couleurs. Le ciel pâlissait et tout le reste devenait plus sombre et plus net. C'était maintenant qu'Ewka devait se faufiler sur le terrain des jardins ouvriers sans se faire remarquer par le gardien.

Le portillon grinça légèrement. Ewka le referma soigneusement et regarda autour d'elle. Personne, rien. Elle s'avança. Lentement mais avec dignité en serrant sous son bras un sachet en plastique avec l'inscription *triumph*. Elle suivait son instinct. Et la promesse de la petite cabane abandonnée sur une des parcelles. Le rêve d'un repos confortable. La journée avait été longue, elle avait eu le temps de se soûler deux fois et de dégriser deux fois. Sur la carte de la ville gravée au plus profond d'Ewka, dans un petit coin plus fidèle que la mémoire, la petite cabane était un point incandescent, une petite lumière qui scintillait et qui l'appelait. Elle tourna dans une autre allée. Tout de suite, après le coin, sur une des parcelles les plus soignées, des gens joyeux s'affairaient autour d'un barbecue. Une odeur de saucisse grillée, non, ce n'était plus vraiment une torture, Ewka était habituée aux tortures. Elle se redressa et continua à avancer comme si de rien n'était, comme si elle avait elle aussi le droit de se promener dans l'allée du Chat, le soir, entre des haies de lilas. Elle regardait droit devant elle. Les conversations autour du barbecue faiblirent un instant, mais dès qu'elle fut un peu plus loin, elle entendit fuser un grand éclat de rire. Elle lâcha mollement un juron dans sa barbe. Elle se sentait si fatiguée qu'elle n'avait même plus envie de pester. La cabane abandonnée ne devait plus être très loin maintenant, la petite lumière scintillait de plus en plus fort et lui donnait des forces. Guidée par ce phare invisible, elle tourna une nouvelle fois et s'engagea dans une allée un peu plus large qui traversait de part en part toute l'étendue des jardins. Elle se trouvait maintenant en face du soleil couchant. Et c'est alors, avec le soleil en toile de fond, qu'elle aperçut le gardien sur son vélo, mais encore assez loin.

Ce fut un des rares moments où elle montra qu'elle avait du réflexe. Elle fit demi-tour illico et recula dans l'allée du Chat. Les conversations autour du barbecue ne s'interrompirent pas cette fois. Elle s'arrêta devant le portillon d'en face, posa son sachet par terre et fit mine de s'activer près de la serrure. Une voix de femme s'éleva : « Il faudra bien finir par changer ce cadenas… » Du coin de l'œil, Ewka vit que le gardien avait dépassé le carrefour et qu'il continuait à rouler. Elle revint dans l'allée principale,

regarda attentivement autour d'elle, il n'était plus là. La petite lumière ne cessait de clignoter très fort. Il faut encore aller… là-bas, puis là-bas, pensa Ewka. Là-bas. Après le jasmin, à droite. Elle se sentait très fatiguée mais la sensation que le but était tout proche lui donnait des forces. Cette fois, avant de tourner, elle sortit d'abord la tête de derrière la clôture pour voir si la voie était libre. Elle l'était. Dans la petite allée ombragée, pas âme qui vive.

Elle s'engagea. Dans cette partie, les jardins étaient davantage à l'abandon avec beaucoup de vieux arbres et de buissons. Sur certaines parcelles, l'herbe n'avait pas été fauchée depuis longtemps. À l'ombre, dans cette mer de verdure, Ewka eut froid soudain. Elle frissonna. Elle n'était plus très loin. La petite lumière scintillait. Encore… là-bas, pensa-t-elle. Encore un virage. Aller vers le soleil couchant. Imaginer combien elle serait bien dans un court instant lui faisait presque mal. Et tant pis, s'il y avait encore de la merde partout. Et alors !? Et-alors-et-alors et-alors.

Et c'est alors justement, de façon soudaine, presque sous son nez, que jaillit de terre une femme avec un grand bouquet de lilas blanc. Ewka n'aperçut d'abord que les grappes de fleurs blanches, luxuriantes et lourdes. L'odeur de ces fleurs l'aurait peut-être terrassée si elle n'avait été enfermée dans sa propre puanteur interdisant l'accès à toute autre odeur…. La femme sortait de l'une de ces parcelles à l'abandon et refermait le portillon derrière elle. Elle avait tout simplement jailli de terre à côté d'Ewka, là, là, tout près. De façon si soudaine et proche que sans le vouloir, Ewka et cette femme, se fixèrent du regard alors que d'habitude, cela n'arrivait jamais que l'on regarde Ewka dans les yeux. La femme déjà âgée, vêtue d'un manteau clair et léger, toute en rondeur avec des boucles rousses soigneusement coiffées, se figea sur place. Ewka sut aussitôt que les dés étaient jetés. Fini le bal, on range les violons. Pendant un instant, elles sont restées là, Ewka et cette femme, à se mesurer du regard. Et puis, la deuxième a dit :

– Mais vous ne pouvez pas…

– Et pourquoi, putain, vous ne pouvez pas ? demanda Ewka avec lucidité. C'était ouvert, alors je suis entrée.

– Pourquoi ce langage ? s'indigna la femme. Pourquoi jurer ?

Ewka haussa les épaules. La petite lumière s'éteignit comme une allumette qu'on souffle, il fit encore plus froid. Elle frissonna.

– Nous fermons le terrain pendant la nuit, continua la vieille dame, et seuls les propriétaires peuvent rester… Elle referma le portillon et se tint debout au milieu de la petite allée en barrant le passage. – Nous devons tous veiller aux règles, expliqua-t-elle comme si elle attendait l'approbation d'Ewka.

Mais Ewka n'approuvait pas. Au contraire, elle se mit à avancer dans un brusque élan de volonté. Elle avança devant elle. C'est-à-dire droit sur la gardienne de l'ordre. Et son grand bouquet de lilas blanc.

– Que faites-vous ? protesta l'autre, mais elle dut céder le passage car dans l'attitude d'Ewka, il y avait quelque chose d'inflexible.

Ewka avançait. Sans regarder derrière elle.

– Gardien ! s'écria la femme. Gardien !

Ewka continuait à avancer. Plus que quelques pas et elle bifurquerait vers le soleil couchant, puis ce serait le dernier virage car un peu plus loin, à quelques parcelles de là, le palais en bois abandonné l'attendait, elle, la reine Ewa, et dans lequel elle, la reine Ewa, allait dormir ce soir.

– Gardien ! s'époumonait la femme.

Encore quelques pas. Plus que quelques pas.

– Que se passe-t-il ? demanda une voix rauque d'homme. Ewka entendit le vélo qui freinait. Elle avançait.

– Oh, je vous en prie, elle a failli me renverser ! se lamentait la femme.

– Ho ! cria le gardien derrière Ewka qui continuait à avancer. Ho là, où va-t-elle ?! criait-il.

– Elle a failli me renverser, répéta la vieille dame.

Ewka avançait. Lentement avec dignité vers son palais. Elle arriva au carrefour et tourna. C'était le dernier virage. Le soleil orange était suspendu dans le ciel et c'est vers lui qu'elle se dirigeait. Encore un peu, encore un peu.

– Stop ! hurla le gardien.

Mais Ewka avançait. De nouveau, elle entendit freiner, cette fois juste derrière son dos. Quelqu'un la tira par les épaules.

– Hé toi, casse-toi, dit le gardien. Ce n'est pas un endroit pour dormir, ici.

Elle s'arrêta. Le soleil était grand et lourd et il faisait mal aux yeux. Elle frissonna.

– Casse-toi, répéta-t-il sur un ton un peu plus amène.

La femme aux lilas accourut.

– Monsieur, on ne peut pas employer des mots pareils, souffla-t-elle.

– C'est vous qui m'avez appelé, répondit-il. Alors, que voulez-vous maintenant ?

– Oui, mais… c'est un être humain.

La femme désigna Ewka avec son bouquet.

–Il faudrait qu'elle passe la nuit dans un asile peut-être…

Le gardien haussa les épaules. La femme s'adressa à Ewka, figée sur place :

– Ne pourriez-vous pas passer la nuit dans un asile ? Il en existe, à la télévision, ils les montrent…

– Elles vont tenir des discours maintenant, marmonna le gardien dans sa barbe.

Ewka fit un pas en avant.

– Hé ! hurla-t-il. La sortie, c'est par là-bas, mes petites dames.

Il indiqua la direction d'où Ewka était arrivée.

– Et si je t'aperçois encore une seule fois, j'appelle la police.

– Je vais vous conduire jusqu'à la sortie, proposa la femme.

– Et si je l'aperçois encore une fois, j'appelle la police, répéta le gardien.

Ewka plissa les yeux ; le soleil incandescent brillait vraiment très fort. Sans procurer de chaleur. C'était peut-être à cause de l'ombre. La fraîcheur pouvait venir des arbres. Ou de l'humidité des arbres.

– Allons-y, dit la femme.

Ewka fit demi-tour et sans attendre sa compagne, elle se dirigea vers l'endroit d'où elle était venue. C'était comme si quelqu'un l'observait et rembobinait son rêve. Voir ce rêve à l'envers, c'était une torture, mais sans faire plus d'effet que ça sur Ewka… elle était habituée aux tortures. Le soleil brillait maintenant dans son dos. Elle se sentait horriblement fatiguée. Elle savait qu'elle ne connaîtrait pas le repos avant d'avoir bu. Mais tintin !

La femme trottinait derrière elle. Elle était plus petite qu'Ewka et faisait de très petits pas, pour arriver à suivre, elle courait presque.

– Un asile pour la nuit, non ? répéta-t-elle, essoufflée. Pourquoi êtes-vous dans la rue ? Pourquoi n'allez-vous pas travailler ?

Traduit par Agnès Wiśniewski

JAKUB MAŁECKI

FRISSON

© Tomasz Pluta

***Jakub Małecki** (1982), écrivain et traducteur. Il a publié notamment dans* Newsweek, Polityka *et* Tygodnik Powszechny. *Il a été nominé à deux reprises pour le prix Janusz A. Zajdel, qui récompense chaque année le meilleur roman ou récit fantastique. Il vit à Varsovie.* Frisson *est son septième livre.*

« Une ballade sur la beauté et la cruauté de la province polonaise, marquée par un bouleversant secret. » « Des obsessions exaltantes, des passions destructrices et l'effroi du temps qui passe » ; tels sont les commentaires éditoriaux, un tant soit peu saugrenus, que nous pouvons lire sur la couverture du livre *Frisson* de Jakub Małecki. Dariusz Nowacki, pour sa part, conclue modestement sa critique du roman dans *Gazeta Wyborcza* par ces mots : « *Frisson* est tout simplement un roman bien fait, réussi. » La réalité se situe entre les deux.

L'histoire, chez Małecki, se présente ainsi : les deux familles protagonistes du roman sont frappées d'une espèce de malédiction (au sens propre du terme). Suite à quoi dans l'une des familles naît un garçon albinos, qui attire sur lui le mauvais œil, subit les réactions négatives du peuple ignorant. Dans la seconde famille, une petite fille a le corps grièvement brûlé. Et comme cela se passe dans les romans, ces deux héros vont se rencontrer et s'aimer ; cela ne signera pas toutefois la fin de leurs malheurs. Et c'est en quelque sorte ce « marquage » qui fera connaître à nos deux héros (mais pas uniquement) le « frisson » du titre, c'est-à-dire comme un contact avec les sombres sous-sols de la vie et son exploration, qui se manifeste par la peur de la mort, du temps qui passe, l'insignifiance de sa propre vie ou de toute autre vie. Et en créant une telle vision, parfaitement dépourvue d'espoir, de notre existence, Małecki obtient un résultat tout à fait convaincant. Il convient de s'interroger, en revanche, sur l'impact littéraire des choix de l'écrivain, l'aspect « compact » du livre et le recours aux forces clairement surnaturelles, utilisés pour constituer l'ensemble. Il semble, au-delà de toutes les louanges suscitées par ce roman, qu'il soit significatif. Une certaine convention du monde représenté, premièrement : nous ne trouverons pas chez Małecki un village décrit dans toute sa magnificence et sa densité, matérielle et/ou morale. Deuxièmement, et c'est peut-être ce qui fait davantage frissonner votre serviteur, le lecteur finit par se demander à quoi sert toute cette batterie incroyable d'accessoires fantastiques dans un récit sur une

« vie ordinaire ». Est-ce ostentatoire et courageux de la part de l'auteur, ou craint-il plutôt de priver son roman des béquilles narratives dont il est familier ? Question fascinante. Le roman de Jakub Małecki est, répétons-le, séduisant, habile, singulier.

Marcin Sendecki

JAKUB MAŁECKI
DYGOT
SINE QUA NON
KRAKÓW 2015
150 × 215, 320 PAGES
ISBN : 978-83-7924-438-6
DROITS DE TRADUCTION :
SINE QUA NON

FRISSON

1938 — 1969

Il l'avait connue sur ce champ même qui, vingt-six ans plus tard, le verrait mourir sous une lune engloutie. Il pleuvait à verse depuis des heures. Il marchait lentement, en prenant garde de ne pas percer les ampoules qu'il avait aux pieds. Il percevait la puanteur qui se dégageait de sous sa chemise.

Elle était étendue dans une flaque d'eau peu profonde. Les bras grands écartés. Elle regardait le ciel et clignait des yeux en happant dans sa bouche les gouttes d'eau.

Il s'assit auprès d'elle et fouilla dans sa poche pour en ressortir une cigarette mouillée. Il se pencha, la protégea de sa main et l'alluma tant bien que mal. Il lui tendit la cigarette, elle n'en voulait pas. Il tira une bouffée en regardant son corps, moulé par sa robe trempée, sale. Il se présenta ; pour toute réponse elle lui sourit. Il dit qu'il habitait à Piołunowo, qu'il revenait des moissons chez son oncle, celui-ci s'était soûlé encore, qu'il lui restait encore un bon bout de chemin et d'autres balivernes de ce genre.

Il s'allongea à côté d'elle. Il sentait sous son dos la terre boueuse, fraîche. Le chaume rugueux picotait ses avant-bras. Il ne voyait rien de beau dans le ciel couvert. Les gouttes d'eau pénétraient dans son nez. Il faisait froid. La jeune fille ferma les yeux et ils restèrent ainsi longtemps allongés sans un mot, prenant la pluie. Ils convolèrent quatre années plus tard.

Au début elle ne parlait pas beaucoup. Elle donnait l'impression que si elle devait vraiment dire quelque chose, elle s'en voulait. Dans les premières années de leur vie commune, Janek allait parfois se coucher après le déjeuner et il l'écoutait, les yeux fermés, qui agitait ses casseroles, chassait le chat en claquant des mains et remuait avec force le tisonnier dans le poêle. Il s'habitua vite à son silence et aux bruits remplissant sa maison, qui n'était pas la sienne du tout. Avant d'aller aux champs, qui eux aussi appartenaient à d'autres, il nouait ses bras autour de son ventre et blottissait son visage dans son cou délicat. Elle sentait bon, sa propre odeur et le lait un peu, comme un jeune chiot.

De pâles taches de rousseur se déversaient depuis son nez jusqu'à ses joues. Elle coiffait ses cheveux couleur de rouille en une longue tresse. Parfois, plongée dans ses pensées, elle en mordillait le bout et jusqu'à la fin de sa vie elle ne perdrait plus cette habitude.

Elle se levait avant l'aube, sans jamais le réveiller ce faisant. Lorsqu'il se montrait à la cuisine, les cheveux en bataille, elle lui faisait signe du dehors. Elle rapportait les œufs et les rangeait délicatement dans un cageot, il la priait alors de lui chanter quelque chose. Généralement elle ne répondait rien, ou parfois, simplement, qu'il ne dise pas de

sottises. Alors, il ouvrait le tiroir sous la table et en sortait une Bible dans un étui en cuir noir aux coins racornis et puis il lisait lentement une page à voix haute. Quand il rentrait des champs, il relisait la même page à la lueur d'une bougie, et en silence cette fois.

Il petit-déjeunait de deux tartines de pain et, le dimanche, les accompagnait d'un verre de lait chaud qu'elle rapportait pour lui dans une canne de l'étable. Elle aimait le regarder manger. Elle appuyait alors son menton dans ses paumes de main et ses coudes glissaient de plus en plus vers le centre de la table. Elle aimait rester assise au soleil les yeux fermés et les mains posées sur sa poitrine. Dans ces moments-là, les chats venaient s'enrouler autour de ses pieds et s'endormaient en ronronnant doucement.

Elle disait que ses parents étaient morts il y a longtemps. Janek ne connaissait pas les détails.

– C'était une espèce de croque-note, il jouait de la flûte, laid comme un pou qu'il était, des jambes tordues, et lui-même était tout bancal, lui raconta un jour le fils du maire en soulevant un nuage de poussière avec son fléau. L'Ortie, qu'on le surnommait, bah ! parce qu'il ne dormait pas ailleurs que dans les broussailles. Tout le monde se moquait de lui, parce qu'aussi il racontait des choses, qu'il rendait visite aux saints dans le ciel et qu'il parlait avec le diable et d'autres sornettes. Il utilisait de ces mots, faut croire qu'il les inventait. Il avait de grosses pustules, qui lui poussaient dans le dos, il marchait courbé et jouait en boucle des mélodies qu'il avait apprises tout seul. Il paraît qu'il s'est noyé, mais mon père dit qu'il a été battu à mort par des paysans.

– Et sa mère ?

– Quoi, sa mère ?

– Comment elle est morte ?

– Mais enfin elle vit toujours, sa mère !

La mère d'Irenka était, paraît-il, la folle Dojka, qui faisait le tour du village et pour quelques gorgées de lait s'occupait des animaux. Ses longs cheveux gris tout collés retombaient sur ses épaules, et ses mains étaient si usées par le travail qu'on aurait dit qu'elle avait vécu cent ans au moins. La plupart du temps elle se tenait assise au pied d'un monument en bois, censé représenter un ange sans doute, mais qui rappelait davantage une poule, ou un faisan, à la rigueur. Elle ramenait ses genoux sous le menton et son immense poitrine se répandait sous une ample et grossière chemise. Lorsque quelqu'un passait près du monument, elle souriait ou bien criait des injures incompréhensibles en tapant des poings sur le sol.

Il avait entendu parler des parents de sa fiancée par le fils du maire, par l'aveugle Klucha, et la fille aînée des Paliwoda. Leurs versions différaient entre elles, mais L'Ortie y figurait toujours comme un original un peu dérangé qui racontait qu'il discutait avec les diables et les saints. Il aurait violé Dojka, paraît-il, quand elle était encore une petite fille. Depuis, ils ne s'étaient quasiment plus quittés. Ils mendiaient de la nourriture et dormaient dans les broussailles et des bottes de foin déliées. À Piołunowo les uns racontaient que L'Ortie s'était noyé, d'autres qu'un groupe de paysans l'avait tué. On l'accusait, paraît-il, de tous les fléaux qui s'étaient abattus sur le village. Après sa mort, Dojka avait sculpté dans un tronc d'arbre mort une affreuse statuette avec des ailes.

Seuls les plus vieux se souvenaient de L'Ortie, quant à Dojka, on n'en parlait pas du tout au village. Cette femme obèse aux yeux fous était comme un vieux chien sans maître que l'on croise tous les jours sans le remarquer. Janek ne posa jamais de questions à son épouse à son sujet. Depuis sa discussion avec le fils du maire au battage, il se contentait de saluer Dojka, provoquant son rire hystérique.

***

Avant qu'ils se marient, Janek Łabendowicz fabriqua la guerre. Il acheta un tube, un détecteur et un condensateur à Radziejów, emprunta deux écouteurs à Paliwoda et ensuite il resta plusieurs jours dans l'étable, penché sur son matériel, à fouiller dans les étagères, coller, enrouler, monter, détruire et remonter à nouveau, jusqu'à ce que finalement il capte du bruit, et que de ce bruit jaillissent des mots.

Il apprit au marché qu'on recevait Varsovie sur 250 spires, Wilno sur 75 et Poznań sur cinquante. Il apporta le récepteur à cristal chez les Tkacz, où habitait alors Irenka, il le posa sur la table et souleva triomphalement les écouteurs.

– *Ce matin à cinq heures et quarante minutes, les troupes allemandes ont franchi la frontière polonaise, rompant le pacte de non-agression, annonça une voix frémissante. De nombreuses villes ont été bombardées.*

M. Tkacz se leva, renversant sa chaise. Mme Tkacz fut prise d'un rire nerveux. Irenka se tenait sur le côté, une passoire à la main, et elle regardait l'installation comme si elle s'attendait à en voir sortir le possesseur de la voix.

À la demande de M. Tkacz, Janek détruisit sa radio le soir même, mais la guerre qu'il avait construite dans l'étable se poursuivit. Quelques mois plus tard, un homme, grand, coiffé avec soin, en uniforme, entra dans la chaumière des Łabendowicz, il s'assit sur le banc et poussa un soupir comme s'il en avait assez non seulement de faire la tournée des maisons, mais de tout le reste également.

Les parents de Janek et ses deux sœurs furent expulsés et déplacés en Allemagne trois semaines plus tard. Suite à une erreur, Janek put rester. À ce moment-là il travaillait de nouveau aux moissons chez son oncle à Kwilno et étant donné que il ne figurait pas sur la liste des habitants là-bas, il ne fut pas emmené finalement. Irenka resta, elle aussi, car elle n'était sur aucune liste.

Peu de temps après dans la maison des Tkacz vint s'installer une certaine *Frau* Eberl, avec ses trois filles, et Janek et Irenka furent affectés pour l'aider.

L'Allemande était au courant de l'erreur administrative, mais elle leur permit d'habiter dans une maison à part, située à quelques dizaines de mètres de sa nouvelle exploitation. Elle leur enseignait l'allemand. Parfois les invitait à sa table. Janek travaillait moins et mangeait mieux qu'avant. Irenka aidait Frau Eberl à la cuisine et auprès de ses filles.

Traduit par Caroline Raszka-Dewez

ZIEMOWIT SZCZEREK

LA SEPT

© Sebastian Frąckiewicz

Ziemowit Szczerek *(1978), écrivain, journaliste, connaisseur de l'Europe centrale et orientale. Lauréat du prix Paszport Polityki en 2013 pour son livre* Un Jour Mordor viendra, et il nous mangera *qui associe schéma de roman de route et reportage en style gonzo. Il collabore à* Polityka, *à* Ha!art *et à* La Nouvelle Europe Orientale. La Sept *a été sélectionné pour le prix littéraire d'Europe centrale Angelus 2015.*

La Sept du titre est la route nationale n° 7 qui s'étend de Gdańsk jusqu'à la frontière slovaque, une des principales voies de communication polonaises. Paweł, le héros du roman de Ziemowit Szczerek, parcourt cette route dans le sens inverse : partant de Cracovie où il vit d'ordinaire et travaille comme journaliste, il va vers le nord, vers Varsovie où il a « une rencontre très importante ». Il se lance dans ce voyage fantastique et plein d'aventures un 1er novembre, la fête des morts qui, selon l'auteur, est la plus belle fête polonaise, en harmonie esthétique avec les six mois d'obscurité, si polonaise que l'on s'étonne qu'elle n'ait pas encore été déclarée fête nationale. Et tout ici, la Sept comprise, « reine des chaussées de Pologne », est archi-polonais. Évidemment archi-polonais au sens caricatural, puisqu'il s'agit d'une Pologne que les libéraux polonais haïssent, une Pologne laide et faite de pacotille, peuplée de rustauds qui se défendent devant la modernité, d'obscurantistes englués dans leur histoire. La pire variante de cette polonité se trouve bien sûr en province, dans les bourgades et petites villes que visite le héros du roman. Une « piritude » dont l'empreinte se voit dans la laideur de l'architecture et une mentalité insupportable.

Paweł distingue « sept merveilles de la Sept », des lieux cauchemardesques qui, selon lui, rendent le mieux le goût local en traduisant symboliquement les aspirations et les rêves d'aujourd'hui. L'un d'eux se trouve être une construction en plâtre et parpaings dénommée « Château-Fort Vieille Pologne ». Il s'agit de la concrétisation d'un rêve de puissance maladif d'un homme d'affaires local, grand patriote éperdu de sarmatisme. Une reconstitution de l'Acropole à l'entrée de Radom ne se présente pas non plus comme une moindre réalisation de la bizarrerie du design de province : une des ailes est stylisée en temple de la Grèce antique, et l'autre en castel de nobliau. Le héros de Szczerek dresse avec une passion masochiste un catalogue non seulement de formes monstruosidales de l'espace polonais mais aussi de types humains. Ces personnes que Paweł rencontre au cours de son

voyage sont des loubards et des hipsters, des moustachus et des libertariens, des mystiques de villages et des camionneurs, et même une Lituanienne et un Allemand parlant polonais.

La Sept est d'une fantaisie efficace, remplie de signes démoniaques et de figures tirées d'ordres multiples, avec toutefois un avantage pour ceux relevant de l'imaginaire de la pop-culture (un rôle particulier est attribué au cinéma hollywoodien). La majorité des évènements du roman ont une origine fantastique, nous sommes rapidement désorientés, ne sachant s'il s'agit d'un effet d'hallucination ou de transe narcotique (le héros avale de mystérieux élixirs), ou d'une réalité qui frappe Paweł. Mais l'essentiel demeure ce qui touche au subconscient collectif et compose la somme des peurs et des fantasmes polonais. Il suffit de dire qu'y apparaissent les échos des craintes les plus récentes d'une guerre avec la Russie. L'auteur de *La Sept* va d'ailleurs plus loin et, dans les dernières parties, le héros tente d'imaginer à quoi ressemblerait le pays sous une occupation russe, et comment s'organiserait la résistance (« des skins, des heavy metals et autres hipsters armés de fusils saisis à l'ennemi erreraient dans les forêts en blousons de centres commerciaux et bottes de trekking, doudounes d'hiver, et ils tireraient sur les drones des Russkoffs volant au-dessus des arbres.)

Paweł n'atteindra cependant pas « le septième miracle de la Sept » (l'hôtel Lordzisko de Varsovie). S'il parvenait à la capitale, il devrait prendre la même attitude critique qu'à l'égard des villes et villages traversés. Cependant, Varsovie est « le Radom de l'Europe », la plus grande cité des talibans catholiques et de la Tatarie, capitale d'un pays qui ne s'acceptera jamais ». La citation vaut d'être complétée : « mais non parce qu'il aurait de grandes exigences, mais seulement parce qu'il n'est pas ce qu'il voudrait être, c'est-à-dire n'importe quel pays normal. »

Dariusz Nowacki

ZIEMOWIT SZCZEREK
SIÓDEMKA
HA!ART
KRAKÓW 2015
125 × 200, 256 PAGES
ISBN : 978-83-64057-52-6
DROITS DE TRADUCTION : HA!ART

LA SEPT

ALORS

te voilà dans ton Opel Vectra, assis au volant, à rouler dans cette Cracovie claquée, moulue, et tu l'es toi aussi, claqué, moulu, et tu quittes Cracovie, et tu te diriges vers Varsovie, et tu te traînes dans un bouchon avant la nationale 7. La 7, la reine des chaussées polonaises, demain matin tu as une rencontre importante, donc tu dois y être, rien à faire.

Tu dépasses le cimetière Rakowicki, ah, tu adores le cimetière Rakowicki, c'est la quintessence de Cracovie, sur chaque tombe, devant chaque nom, un titre : Professeur Untel, Conseiller Untel, Docteur Untel, Maître Untel, et s'il n'y a pas assez gros à écrire, on grave « Citoyen de la Ville de Cracovie », et c'est déjà bien. Tu frémis des narines, et tu sens l'odeur de stéarine, et tu vois l'éclat des bougies au-dessus du cimetière, et c'est avec volupté, Paweł, que tu inspires, car tu aimes l'odeur de la stéarine des cimetières, et plus généralement tu aimes la Toussaint, et aujourd'hui c'est la Toussaint. Spectres et revenants sortent de leurs trous, descendent de leurs autres dimensions et prennent pour six mois possession de la Pologne.

Oouuuhhh-oouuuhhh !

Personnellement, Paweł aime cette obscurité, ce clapotage ectoplasmique, temps où dieux slaves repus et démons slaves gavés se trouvent le plus près de la terre, alors que la Pologne, ta patrie, n'est pas en mesure, avoue-le, de maîtriser cette obscurité et ces ectoplasmes. « En noir perpétuel clapote une foutue racaille », pour citer une sorte de grand classique. Car la Pologne n'a jamais su se maîtriser. Et jamais, comme tu l'as pensé, n'a su se donner forme et structure. Et c'est pourquoi, Paweł, tu aimes la Toussaint polonaise, une des rares créations de la culture polonaise esthétiquement adaptée à la période de six mois d'obscurité qui s'ouvre dans le pays. La plus belle des fêtes polonaises.

Cependant, tu ouvres la fenêtre pour respirer plus fort l'odeur de stéarine, et à la radio c'est les informations. Le speaker dit d'une voix enfiévrée que la Russie concentre des troupes à la frontière polonaise, dans l'enclave de Kaliningrad, et tu regardes ton reflet dans le miroir, et tu y vois tes yeux claqués, car si aujourd'hui c'est la Toussaint, hier c'était Halloween, et tout Cracovie, où tu habites parce que c'est là que tu es venu te réfugier de Pologne, parce que Cracovie est l'une des rares villes où l'on peut se réfugier de Pologne en Pologne, tout Cracovie est de sortie. C'est le jour : Halloween. Citrouilles, horreurs à la télé, dans le moindre bistrot on passe *Soul Dracula*, dans les théâtres on redonne *Les Aïeux* de Mickiewicz en arrangements toujours plus modernes. Et de manière générale, on boit. Ce n'est pas que Cracovie ait besoin d'une occasion spéciale pour être de sortie, mais c'est comme ça.

***

Te voilà donc au volant, tu tapotes du bout des doigts, touc, touc, touc, ton Opel Vectra est coincée dans un bouchon, et tu te rappelles ce qu'il s'est passé hier à l'occasion de tout ce Halloween, parce que tu es sorti avec tes camarades de boulot, du portail internet d'information Mondopol.pl où tu travailles comme rédacteur en charge de la page principale où tu inventes des titres pour la course au clic. Pour faire cliquer l'unik-user, pour que ça arrache, pour avoir de la cliqualité (du latin *clicalitas*). Il y a, mettons, les manœuvres germano-polonaises de l'OTAN près de Szczecin où les soldats s'entraînent à franchir des rivières, et vous, à la rédaction, vous avez pensé à un titre : *L'Armée allemande traverse l'Oder sur des ponts flottants*. Et tout ça mis à la une. Et ça arrache. Ou arrive l'info sur un député totalement inconnu d'un parti exsangue qui, complètement bourré, a pissé devant le monument à Mickiewicz, et là on se frotte les mains, et on sort *Un politicien en vue compisse un grand Polonais*. Et là ça arrache ! Ça clique ! C'est la *clicalitas* qui explose. À propos, si on trouve dans un titre l'expression « politicien en vue », « acteur en vue » ou « musicien en vue », c'est que ce politicien, cet acteur ou ce musicien ne sont que de foutus inconnus, car s'ils étaient connus ils passeraient en première page sous leur nom, avec leur nom en toutes lettres. Grzegorz, mettons, Schetyna filmé en train de se glisser dans les poches l'argenterie de l'Elysée lors d'un banquet officiel, ou encore Jarosław, mettons, Kaczyński faisant des bonds de gorille des montagnes sur les toits des voitures dans la rue Nowowiejska de Varsovie. Comme ça. Ou bien disons qu'en Tchéquie, c'est la fête nationale avec un défilé militaire, et alors mec, tu sors comme *news* : *Un défilé militaire en Tchéquie pour célébrer la fête nationale ?* Pitié, heureux encore si tu as deux malheureux clics, mais pour le top des *hits*, tu titres : *Des soldats en armes dans les rues de Prague*. Et là, ça arrache, ça piaule, ça se goinfre. Encore qu'on ne sache pas s'il s'agit de Prague en Tchéquie, ou du quartier de Praga à Varsovie. Et si gouvernement slovaque tombe, vous n'écrivez pas « En Slovaquie le gouvernement tombe » mais « Les voisins de la Pologne au bord du gouffre ». Parce que si vous écriviez que ce voisin de la Pologne c'est la Slovaquie, ça n'intéresserait pas plus que ta première chaussette, parce que ce qui se passe en Slovaquie n'intéresse que quelques étudiants en slavistique et les quelques tchécophiles dont la tchécophilie déborde sur la Slovaquie. Mais « voisin de la Pologne », ça en jette, peut-être les Allemands, ça, ça fixe l'unik-user, voilà-t-il que les Boches se réveillent, et pourtant un si beau pays, hé, hé, des rues bien arrangées, bien peintes, dommage. À moins que ce ne soit la Russie ? – se dit l'unik-user – et qu'il en prenne pour son grade, l'ours russe, en attendant un chien de ma chienne. Ou peut-être les Tchèques ? – suppute le user – ça ne serait pas si mal, allez, rendez-nous Cieszyn, arrogants nabots, au lieu de picoler dans vos Bierstub et descendre des bières à faux cols.

Trouver des titres, un travail si délicat et plein de nuances.

Le mieux bien sûr, c'est l'apocalypse, le massacre, la fin du monde avec un accent particulier sur la Pologne, ah, la fin de la Pologne c'est le paradis du clic, sûr, les astéroïdes qui foncent sur la Pologne, ça arrache, les épidémies, ça arrache, Godzilla, ça arrache, Mars attaque, ça arrache, les virus, les Poutine, ça arrache.

Poutine arrache, surtout ces derniers temps. Même plus besoin de fignoler sévère les titres. Juste un peu, ça ne peut pas faire de mal.

La Russie menace la Pologne : vous nous donnez un couloir, ou alors…

Les fusées russes menacent à la frontière polonaise

Poutine rugit : que la Pologne se calme, sans quoi…

Stupéfiantes manœuvres des Russes sur la frontière polonaise

Rapport détonnant de l'OTAN : les préparatifs russes contre la Pologne

Des exemples de titres de ces derniers jours.

***

Et hier soir, c'était Halloween.

En ville on vit errer des rodeurs à têtes repeintes en crânes, déguisés en vampires, en spectres démoniaques, et les gothiques purent sortir en gloire de leurs maisons sans que personne ne les regarde comme des cinglés. On vit sortir des paquets de black metals maquillés devil avec des faces en noir et blanc. On vit aussi sortir des black metals ordinaires, vulgaires, avec la crête, et tout, et les insignes. Tu en as rencontrés devant le café Asmodée rue Starowiślna, tous en rond à se faire remuer leurs crêtes comme des moulins à vent, avec au sol devant eux un petit MP3 avec un haut-parleur portatif qui gueulait comme un ours.

– Ouorso-city – qu'il gueulait.

– Voïcez from andergraound – gueulaient les metals. – Ouisperz of fridome !

– Naïnetine fortifor…

– Help zat never kème !

Sur quoi ils s'unirent dans un braillement d'hystérie perdue dans l'aigu :

– Vaaaarsovie, aux aaaarmes !

Ils portaient des bijoux de mains. Des insignes Iron Maiden et Sepulture mélangés à des emblèmes de soldats maudits de la Pologne Combattante.

Des sortes de mutants de la famille Adams tournaient dans la ville, et au coin du Jardin des Planty et de la rue Szewska se tenait un fou avec une croix et un visage qui faisait penser à une Fiat Multipla, il y en a visiblement des comme ça, il avait accroché à la croix une citrouille de halloween barrée, et il criait de ne pas adorer la citrouille ni la culture américaine, que dans la citrouille habitait Satan, et que Satan habitait aussi Harry Potter, mais que dans la citrouille il était plus grand, et qu'il fallait que cela cesse au plus vite car il convenait de cultiver ses propres traditions et non de copier celles des autres. Dans la rue Szewska marchait un type déguisé en loup-garou : il portait un masque de loup qui lui couvrait le haut du visage, une fourrure, à première vue celle de sa grand-mère, et il s'était cousu une peau de renard (avec la tête, les pattes et le saint-frusquin) en guise de queue. Il portait aux pieds des chaussons en forme de pattes de chiens. Il était fortement alcoolisé. Il s'approcha du fou à la croix, le regarda droit en face, et il lui dit :

– Tu as une gueule de Fiat Multipla.

Traduit par Erik Veaux

MACIEJ HEN

LA SOLFATRE

© Krzysztof Serafin

Maciej Hen *(1955), écrivain, traducteur, journaliste. Diplômé de l'École de cinéma de Łódź. Ancien chef-opérateur, réalisateur de films documentaires, scénariste et acteur. Après un premier roman,* D'après elle, *publié en 2004 sous le pseudonyme de Maciej Nawariak, il s'est consacré à l'écriture de* La Solfatre, *un roman de 900 pages.*

La Solfatre est un excellent roman historique qui ne cède en rien aux modes et aux querelles idéologiques actuelles, c'est une littérature élégante dotée d'une forte cohérence interne qui procure au lecteur un grand plaisir. Il s'inscrit dans la lignée du roman picaresque laïque ; *La Vie de Lazarillo de Tormes*, Miguel Cervantès et Daniel Defoe sont sa référence culturelle. *La Solfatre* est donc une entreprise plutôt audacieuse, une forme de traité sur l'écriture du roman du XVIIème siècle, un traité pratique. En effet, il fonctionne sans notes et sans commentaires, uniquement grâce au texte. L'ironie postmoderne, les guillemets et les parenthèses en sont absents. Les clins d'œil au lecteur, pour peu qu'il y en ait, sont situés en dehors du récit lui-même, habilement placés pour la définition de sa situation, où il découvre un roman italien du XVIIème siècle créé par un écrivain polonais né en 1955.

En juillet 1647, éclate à Naples une révolte populaire contre les impôts et les droits de douane établis par les maîtres de la cité. La révolte se mue rapidement en agressions des Espagnols et de l'aristocratie locale dans les rues. Un chef s'impose spontanément en la personne d'un pêcheur local, Tommaso Aniello dit Masaniello. La carrière de ce chef – pour les uns, un héros épris de justice ; pour les autres, une brute démente – dure à peine dix jours, jusqu'à son assassinat à la suite d'une nouvelle intrigue. Ces dix jours correspondent au temps de l'action du roman telle qu'elle nous est présentée par son personnage principal et narrateur, Fortunato Petrelli, un journaliste local sur le retour, dans ses notes prises à chaud.

Petrelli, comme il se doit pour le protagoniste d'un roman picaresque, a le don de se fourrer dans des situations compliquées : il établit l'identité d'une charmante prostituée qui se donne régulièrement à lui dans la pénombre ; il sauve la vie d'une belle aristocrate puis apprend que celle-ci gît dans la tombe depuis six ans… Dans *La Solfatre*, Hen exploite avec art la mise en abyme, l'un des premiers atouts de la littérature de l'époque. Le lecteur, constamment renvoyé à de précédents événements pittoresques de la vie personnelle de Petrelli, découvre les récits successifs des personnes qu'il rencontre,

et même des récits dans le récit. Comme *Le manuscrit trouvé à Saragosse* de Jan Potocki (toutes proportions gardées, bien sûr), cette érudite construction par superpositions forme une narration singulière, où il est question d'amitiés, de jalousies, de trahisons et d'ambitions artistiques.

Le style d'écriture de *La Solfatre* est simple et pourtant raffiné, archaïsant sans être pour autant chargé d'envolées lyriques et de tournures alambiquées. La langue, belle et pleine de saveur, est d'une très grande qualité.

La Solfatre ne vibre pas seulement sous l'effet de la puissance de la littérature, mais aussi de l'énergie de la rue napolitaine. Naples est une ville établie depuis plus de trois mille ans, les révolutions, les impôts, les mafias et les guerres ne lui font pas peur. Sa seule peur est celle du volcan dans l'ombre duquel elle vit.

Piotr Kofta

MACIEJ HEN
SOLFATARA
GW FOKSAL / W.A.B.
WARSZAWA 2015
123 × 194, 800 PAGES
ISBN : 978-83-2802-081-8
DROITS DE TRADUCTION :
GW FOKSAL / W.A.B.

LA SOLFATRE

Dimanche, 7 juillet 1647

Vais-je sortir vivant de ce chaos ? Il ne faut pas désespérer, bien que l'espoir, en vérité, soit mince. Je ne serais pas étonné que Naples ne signe cette fois sa fin définitive.

Certes, on le sait, rien sur cette terre n'est éternel. Cependant l'on aimerait laisser quelque trace.

Aussi, je t'en conjure, qui que tu sois détenant ces feuillets : avant de les jeter au feu, fais l'effort de déchiffrer mes notes griffonnées en aveugle, car à travers elles je confie entre tes mains la mémoire de moi et de tous ceux qui se logeront sur ces pages dans le temps qui me sera imparti.

Tu pourrais, certes, passer rapidement sur tout ce qui touche à ma personne puisque moi, Fortunato Petrelli, je ne suis pas un personnage et que je ne joue aucun rôle dans les événements présents. Toutefois, sachant qui s'adresse à toi, tu seras peut-être plus à même de juger de la fiabilité de mon compte rendu. Par conséquent, apprends que depuis trente ans et plus, mon travail quotidien est de consigner dans les colonnes d'un journal connu de tout un chacun ici, les *Nouvelles napolitaines*, les faits ayant lieu dans notre ville. J'ai donc tout suivi de près : crimes, exécutions, bagarres de la populace, brouilles entre lignées, incendies ; je me transportai même jusqu'au pied du Vésuve pendant la grande éruption, il y a seize ans de cela. Or, je crois bien qu'on n'a jamais lu dans ses pages quoi que ce soit qui ressemble à ce qu'il se passe maintenant.

À l'instant où j'écris ces mots, me parvient de dehors une rumeur continue de vociférations proférées par d'innombrables gorges, de piétinements d'innombrables pieds courant dans les rues, du tintement de carreaux que l'on brise et du fracas de volets qu'on arrache. Nous nous tenons dans l'obscurité, réfugiés dans les pièces au-dessus de l'établissement de bains Partenope de l'Imbrecciata di San Francesco, sans même oser allumer un lumignon, de peur d'attirer le danger sur nos têtes. À part moi, se trouvent encore ici, par un étrange caprice du sort, l'une des princesses les plus splendides de notre royaume et mon vieil ami Amedeo, le sacristain de l'église Santa Maria di Monteoliveto dont je m'honore grandement de l'amitié. Si notre heure a réellement sonné, je peux, faute de mieux, me consoler avec l'idée que je pars dans l'autre monde en excellente compagnie. Mon unique souhait, au moment d'affronter une mort cruelle, est de me montrer le digne fils de mon infortunée mère (j'espère avoir encore l'occasion d'en écrire davantage sur elle.)

[...] C'est avec une inquiétude particulière que j'avais observé durant ces derniers jours les préparatifs des cérémonies de la fête de la Vierge scapulaire, et mon pressentiment ne m'a pas trompé. Selon la coutume, chaque

année, sur la place de la basilique des Carmélites, le peuple dresse un château-fort grossier fait de planches pourries, de vieux papiers et de chiffons. Le jour de la fête, se déroule une grande bataille de bâtons, qui servent aux uns à défendre la forteresse, aux autres à l'assaillir. Les volontaires sont plus nombreux à se presser sous la bannière des assaillants, sans doute parce que la prise de la forteresse est assurée et que se lancer dans un combat perdu d'avance n'est guère tentant. En outre, les Napolitains adorent les mascarades, et cette armée d'assaut se produit coiffée de turbans et de fez, le visage noirci à la suie ou barbouillé de brique écrasée. Depuis la nuit des temps, on appelle ces fantasques guerriers des *alarbi*, mot qui vient probablement du mot *arabe*. Cela étant, alors même que j'habite à Naples depuis près de trente quatre ans, je n'ai jamais réussi à savoir à quels événements cette coutume se réfère, ni ce qu'elle signifie. Cette année, l'enrôlement des *alarbi* a débuté il y a déjà plusieurs jours, soit avec beaucoup d'avance puisque la fête tombe seulement le 16 juillet. Vendredi après-midi, je me suis rendu sur la piazza del Carmine, où se déroulent les manœuvres de cette troupe de gueux, comptant y surprendre quelque fait susceptible d'amuser les lecteurs de ma gazette. Sur la piazza del Mercato voisine, plus précisément dans la partie inoccupée par les étals, là où la foire aux chevaux a lieu les mardis et jeudis, devant l'église Saint-Éloi, est érigé un socle de marbre. Un gibet est dressé dessus, sur une plate-forme faite de poutres solides ; s'y balancent d'ordinaire les charognes nauséabondes des malfaiteurs pendus. On ne les enlève que rarement car dans ce quartier, l'odeur de cadavre se dissipe dans la puanteur générale qui émane des déchets amoncelés près des étals de poissons et de viandes, que les chiens et les chats éparpillent de-ci de-là. (Il en allait autrement, comme je l'ai entendu dire, sous le célèbre vice-roi Don Pedro de Toledo. Les pendaisons se succédaient alors à raison d'une dizaine journalière de condamnés pendus chacun au bout d'une corde neuve, ce qui assurait aux cordeliers une constante demande en marchandises.) Cette fois, les deux crocs fichés dans la poutre transversale de la potence étaient vides. À mon arrivée sur la place, je découvris des « Maures » chamarrés qui la parcouraient dans un sens puis dans l'autre en agitant leurs bâtons et frappant en cadence le sol de leurs pieds chaussés d'espadrilles avec une vigueur telle que de la poussière s'élevait de la boue desséchée. À les voir évoluer gaillardement au moindre hochement de menton de leur commandant : tout droit, gauche, droite, et se ruer avec succès, sur un signal convenu, toujours en ordre serré, à l'attaque du gibet, leurs bâtons tendus devant eux comme des épées ou levés au-dessus de leurs têtes comme des sabres, je devais leur reconnaître un certain talent pour l'art militaire. Cependant je me demandai pourquoi, puisque tout cela était censé être un simple spectacle de patronage, ils s'exerçaient avec tant d'acharnement que de la sueur leur dégoulinait par tous les pores comme l'eau projetée par un chien qui s'ébroue après une baignade dans un marécage. Le jeune homme hirsute à la moustache fauve fournie, qui commandait les hommes aurait-il eu l'ambition de voir son assaut éclipser tous les assauts alarbes joués aussi loin que remontait la mémoire des hommes ? Qu'est-ce que cela pourrait lui apporter ?

J'avais comme l'impression d'avoir déjà vu l'individu quelque part. Je m'arrêtai près de la cabane d'un marchand de chocolat chaud, m'en commandai un gobelet puis allai m'asseoir sur un banc, où j'entamai la causette avec des gens amateurs comme moi de cette odorante boisson. Je saisis le premier prétexte venu pour mettre la conversation sur le chef des *alarbi* et ainsi j'appris son nom. Ensuite je profitai de la courte pause qu'il accorda à ses subordonnés, pour l'aborder en lui demandant, après un coup de chapeau courtois, si j'avais bien le plaisir de parler à Tommaso Aniello d'Amalfi.

– Qu'est-ce que vous lui voulez ? grommela-t-il sans même m'honorer d'un regard.

Je me présentai en mentionnant que j'étais l'éditeur des *Nouvelles* et le questionnai sans attendre sur la bonne marche des préparatifs de l'assaut. Il se détendit et, me montrant ses dents gâtées, agita la main à hauteur de son oreille.

– Ah ! En effet ! s'écria-t-il. Comment ai-je pu ne pas vous reconnaître, Don Fortunato ? Tous mes respects ! Aïe, noble sieur ! Faut-il que le Bon Dieu m'ait ôté la raison, pour que je me sois mis encore une fois ces ennuis sur le dos ! soupira-t-il en riant. Comme ça avait pas mal marché l'an dernier, ils m'ont redésigné cette année. Et comme un imbécile, je me suis laissé tenter, avec l'idée de faire encore mieux cette fois-ci. À la maison, c'est la misère, les gosses braillent et y a rien pour leur fermer la gueule, ça rend ma bonne femme folle de rage, et pendant ce temps, moi, ici, monsieur, je joue à la guerre.

– Vous voulez dire que vous n'êtes pas de l'armée ? m'enquis-je, feignant l'étonnement.

– Moi ?

Il éclata de rire et se redressa avec fierté avant de me déclarer en tapant sa frêle poitrine :

– Je suis un pêcheur ! Un vrai pêcheur napolitain, de père en fils !

– Ah bon ? Je vous croyais d'Amalfi.

– Pensez-vous ! C'est juste le surnom de mes ancêtres. Je n'y suis même jamais allé. Je suis de Naples. Ici, tout le monde me connaît ! Masaniello, le pêcheur du Vico Rotto !

Sur ces mots, il se rembrunit, cracha puis, le regard baissé, me confessa d'un ton lugubre :

– En vérité, quel pêcheur je fais maintenant ! Il a fallu que je vende la barque héritée de mes ancêtres, j'en ai tiré à peine quelques *carlini*, une misère, car elle partait déjà presque en morceaux. Maintenant, je vis d'un petit commerce de vieux papiers d'emballage de poisson. Mais, ajouta-t-il en tortillant sa grosse moustache d'un air crâne, si je réussis à mettre quelques sous de côté, je m'achèterai une nouvelle barque et je reviendrai à la pêche.

C'est alors que je me remémorai l'endroit où je l'avais effectivement vu. Il apparaissait régulièrement à l'imprimerie du journal, pour quémander ou se faire céder en échange de quelques malheureux *cavalli*, les chutes de papier que nous nous apprêtions à jeter.

Tout à coup, un grand sourire illumina son visage, révélant les trous de sa denture.

– Faudra juste que je trouve un moyen contre ces voleurs et je pourrai vivre comme un roi ! ajouta-t-il en montrant du menton la cabane des douaniers qui perçoivent les taxes sur toutes les marchandises vendues sur le marché conformément à la loi.

Il ne m'était pas venu à l'esprit que les mots du revendeur de papier pouvaient cacher autre chose qu'un vœu pieux.

Traduit par Laurence Dyèvre

WIT SZOSTAK

LIRE DANS LES ENTRAILLES

***Wit Szostak** (1976), écrivain. Philosophe de formation, il est professeur des Universités. Auteur d'un cycle de romans de fantaisie sur les Montagnes aux dragons et d'une « trilogie cracovienne » :* Les Chochol *(2010),* Dumanowski *(2011) et* La Fugue *(2012). En 2008, il a obtenu le prix Janusz A. Zajdel pour le meilleur roman fantastique et son roman* La Fugue *a été sélectionné en 2013 pour le prix littéraire Nike. Il vit à Cracovie. Wit Szostak est un pseudonyme.*

Mateusz était un artiste réputé, auteur de sculptures diverses qui lui avaient apporté la gloire et la fortune, un homme qui avait le monde à ses pieds. Jusqu'à ce qu'il décide un jour de s'exclure définitivement de ce monde, une fois pour toute, et d'aller s'installer avec sa famille à Boudumonde, une localité dans les Beskides, dans une gare ferroviaire à l'abandon. Cet endroit aurait dû devenir une grande station thermale, mais le projet fut abandonné. Błażej, le frère jumeau de Mateusz, s'est, lui, écarté du monde de manière beaucoup plus radicale vingt ans auparavant. Il s'est plongé dans le silence, retranché en lui-même, cessant de communiquer avec l'extérieur pour vivre « une vie secrète, cachée ». Et avant lui encore leur père, un célèbre opposant (qui estimait que le bien d'une patrie libre et ses propres ambitions étaient plus essentiels que de se soucier de ses proches) avait également coupé les liens avec la société. Le nouveau livre de Wit Szostak est un récit sur les gens, les hommes plus précisément, qui fuient le monde, qui se fuient eux-mêmes et les autres, refusant d'affronter leurs devoirs, leurs émotions, leurs responsabilités. Le thème de l'évasion, des multiples migrations internes et externes, a été abordé très souvent déjà et de diverses façons par les écrivains. Et il le sera encore. L'auteur de *Lire dans les entrailles* est parvenu cependant à donner à cette question des sens nouveaux, à la présenter d'une manière inédite, grâce à plusieurs procédés narratifs ingénieux.

Wit Szostak a créé dans son nouveau roman un narrateur peu ordinaire. Il s'agit de Błażej, « le stupide frère du frère intelligent » qui chuchote toute l'histoire, la sienne et celle de sa famille ; il s'adresse à l'intérieur, étant donné qu'il est entièrement tourné à l'intérieur de lui-même, complètement séparé, coupé de ce qui est extérieur à lui. Il fonctionne parmi les siens où lui sont assurés soins et existence comme quelqu'un qui passe quasiment inaperçu (« c'est le stupide Błażej », « ce n'est que Błażej »), que l'on traite un peu comme un objet. Błażej est là, mais on dirait qu'il n'est pas là. À partir

de ses observations, de ses lambeaux de souvenirs, de vagues pressentiments, de frémissements d'émotion, le narrateur crée, dans le récit qu'il chuchote, un mythe très personnel, car imaginé par un individu pour lui seul. D'où nombre de sous-entendus dans son récit, d'ambiguïtés. D'où tant de questions sans réponses dans le roman de Szostak, auxquelles le lecteur peut (sans y être obligé) trouver lui-même la réponse. On peut s'interroger, par exemple, sur ce qui a décidé Mateusz à se retirer du monde, détruisant par la même occasion tout ce qu'il avait eu tant de mal à construire autrefois, offrant à sa famille un avenir très incertain.

Lire dans les entrailles fourmille de mille significations, voilà aussi pourquoi il pose davantage de questions qu'il ne donne de réponses. Szostak introduit à différents niveaux de l'histoire un ensemble de métaphores complexes et décodables de multiples façons. L'image la plus importante, en référence au titre, étant celle des entrailles, développée au niveau de tous les personnages. Mateusz a connu le succès dans l'art grâce à des sculptures organiques et des installations artistiques s'y référant. La mère des jumeaux est présentée comme une femme qui s'est toujours « saignée aux quatre veines », élevant seule ses enfants. La métaphore des entrailles renvoie à l'opposition interne/externe, (la plus marquante du roman) qui organise le fonctionnement des héros. Les personnages de *Lire dans les entrailles* étudient inlassablement les frontières entre ce qui est à l'intérieur (leur psychique, leur monde privé...) et à l'extérieur, s'efforçant d'y trouver des isthmes et des passerelles. Leurs tentatives pour franchir cette frontière se soldent cependant par un échec. Et peut-être leur tendance à la fuite provient-elle de là. Błażej reste le « stupide Błażej », il se borne à ses histoires chuchotées qui constituent un mythe personnel. Mateusz ne trouvera pas de compromis avec ses proches et les quittera par conséquent, ce qui est aussi une forme d'enfermement intérieur.

Lire dans les entrailles ne serait-il pas un texte par trop philosophique, un essai romancé ? Loin de là. Le roman de l'écrivain cracovien est complexe et déchiffrable de diverses manières. Il ne semble pas interdit non plus d'interpréter ce livre comme l'histoire d'un amour difficile, pour ne pas dire impossible, entre le trio constitué par Błażej, Mateusz et Marta (d'abord fiancée à Błażej, dont elle fut enceinte, Marta devint ensuite la femme de Mateusz). Par ailleurs, *Lire dans les entrailles* est en soi une véritable perle stylistique. Pour les besoins de ce roman, l'auteur a créé une langue destinée au seul usage de son narrateur qui ne communique qu'avec lui-même. Szostak a pourtant réussi à raconter une histoire intrigante et cohérente. Ce que l'on peut considérer comme une véritable prouesse d'écriture.

Robert Ostaszewski

WIT SZOSTAK
WRÓŻENIE Z WNĘTRZNOŚCI
POWERGRAPH
WARSZAWA 2015
135×210, 234 PAGES
ISBN : 978-83-64-38-443-1
DROITS DE TRADUCTION :
POWERGRAPH

LIRE DANS LES ENTRAILLES

Et nous,

nous vivons ici hors du monde, nous avons un monde à nous au-delà de tous les autres, et rien n'y pénètre, dans ce monde, que nous ne voudrions pas, puisque seuls y ont accès des gens que nous invitons personnellement. Un vieux panneau blanc indique en lettres noires à l'entrée : BOUDUMONDE, car ainsi s'appelait la gare, lorsque c'en était encore une. Il aurait dû y avoir une station thermale ici : des gens intelligents qui autrefois parcouraient la montagne à la recherche de la vérité avaient découvert dans la vallée de l'eau vive, qui soignait les gens de la tristesse et de la mélancolie, mais il se révéla ensuite que cette eau ne guérissait pas et que les gens continuaient d'être tristes. Avant toutes les guerres mondiales, on avait construit ici plusieurs pensions de famille, qui ensuite se sont effondrées ; elles sont là, effondrées sur elles-mêmes, enracinées dans leur jardin, et personne n'y habite. Sur l'une on voit une chouette, une fougère sur une autre, chacune avait son signe mystérieux. Une gare de chemins de fer avait vu le jour, trop grande, parce que les plans étaient trop grands, et on avait même installé une fontaine au milieu de la salle d'attente, qui est toujours là, nous avons une petite source, à la maison, chez nous, dans notre gare. Le soir, elle bruisse agréablement, l'eau percute l'eau et le bruissement est tel que l'on s'assoupit. Peut-être l'eau en question agissait-elle ainsi, qu'elle endormait l'homme, elle endormait les tristesses et les mélancolies de son bruissement, de cette cascade d'eau mouvante sur une eau inerte. Je la regarde souvent, cette fontaine, la rencontre de ces deux eaux, et je me réjouis de ma vie que j'entretiens par cette observation et en m'abreuvant directement à la source.

Mateusz m'a dit que le nom de Boudumonde avait été inventé par des hommes noirs et blancs vêtus d'élégants costumes, qui regardent les gens depuis une photo, celle qui était accrochée dans la maison de l'ancien directeur de la gare. Moi aussi, je les ai souvent observés, eux et leurs manières et leur monde, pleins d'assurance et de forces, leur regard brillant d'espoir. Ils croyaient en l'eau vive, ils croyaient en Boudumonde ; s'ils n'y avaient pas cru, ils ne l'auraient pas inventé, car à quoi servirait un Boudumonde pareil au bout des rails au bout de la route ? Je les vois sur la photo, trois dieux de Boudumonde, l'un en costume sombre, le deuxième en costume clair, et le troisième au milieu d'eux en pantalon clair et veste foncée. Derrière eux, la gare et les pensions en construction qui, sur la photo, ressemblent à ce qu'elles sont à présent : des échafaudages en bois sur le point seulement de devenir quelque chose, c'est une possibilité, pas une obligation. Et ceux-là n'étaient pas obligés, et ne sont donc pas devenus. Maintenant ces

petites maisons se sont effondrées, elles ne deviendront rien, et leurs charpentes se dressent vers le ciel, le blessant d'échardes pointues.

Sur la photo les trois dieux trinquent à l'eau vive et ils sont vivants sur cette photo, quoiqu'ils ne vécussent plus depuis longtemps en réalité. Le premier est mort dans un accident de voiture pendant une course de l'Automobile Club de Cracovie, le second à la guerre, et le troisième est décédé dans l'oubli et l'on ne sait même pas où il repose. Mateusz a leur nom noté quelque part, mais à quoi et à qui servirait le nom de gens oubliés ? Il faut les oublier, ces noms, car ils vivent inutilement dans la mémoire, ce que je m'efforce de faire, je m'exerce chaque jour à l'oubli. Mais dès que je me rappelle ce que je dois oublier, les noms me reviennent pour que je sache ce que je dois oublier aujourd'hui, et de fait, je m'en rappelle davantage encore. Maintenant ils sont revenus à nouveau et je les ai devant moi, mais je ne les noterai pas pour ne pas gâcher de mots. Les trois dieux de Boudumonde, dans des costumes très élégants.

***

Mateusz n'a pas d'habitudes, Marta en a, elle. Tous les matins Mateusz reprend les choses à nouveau, comme si le monde venait de naître et qu'il ne savait pas comment y vivre. Il se lève à des heures différentes, se couche à des heures différentes, prend ses repas, lit, travaille et va au village faire des courses à des heures différentes. Dans sa vie il n'a jamais d'heures fixes et il improvise à chaque fois, se créant lui-même à nouveau. Les habitudes l'ennuient, il les fuit, mais il n'a où fuir, puisqu'il n'a pas d'endroit de réserve où il pourrait se protéger des habitudes. Il pourrait ne pas rester assis avec Marta sur le quai durant les chaudes soirées, mais il devrait fuir vers une autre habitude, par exemple celle de lire des livres ou de penser à la mort. Mateusz est un frère intelligent et il sait qu'il est impossible d'échapper au monde des habitudes, il s'assied donc sur le quai, il boit du vin, hier il était assis et buvait du vin, et demain il ferait de même, mais ce n'est pas lui dans cette habitude. Rester assis n'est pas lui, boire du vin n'est pas lui, donc ce n'est pas lui qui est là. Je me demande où se trouve alors mon frère quand il fuit ainsi ? Peut-on fuir dans la réflexion ? N'est-ce pas une autre habitude ? Mateusz n'a jamais réussi à se fixer sur terre. Il a toujours été un nomade, même dans la maison de nos parents, c'était un nomade. Il bougeait les meubles dans sa chambre, y changeait sans cesse quelque chose et, quoi qu'il en soit, n'y passait jamais de temps. Parfois je pense qu'il n'est qu'un simple invité sur la Terre, un passant qui ne comprend pas pourquoi les gens ont besoin d'avoir un endroit à eux, leurs affaires et leur façon de voir les choses. Mateusz n'a pas de racines, il n'a pas d'endroit, même la gare ne lui appartient pas.

Marta a des habitudes et ses habitudes relient entre eux les endroits, les choses et les gens. Sans Marta, ce monde s'effriterait et il n'y aurait ni de Mateusz, ni tout ce Boudumonde, ni même moi. Marta l'ignore et c'est tant mieux, parce que si elle le savait, elle en serait très inquiète, car tout l'inquiète beaucoup, car elle est bonne et attentionnée. Et si elle commençait à se soucier de ses habitudes – surveiller sans cesse le temps et l'endroit, veiller à ce que le déjeuner soit à telle heure, le petit déjeuner à telle autre et le dîner ici, et une conversation sérieuse avec son mari là-bas – si elle avait donc à gérer tout ça, eh bien ce monde s'écroulerait ! car plus rien ne fonctionnerait comme jusqu'à présent. Marta a des habitudes, mais elle ne les dirige pas et c'est très bien. Mateusz s'efforce de diriger ses habitudes ainsi que lui-même, et on le voit qui perd sans cesse. Un jour, il s'imposa de lire après le déjeuner dans la salle d'attente, dans le fauteuil vert. Pendant une semaine, il se l'imposa, et puis il se lassa. Une autre fois il décida de se lever en même temps que Marta. Mais un matin il ne se réveilla pas, et son habitude partit en fumée. Ainsi est Mateusz, il voyage de par le monde et se blottit contre les habitudes des autres gens. Celles de Marta le plus souvent, parfois les miennes, et parfois les habitudes de la forêt qui entoure notre gare. Car la forêt donne naissance à des champignons au petit jour et à des baies au crépuscule. Et ce sont là les habitudes de la forêt, et Mateusz les respecte. Il relie les endroits au temps et voyage dessus. Mais il revient toujours.

Marta se lève tous les jours à sept heures du matin, elle prépare le petit déjeuner, conduit les enfants à l'école, qui se trouve dans le village voisin. Nous ne nommons jamais ce village, j'ignore pourquoi. Au début, moi, je le nommais, mais quand je remarquai que Mateusz disait simplement qu'il allait au village, et que Marta aussi disait la même chose, je compris le jeu, et je parle du village ou du hameau. À quoi bon le nommer, puisqu'il n'y a qu'un seul village dans les environs, le premier quand on longe les rails ? C'est du gâchis d'utiliser des mots pour un nom de village qui n'est utile à personne, puisque nous savons tous de quoi il retourne. Les mots, il faut les économiser pour des temps plus terribles, des temps de famine et de guerre. À ce moment-là, les mots seront utiles. Je me parlais à moi-même quoi qu'il en soit, personne ne pouvait entendre si j'utilisais un nom ou pas. C'est pourquoi j'écris en chuchotant. Et les mots dont je n'ai pas besoin maintenant, je les garde en mémoire et je les réserve pour les heures noires. Car le temps surviendra peut-être où les mots inutiles sauveront quelqu'un. Je n'en sais rien.

Maintenant, dans le village qui a un nom (mais qu'il ne sert à rien de prononcer), viennent s'arrêter les trains, cette gare explose de la vie ferroviaire, les locomotives suent sur les rails et après partout dans l'air flotte cette odeur que tout le monde connaît, car tout le monde connaît les chemins de fer. Mais cette odeur ne flotte pas chez nous, puisque les trains n'y passent pas et n'y suent pas, l'odeur est morte depuis longtemps, elle a été envahie par les herbes. Dernièrement on entreposait du bois ici, car lorsqu'on transportait le bois depuis le lieu de coupe, on l'amenait ici justement, puisque c'est l'endroit le plus proche de la forêt. Maintenant toutefois on ne sent plus l'odeur des trains, mais une odeur de résine, elle vit et embaume. Marta se lève tôt, et quand les enfants n'ont pas l'école et sont chez leurs grands-parents en ville, c'est-à-dire à Cracovie, Marta se lève aussi, mais au lieu d'aller au village, elle reste à la cuisine et boit du café. Le café refroidit, la cigarette se consume, Marta se réveille et ensuite elle peut continuer à vivre. Et ainsi, heure après heure, le monde de Marta est rempli d'habitudes. Certaines sont quotidiennes, d'autres hebdomadaires, elle a ses habitudes estivales et ses autres hivernales. Je me dis que Marta a un livre d'habitudes dans sa chambre, elle l'ouvre tous les matins devant elle, comme le curé lit son missel, et elle récite sa journée d'après ce livre, et après tout se produit. Voilà pourquoi Marta sait toujours où elle se trouve et elle ne se perd jamais.

Traduit par Caroline Raszka-Dewez

JAKUB ŻULCZYK

AVEUGLÉ PAR LES LUMIÈRES

© Zuzanna Krajewska

***Jakub Żulczyk** (1983), écrivain, chroniqueur, considéré comme l'un des meilleurs auteurs polonais de la jeune génération. Il a débuté en 2006 avec un roman intitulé* Fais-moi donc du tort. *Cinq romans de lui sont depuis parus sur le marché. Il a animé des émissions de télévision, publié notamment dans les magazines* Elle *et* Przekrój. *Il vit depuis quelques années à Varsovie, et c'est à la capitale qu'il consacre justement son dernier livre –* Aveuglé par les lumières.

Rien ne réjouit davantage le marché que les désirs insatisfaits des consommateurs, désirs de monter, de grimper plus haut, toujours plus haut. De se sentir meilleur que les autres. Outre des millions de gadgets, fringues, montres, bagnoles, piaules, le marché offre un remède universel. La cocaïne, la poudre blanche qui t'apporte la vision claire et cynique de tes désirs et de tes buts, fait de toi le surhomme d'un moment. Poudre conviviale et socialement utile, qui accomplit la promesse d'appartenir à l'élite.

La cocaïne, cet or si spécial qu'on ne saurait posséder, joue un rôle important dans *Aveuglé par les lumières* de Jakub Żulczyk, une des meilleures proses de l'année précédente. Żulczyk, un jeune écrivain (année 1983) qui a déjà beaucoup produit, s'est essayé à de nombreux genres littéraires, romans de jeunesse, d'horreur, de fantastique, pour revenir cette fois à la convention du « noir ». *Aveuglé par les lumières* n'a pas à vrai dire été écrit et pensé comme un roman noir de mégalopole, mais il satisfait à toutes les exigences du genre, avec quelque chose en plus : une vision saisissante de Varsovie, enfer à ras bords plein de pécheurs.

Le rôle de Virgile est tenu par Jacek, un dealer de stups, spécialité cocaïne. Jacek, au moins dans son opinion à lui, n'est pas un commerçant discret au service d'une mafia, mais un homme d'affaires. Il se targue d'ardeur au travail, de professionnalisme, de perfectionnisme. Qu'importe même qu'il ne soit jamais tombé entre les mains de la justice, l'important est ailleurs. Jacek gère des affaires propres, il ne sombre pas dans la saleté où se noient ses désespérés de clients ; il ne partage pas leurs ambitions de hiérarchies sociales, il ne devient pas la victime de leurs défaites spectaculaires. Comme des centaines de milliers d'habitants de la Varsovie d'aujourd'hui, il est arrivé de province, mais il ne s'est pas lancé dans le tourbillon de la vie de la métropole, il est resté observateur distant.

Les lois de fer du scénario sont implacables, on ne peut faire illusion. L'axe du récit de Żulczyk est l'histoire d'une descente du narrateur dans l'abîme, et nous savons dès le début que la ville doit l'engloutir, lui briser la colonne vertébrale ; nous ignorons seulement quand et comment. L'auteur s'acquitte de cette tâche en construisant une intrigue criminelle adroite et suggestive mais qui ne sort jamais au premier plan : la guerre d'influence dans la mafia (dont Jacek est un pion inconscient) se déroule en toile de fond.

Żulczyk se sent à merveille dans le monde de l'esthétique noire, ses dialogues brillent de bons mots ironiques, les portraits de femme oscillent dans le contraste entre prostituées et madones, les policiers sont fatigués, et les bandits ont un style persuasif. Le pathos est nuancé de grotesque inattendu, mais la nuit par principe ne se termine jamais. Toute l'action est située dans un paysage d'hiver hostile et glacé qui doit beaucoup à des cauchemars dont il est difficile de se réveiller.

Aveuglé par les lumières n'est pas seulement fait d'art pour l'art, mais c'est un roman délicat sur les prothèses du bonheur, ici et maintenant, dans cette ville et parmi ces gens ; le bonheur est inaccessible, mais avec bien sûr un portefeuille bien garni on peut se mettre à la recherche de substituts. Certains trouvent des compensations dans la table et la boisson, d'autres dans le sexe, il y en a qui se font des lignes de cocaïne longues jusqu'à l'horizon, et il y en a comme Jacek à qui suffit le sentiment de tout contrôler. Tous finissent victimes offertes à l'ogre insatiable, à Varsovie.

Piotr Kofta

JAKUB ŻULCZYK
ŚLEPNĄC OD ŚWIATEŁ
ŚWIAT KSIĄŻKI
WARSZAWA 2014
222 × 148, 520 PAGES
ISBN : 978-83-7943-614-9
DROITS DE TRADUCTION :
SYNDYKAT AUTORÓW

AVEUGLÉ PAR LES LUMIÈRES

15h00

Les bars à bouffe chinoise, il n'y a que ça de vrai. C'est plein non-stop, du matin au soir, les uns après les autres. Ça mange comme si les estomacs ne pouvaient rien digérer d'autre que du riz recuit et des restes de viande puante noyée dans une sauce douce. Ce bar est justement pas loin du métro Marymont, derrière les halles, coincé entre des HLM. De la taille d'une petite chambre. Des lambris blancs aux murs. Une inscription XIANG BAO en lettres autocollantes. Un calendrier avec un tigre d'Asie, des vases de supermarket chinois. Suffisant pour laver l'argent de l'héroïne, de la méphédrone, des bordels, du trafic d'armes, de n'importe quoi. Dedans, ça pue, quand j'entre je dois me pincer le nez. Ça pue le gras et le sucré, le vieux et le moisi qui colle aux murs en couches épaisses. Lui s'est assis au milieu. Il mange des nems. Il mâche. D'apparence, il n'a pas l'air d'un poulet. Il a une barbe, un blouson, une casquette à visière, un pantalon de sport coloré, on dirait un type en conditionnelle déguisé en ado mal vieilli. Il pourrait tout aussi bien être opérateur télé. Il mange lentement. Il boit un coca. La puanteur ne le dérange pas, mais les types de la police, surtout de la criminelle, ne sont pas dérangés par les mauvaises odeurs.

– Assois-toi – dit-il.

Ils donnent toujours des ordres, même quand ce n'est pas nécessaire. Ils ont ça dans le sang. Ils ne savent pas parler autrement qu'à l'impératif.

Il a quarante ans. Il s'appelle Marek. Il habite pas loin, à Żoliborz. Bien marié avec une fille d'une famille de médecins. Il travaille à la criminelle, il est commissaire-adjoint et ne devrait plus monter, il a atteint son plafond de verre. Il a deux enfants. Il roule dans une Volvo qui a dix ans. Il fume beaucoup et boit beaucoup, plus qu'il ne le dit à sa femme, moins que le poulet moyen. Je sais pratiquement tout de lui. Sans quoi je n'échangerais jamais avec lui le moindre mot. Notre accord est simple. Il sait ce qu'il sait, et il a besoin d'oseille. Il a ses petites manies cachées, et ces manies exigent des sources de financement alternatif. Il aime la roulette et les machines à sous. Au point que plusieurs types lui ont ouvert une ardoise sans plus avoir peur de lui passer des coups de fil amicaux en pleine nuit. Il fait tout pour en protéger ses enfants et sa femme. Si elle apprenait quelque chose, elle ne mettrait pas cinq minutes pour lui poser sa valise devant la porte.

À part ça, il n'est pas bête. Il picole sérieux, mais pas autant que ses collègues de travail. Il se tient à l'écart de la lumière, il est réfléchi. D'où probablement cette acceptation du plafond de verre, il sait qu'il se casserait la tête en voulant le dépasser.

– Tu manges quelque chose ? – demande-t-il.

Il nettoie la sauce de son assiette avec un reste de nem. Je fais non de la tête.

– Qu'est-ce qui se passe ? – demande-t-il maintenant.

– Mon client a un problème. Je dois savoir à quel point c'est peut-être aussi mon problème – réponds-je.

Il pouffe de rire. Il s'essuie soigneusement les lèvres avec sa petite serviette. Il me regarde en vrai fils de pute, on dirait un joueur de foot qui a le ballon et vient de comprendre qu'il n'y a plus personne que le goal entre lui et les buts.

– Et les enfants ? – je lui demande.

– Ça va – répond-il – même très bien. Il y a quelques semaines, j'ai eu un problème avec le petit. L'hôpital, la fièvre, on a pensé à une septicémie. Mais tout s'est remis dans l'ordre. Merci de demander.

– C'est bien – je lui réponds.

– T'as une sale tête – remarque-t-il.

– Je ne dors pas – je lui dis, et j'ajoute : – Ça pue l'horreur ici.

– Ça ne pue pas, c'est juste de la merde – répond-il.

Il aspire une gorgée de coca, clape de la langue. Une jeune Vietnamienne maigrichonne vient lui enlever l'assiette de dessous le nez. Il recommence à mâchouiller comme pour me taper sur les nerfs. Il s'essuie le nez. Il me fixe attentivement.

– Je ne peux pas te dire grand-chose – dit-il.

Je mets la main à la poche, et il enchaîne :

– C'est le moment où tu me fais un petit cadeau. Je t'en remercie, mais cela ne fait pas que je te dirais quelque chose de plus, tu comprends.

– Tu parlais de septicémie ? C'est très grave, il paraît – j'ajoute.

Je pose dix mille sur la table. Je pousse vers lui, il tousse, il range dans une poche de son blouson, il s'efforce de ne pas s'attarder sur l'argent.

– Je t'ai dit que tout était déjà rentré dans l'ordre – répond-il.

C'en est même drôle. Cela veut dire qu'il se prend pour plus intelligent et plus drôle, mais c'est compréhensible, il fonctionne dans un milieu où la majorité des gens souffrent de rétrécissement du cerveau. Il doit les gérer, il doit écouter leurs instructions. Boire avec eux. Bâcler des rapports tapés sur des ordinateurs plus vieux que ses enfants.

Personne ne sait que je suis en conversation avec lui.

– Allons à ma voiture – dit-il.

J'acquiesce de la tête. Nous nous levons, nous sortons, nous nous rendons au parking ; il a toujours la main dans la poche de son blouson, sur l'argent. Il allume une cigarette. Nous montons dans la voiture. Il fume à l'intérieur, et ça se sent. L'intérieur de sa voiture pue davantage que le bouiboui de tout à l'heure. Une porcherie. Fauteuils en skaï. Radio cassette. Des boîtes vides partout de boissons énergisantes, des emballages de chez Mac Do, des classeurs. À l'arrière, un fauteuil bébé rose sale, ceinture attachée.

– Nous passons tous notre vie dans nos voitures, n'est-ce pas ? – demande-t-il.

– Ne parle pas de nous au pluriel – je réponds.

– À voir. Nous y sommes tous les deux. Embarqués dans la même bagnole. Les gens au-dessus de moi et ceux au-dessus de toi sont potes depuis la cour de l'école – dit-il. – Ils se retrouvent à tour de rôle aux mariages de leurs enfants.

Je ne sais pas pourquoi il dit ça. Je commence à m'énerver. Je commence à soupçonner qu'après une heure à débiter des fadaises il va me dire un truc que je connais parfaitement.

– Le problème, c'est par exemple quand arrive la sécheresse. Pas de pluie depuis un mois ou deux – continue-t-il en allumant une cigarette avec la précédente. – Là, il faut trouver une victime expiatoire. Une vierge à offrir en sacrifice.

– J'ai payé pour quelque chose – lui rappelé-je.

– Te mets pas dans l'idée que je nous considère comme associés – répond-il. – On s'aide mutuellement, là pas de doute.

– Alors aide-moi – dis-je.

Il met de la musique, une sorte de rock râpeux, du genre Red Hot Chili Pepper, il débranche son téléphone. Je le regarde concentré.

– Je suis sur l'affaire – dit-il. – Beaucoup de gars sont sur la même affaire, pour des raisons évidentes. Les caméras aiment voir du monde. Je ne sais pas dans quelle combine il a marché. Je ne sais pas ce que son avocat a proposé. Ce ne sont pas des questions pour moi. Je sais que la marchandise est en dépôt chez nous, et je sais qu'ils vont au moins faire semblant d'essayer de savoir d'où il la tient.

– Je voudrais savoir s'il m'a donné – dis-je.

– Tu veux savoir s'il sait où te chercher ? – demande-t-il. J'approuve de la tête.

– À ce que je vois, tu es un petit futé – dit-il. Et si tu es futé, rien de ce que tu as n'est à ton nom.

– Je n'existe pas – dis-je en confirmant une vérité.

Je suis domicilié à Olsztyn, chez ma grand-mère où habite maintenant mon cousin du côté de ma mère. Je suis enregistré comme sans emploi. L'appartement où j'habite, je l'ai payé en cash : le propriétaire n'existe pas. La piaule où je garde la marchandise est au nom de la sœur de Pazina. La voiture que je conduis est prise en leasing par la société de mon grossiste qui vend sur internet des accessoires de téléphones portables. Tous mes téléphones marchent avec des *prepaid*. J'ai plusieurs cartes d'identité, plusieurs numéros de sécu. Personne ne sait vraiment comment je m'appelle, parce que mon vrai nom n'a plus d'importance. Perdu, volatilisé. Avec de l'argent tu peux rester de côté. Avec de l'argent, tu peux t'effacer. J'ai beaucoup investi là-dedans, mais ça a été mon meilleur investissement.

– Il leur faudra du temps pour te trouver – dit-il.

– Ils ont donc commencé à me chercher ? – demandé-je.

– Tu ne sors jamais nulle part ? – répond-il avec une question.

J'approuve de la tête.

– Alors, reste où tu es deux fois plus longtemps que tu n'avais pensé – dit-il. – Il faudra absolument une victime. Les dieux veulent du sang. Et je peux te dire que ta star est très entourée. Tout le monde fait semblant de s'en détourner, mais devant des caméras. Il a des collègues qu'il a beaucoup aidés. Ils sauront le remercier.

– Donc, il essaye de me baiser – dis-je.

– Personne n'ira chercher plus loin que toi. Personne n'ira regarder plus haut que ta tête – dit-il. – Ça n'intéressera personne. Tu sais comment c'est. Pour le citoyen lambda qui regarde la télé, c'est toi qui as produit la marchandise, qui l'as distribuée, et après, tu as obligé tout le monde à venir te l'acheter. Ce n'est pas une affaire criminelle, mets-toi ça dans la tête. C'est une affaire de télé.

Traduit par Erik Veaux

ŁUKASZ ORBITOWSKI

L'AUTRE ÂME

© Matys Studio / Od Deski Do Deski

Lukasz Orbitowski *(1977), écrivain, publiciste, reconnu comme un des maîtres de l'horreur en Pologne. Outre un grand nombre de récits, il a à son actif plus d'une dizaine d'ouvrages qui lui ont valu d'être sélectionné pour de prestigieux prix littéraires (Paszport Polityki, le prix Nike). Il est également chroniqueur au journal* Gazeta Wyborcza *et dans le magazine* Nowa Fantastyka.

Écrire que Łukasz Orbitowski a ouvert un nouveau chapitre de son œuvre avec son magistral roman *L'Autre âme*, ce n'est encore rien dire. La chose est un peu plus complexe. Il faut partir de la genèse du livre, la collection F/Acts où est parue *L'Autre âme* qui présente, selon l'éditeur, « à partir de documents, de révélations de salles de tribunal, d'aveux et d'articles de presse (...) des histoires romancées de crimes célèbres commis ces dernières décennies ». Orbitowski a considéré ce cadre de départ comme celui d'un défi artistique largement gagné. *L'Autre âme* raconte l'histoire d'un jeune assassin, garçon de bonne famille, pâtissier raté, qui dans les années 1990 à Bydgoszcz a tué un cousin, puis quelques années plus tard une jeune voisine. Les deux crimes ont été perpétrés sans motivation claire, ce qui a selon Orbitowski été décisif dans le choix de cette affaire. Lors de ses aveux, l'assassin présenté dans le livre sous le nom de Jędrek, a affirmé avoir été dominé par une « autre âme » qui l'a contraint à commettre ces actes.

L'action du roman d'Orbitowski se déroule sur plusieurs années, mais toutes les parties en sont rédigées au présent. Un choix stylistique qui dynamise le récit et accroît la tension du lecteur, point d'autant plus difficile qu'il n'y a pas d'enquête, car on sait qui a tué, et on sait que le coupable purge une longue peine de prison. Comme les motifs sont inconnus, Orbitowski reconstruit les circonstances des crimes, leurs scènes, leurs topographies, la vie supposée de la famille du meurtrier, le paysage mental de ses années passées dans un quartier sinistre d'une ville sinistre. Avec une grande maîtrise, il présente l'image d'une vie sans espoir au centre de laquelle ne peut se deviner l'origine du crime. Quand on lit Orbitowski, on peut se demander, ce qui ajoute de la tension au livre, quels évènements sont basés sur des faits réels, et lesquels ont été inventés. Personnage sans doute imaginé, un des narrateurs, Krzysiek est un proche de Jędrek et devine qui est l'auteur du crime, tout comme est imaginée de manière convaincante la sinistre famille que le père, un alcoolique impénitent et mythomane, mène à la baguette. À cette occasion, Orbitowski

retrouve son thème majeur : l'histoire de la maturation et de l'entrée dans la vie de garçons de la Pologne du jeune capitalisme. Et ce thème est traité, je le répète, de manière magistrale.

L'Autre âme est pour moi un livre remarquable que l'on garde en mémoire. Il est une nouvelle preuve du talent d'artiste toujours plus expressif de l'écrivain Łukasz Orbitowski.

Marcin Sendecki

ŁUKASZ ORBITOWSKI
INNA DUSZA
OD DESKI DO DESKI
WARSZAWA 2015
145 × 210, 432 PAGES
ISBN : 978-83-6515-700-3
DROITS DE TRADUCTION :
OD DESKI DO DESKI

L'AUTRE ÂME

se dissipe bien avant dix heures, laissant la place à un autre type de spectre, l'ennui. Même Jędrek ne peut rester derrière le moniteur, il s'affale en tailleur et le voilà à considérer le bazar sur le plancher, il ramasse des disquettes, des classeurs, des stylos à bille cassés qu'il jette en tas contre le mur. Darek a bien fait, pour une autre raison. Ici, rien ne va se passer. Nous allons attendre le premier autobus, nos manteaux remontés sur le nez. La maison n'est pas chauffée, les fenêtres ferment mal, et ça ne va qu'empirer. Je demande à Jędrek où il a entendu parler de cette femme étranglée avec un câble de fer à repasser.

– C'est ce qu'on raconte, c'est tout. – Jędrek a trouvé du papier bulle et il en fait des boulettes. Je lui demanderais bien qu'il donne un morceau, mais c'est idiot. – Les gens disent toutes sortes de choses, dès qu'ils s'ennuient. J'ai entendu dire aussi un peu autre chose, que la bonne femme avait disparu. Son type a dit qu'elle s'était barrée avec un autre, mais en fait il lui a réglé son compte avec ce câble, et il l'a enterrée dans la cave. Le fantôme lui a fait perdre la raison. Ce n'est pas en prison qu'il est, c'est chez les fous qu'on lui a passé la camisole.

Il se pousse en avant sur le plancher jusqu'aux câbles emmêlés. Il les dégage un à un. Je lui demande s'il parle sérieusement où s'il veut seulement me faire peur. Il hésite à répondre. Je répète ma question. Jędrek repose le câble et fixe le plancher. Chaque mot lui est un effort.

– Je suis trop bête pour ce genre de choses. Je ne dis pas que je suis bête tout court, mais que je n'arrive pas à réfléchir à ce genre de choses. Des esprits qui rôdent dans les cimetières, ça n'existe sûrement pas. Quelqu'un les aurait bien filmés, non ? Mais il y a sans doute d'autres esprits, tu sais, des qui vivent dans l'homme à côté de nos âmes, tu vois, les normales. Et ils attendent quelque chose. Il y en a des qui ne font pas de bruit, d'autres si. Qui hurlent, qui tapagent. Insupportable. Ça veut dire que c'est très dur de vivre avec un esprit en soi comme ça, surtout s'il veut quelque chose dont tu n'as pas envie.

Il revient à ses détritus. Il a l'air d'un homme qui fait l'inventaire des biens d'un proche qui vient de mourir. Je voudrais lui demander si la vodka est un esprit comme ça. Jędrek se penche brutalement vers l'avant. Il ramasse une barre de métal de cinquante centimètres. Qui vient probablement d'une clôture. Avant que je comprenne ce qu'il se passe, Jędrek est déjà sur ses pieds, et il se dirige vers la porte fermée par un cadenas. Il revient juste pour prendre son sac à dos.

***

Je dépasse le cadenas démoli, comme s'il puait, et je déboule derrière Jędrek dans la pièce fermée. Devant la fenêtre, un bureau avec une lampe et, à côté, un chargeur de batterie et un fauteuil pivotant. Les étagères de la bibliothèque sont vides, à l'exception d'albums de photos rangés si haut que je devrais me hausser sur la pointe des pieds pour les atteindre. Sur le canapé pliant je trouve une couverture et un oreiller sans taie. Les murs sentent le frais.

J'allume la lampe tandis que Jędrek se dirige vers la loggia et se bagarre avec la porte. Elle cède, et je tourne dans la pièce en m'efforçant d'en deviner la destination. Dans le tiroir du bureau je trouve une pile de papiers avec un contrat de crédit sur le dessus. La firme de prêt Fortuna accorde sept mille zlotys à un certain Wacław Korczyński, en exposant dans de longs paragraphes les termes du remboursement. À côté de ça, un mandat d'arrêt fait plus lettre d'amour. Pendant ce temps, Jędrek va et vient dans la loggia. Il s'appuie contre une colonne et regarde la nuit. Il est d'une délicatesse étrange, comme s'il allait maintenant se fondre dans l'air.

Je remets le contrat à sa place. Les autres tiroirs sont vides. Tout autour du lit, des paquets de mouchoirs hygiéniques, il y en a une quantité dans la corbeille, utilisés et tout collés. Sous la couverture, une bouteille en plastique flexible contenant de l'huile d'aloès. Je n'arrive pas à saisir tout ça, j'appelle Jędrek, mais il ne bouge pas d'un poil. Il n'est resté que les albums de photos. Je prends le premier. Je l'ouvre. Cette fois Jędrek accourt.

Des garçons. De notre âge, souvent plus jeunes, soigneusement habillés façon papier cadeau. À demi-nus en séances de gymnastique ou au bain. Découpés dans des journaux occidentaux. Je trouve à la fin une photo de montagne, solitaire, faite au polaroid. Un gars de mon âge couché sur des oreillers et des draps de couleur. Il a les yeux comme une eau sale, un sourire tendu. C'est la dernière page. Jędrek me prend l'album, il s'assoit dans le canapé et feuillette. Il s'approche le visage des photos et cligne des paupières comme s'il voulait examiner chaque détail : les côtes saillantes et la touffe au bas-ventre. La pièce commence à tourner, les murs vont me comprimer la tête. On entend des pas dans l'escalier.

***

Je le jurerais : un géant. Tellement les pas sont lourds. Je fonce à la porte du balcon. Jędrek lève paresseusement la tête. Il repose l'album sur le canapé. Il ouvre son sac à dos et fouille dedans. Il me tourne le dos, je ne sais donc pas ce qu'il en tire, encore que je le sache mais préfère ne pas le savoir. Je sors sur la loggia et estime la hauteur. En bas, il y a des buissons. Le bruit de pas s'amplifie. Quelqu'un vient d'arriver jusqu'à l'étage, et il va voir dans un instant la porte ouverte de sa garçonnière. Je siffle Jędrek. Je siffle pour que nous déguerpissions, mais lui ne réagit pas. Je ne vais pas le laisser. Mais je ne veux pas être témoin de ce qu'il va se passer.

Je fonce dans la pièce. Je secoue Jędrek par la manche. Il se retourne brutalement. Il montre les dents, il a la mine de qui ne me reconnaît pas. Ça ne dure qu'un instant. Il charge son sac, l'assure, et nous sautons ensemble par le balcon juste au moment où sur le seuil se montre un type en blouson de cuir, cigarette au bec, et avec un sac en plastique bourré. Je fonce dans de l'herbe morte sans regarder derrière moi, tandis que Jędrek court au portail. Je le rattrape. Je me faufile à travers la barrière. Je ne me permets un regard en arrière qu'une fois arrivé sur la route. Monsieur Korczyński a déjà lâché son sac. Les doigts serrés sur la balustrade de la loggia, il lève le poing dans une rage impuissante, mais son visage demeure invisible, fondu dans la maison visitée.

Nous ne nous arrêtons même pas au tournant, mais seulement un bon kilomètre plus loin. Des fourrés nous font un refuge. Je m'appuie à un tronc d'arbre. Je souffle. Jędrek aussi a le souffle coupé. Je ne sais que dire, je dis donc n'importe quoi. Tout de suite. Sans tarder. La police. Qu'ils l'enferment. Jędrek n'a même pas envie de parler, il se contente de hocher la tête, de cracher, de se pencher et de s'appuyer des mains sur les cuisses. On reste ainsi quelques minutes. Nous avons de la buée qui sort de la bouche. Un bruit de moteur nous rejoint, des feux de voiture clignotent sur la route. Quelqu'un la conduit, d'un pied léger. Nous nous collons contre terre, les feux nous passent dessus lentement. Je ne peux distinguer qui conduit, je ne reconnais pas la marque de la voiture. Nous passons les quelques difficiles instants suivants accroupis, cachés derrière des arbres, jusqu'à ce que Jędrek donne le signal de démarrer. Il ne regarde même pas derrière lui.

Nous prenons la direction de Bydgoszcz, dans le noir et le silence. Chaque fois que nous entendons une voiture, nous plongeons dans un buisson ou dans une cour. Nous échangeons des regards, nous nous écoutons respirer. Je voudrais me cacher derrière Jędrek. Je disparaîtrais derrière son immensité, mais je le défendrais si besoin était. Jędrek avance, d'abord penché, sur des jambes molles. Lorsque la lumière de la ville s'éparpille en un fourmillement de petits points, en autobus de nuit, en stations d'essence et fenêtres d'insomniaques, le pas de Jędrek retrouve souplesse et ressort. Nous ne nous réfugions plus sur le bas-côté, parce que Jędrek est fort, et aucune force ne le fera dévier de sa route.

***

Il est bientôt trois heures. Jędrek se signe et saute du bus de nuit, puis file rapidement par la rue Fordon, sans regarder sous ses pieds. Le silence de la maison que nous avons visitée s'est étendu jusqu'ici. Jędrek penche la tête et accélère encore. Il n'arrive à la rue Gordon au petit trot que pour s'effondrer sur un banc. Il fixe le regard sur la fenêtre de sa propre chambre. Il reboutonne sa veste. Il essaye de tirer le col sur ses oreilles gelées, mais ça lui dénude le ventre. Il s'enfonce donc la chemise dans le pantalon. Au lieu de monter, vers chez lui, il choisit l'escalier qui conduit à la cave. L'accès en est défendu par une porte en métal que Jędrek ne parvient pas à ouvrir. Il secoue la poignée. Il s'assoit sous le porche en dessous d'un vasistas en hauteur. Il règle l'alarme de sa montre électronique sur sept heures. Il se croise les mains sous la tête et s'endort aussitôt.

Traduit par Erik Veaux

MAŁGORZATA SZEJNERT

ÉRIGER DES MONTAGNES. HISTOIRES DE POLÉSIE

© Tadeusz Poźniak / Reporter

***Małgorzata Szejnert** (1936), reporter, auteure et co-auteure de dizaines de livres de reportages, co-fondatrice de la* Gazeta Wyborcza *où elle dirigea pendant quinze ans la rubrique « reportages ». Finaliste du prix littéraire Nike, du prix littéraire Gdynia et du prix littéraire d'Europe centrale Angelus.*

Le sous-titre du dernier ouvrage de Małgorzata Szejnert rend bien compte de la forme et du caractère de son entreprise. *Ériger des montagnes* n'est pas une monographie historique et politique sur la Polésie, l'ouvrage ne cherche pas à être une somme sur l'histoire ou la civilisation de cette région. C'est un recueil de récits captivants et d'anecdotes sur cette terre qui s'étend le long du Pripiat.

La Polésie a toujours fasciné les voyageurs et les ethnographes. Au cœur même de l'Europe (au sens géographique du terme) se déploie une vaste plaine traversée par un réseau très dense de lacs et de rivières, réputée pour ses marécages impénétrables et ses forêts ancestrales, une région qui a séduit l'homme occidental par sa civilisation archaïque. Louise Boyd, une millionnaire américaine et exploratrice de l'Arctique, s'y est rendue pour constater par elle-même l'archaïsme et la « sauvagerie » de cette région. Szejnert commence par nous relater l'expédition de 1934 entreprise par cette femme. Elle passe ensuite très vite à la problématique de l'identité, vrai sujet du livre, en se demandant qui étaient les habitants de la Polésie autrefois et qui ils sont aujourd'hui. On a longtemps cru au brassage des populations (avec des composantes polonaise, biélorusse, lituanienne et juive). Les plus intéressants d'entre eux toutefois sont les habitants qui ne correspondent pas à ce cadre identitaire et ne se laissent pas enfermer dans des procédés d'identification simplificateurs et qu'on appelle parfois « les gens d'ici » – les *Polechouki* – souvent à tort. À tort, car ils n'ont jamais correspondu à un grand groupe ethnique ; la base identitaire des « gens d'ici » était le dialecte dont le périmètre géographique pouvait se limiter à quelques villages et hameaux.

L'approche anthropologique de Szejnert est étroitement liée à la réflexion historique. La reporter nous entraîne dans une région dont les caractéristiques principales sont la fluctuation politique et l'absence d'enracinement stable car la Polésie a appartenu successivement au Grand Duché de Lituanie, à la République des Deux Nations, à la Russie tsariste, à la Pologne de l'entre-deux-guerres, à l'URSS, et depuis presque un quart de siècle à la République

indépendante de Biélorussie. Ce territoire a également été marqué par des conflits à caractère social, culturel et religieux. Quant à la question religieuse, Szejnert explique de façon captivante pourquoi le Pentecôtisme est devenu, du point de vue du nombre de croyants, la troisième religion dans ce pays aujourd'hui. Tout ce qui concerne la Biélorussie contemporaine d'ailleurs est d'un immense intérêt.

Małgorzata Szejnert s'intéresse de façon constante aux destins de chacun de ses héros, elle tisse « l'histoire de la Polésie » dans cette perspective-là justement. Elle cherche vraiment à comprendre : qu'est-ce qui décide un général britannique (Adrian Carton de Wiart) à venir s'installer dans ce *no man's land* polésien ? Pourquoi Fiodor Klimczuk traduit-il la Bible dans la langue parlée uniquement dans son village natal, Symonowicze ? Elle fait preuve d'une curiosité comparable à celle d'un détective lorsqu'elle s'intéresse aux personnalités célèbres liées à la Polésie comme Napoléon Orda, un dessinateur biélorusse qui, en une œuvre solitaire, a pérennisé la beauté du paysage et de l'architecture des anciens confins.

Il est difficile de dire quel chapitre est le meilleur parmi les dix-sept que comptent ces *Histoires de la Polésie*. Certaines, même si elles sont véridiques semblent incroyables. Comme celle de la flottille fluviale polonaise créée, lisons-nous, en raison « d'une grande nostalgie pour la mer alors qu'il n'y avait, à l'époque, pas le moindre petit bout de côte en Pologne » (pendant les premières années de la 2ème République). La nostalgie nous est également renvoyée par le titre du livre. C'est dans le poème d'un jeune poète ukrainien Uładz Lankiewicz inspiré d'une légende galloise qu'apparaît le thème de l'érection d'une montagne : des cartographes anglais arrivent dans un village de plaine et ne veulent pas qualifier de montagne – une colline locale ce qui fair réagir les paysans du village. Le poète estime que les Biélorusses d'aujourd'hui ont à accomplir métaphoriquement le même devoir ; il ne s'agit bien évidemment pas d'ériger une montagne, mais de fierté nationale. Il reste encore beaucoup de « terre à remuer ».

Dariusz Nowacki

MALGORZATA SZEJNERT
USYPAĆ GÓRY.
HISTORIE Z POLESIA
ZNAK, KRAKÓW 2015
165 × 235, 416 PAGES
ISBN : 978-83-240- 3287-7
DROITS DE TRADUCTION : ZNAK
DROITS VENDUS EN :
BIÉLORUSSIE (LOHVINAU)

ÉRIGER DES MONTAGNES. HISTOIRES DE POLÉSIE

Louise Arner Boyd,

appelée la Reine des glaces ou la Diane de l'Arctique par les reporters américains, se rend en Polésie avec sa *packard* et son chauffeur, Percy Cameron, qui travaille pour elle depuis vingt ans. Ils quittent la résidence familiale près de San Francisco en 1934.

Boyd savait-elle quelles seraient les routes qui les attendaient ?

Je suis allée acheter de vieilles cartes de Polésie dans le Magasin du Voyageur à Varsovie. Les possibilités s'offrant à Cameron étaient minces. Le guide du docteur Michał Marczak, édité en 1935, le confirme : la voïvodie de Polésie comptait sept-cents-dix kilomètres de routes macadamisées et dans les trois districts de l'est – Pińsk, Louninets et Stoline – il n'y en avait pas du tout. Les auteurs du rapport de l'Association de développement des terres orientales tiraient la sonnette d'alarme : si le rythme des investissements routiers n'évoluait pas, il faudrait cent quarante années à la Polésie pour avoir un réseau de chaussées macadamisées comparable à celui de la Pologne centrale.

Louise Boyd voulait établir la base de son expédition à Pińsk. Avec raison ! Le guide cité plus haut indique qu'il y avait treize hôtels dans cette ville et cinq établissements disposant de chambres meublées. L'hôtel d'Angleterre dans la rue de Kościuszko au n° 2, l'hôtel de Varsovie au n° 35 de la même rue, ainsi que l'hôtel de Venise dans la rue Nabrzeżna au n° 62, méritaient l'attention. Nous savons par d'autres sources que l'hôtel d'Angleterre possédait des baignoires. On allait sûrement chercher l'eau au puits.

Qu'arriverait-il si Percy abîmait la *packard* en empruntant ces voies peu praticables ?

À Pińsk, il était possible de faire remorquer l'auto jusqu'aux ateliers de la marine militaire. À Proujany, c'était le serrurier mécanicien Stanisław Mączyński qui ferait la réparation (il possédait un poste à souder) et à Bereza Kartuska, il faudrait s'adresser à Kalman, impasse du Rynek.

*

On a beaucoup écrit sur Louise Boyd. Certains textes sont teintés de féminisme.

À San Rafael, pas loin de San Francisco, à Gate House, il y a un musée qui a volontiers répondu à mes courriels. Les affaires de Boyd y sont joliment présentées : à côté d'une paire de jumelles de théâtre incrustée d'or et de nacre, on peut voir une paire de jumelles d'observation, toute noire ; à côté, d'un service à pique-nique en argent avec monogramme gravé, on a placé un lourd coffre de voyage.

La Bibliothèque nationale de Varsovie conserve le livre de Boyd intitulé *Polish Countrysides. Photographs*

and Narrative (Les paysages polonais. Photographies et descriptions), édité en 1937 à New York par l'American Geographical Society (la Société américaine de géographie). On y trouve la description de ses voyages, près de cinq cents photographies, une classification thématique et géographique, des cartes et des index. Un ouvrage rare dans les bibliothèques et chez les antiquaires et qui n'a jamais été publié dans son intégralité en Pologne.

*

Lorsque je me suis rendue là-bas, j'ai collecté des informations sur Louise Boyd et multiplié mes lectures sur la Polésie des années trente du siècle dernier. Je me suis mise à commander dans les bibliothèques et les archives les copies des livres imprimés les plus intéressants, des manuscrits et des documents anciens ou contemporains. Je photographiais les journaux microfilmés même si l'écran oblique de l'épidiascope déformait l'image. Ces informations n'avaient plus rien à voir avec l'expédition de Boyd.

Des ethnographes amoureux de la Polésie proposaient par exemple d'aller visiter la tombe d'Ovide. La sépulture du malheureux poète, banni de Rome, aurait été un kourhane – un tertre funéraire – à l'endroit où la rivière Tsna se jette dans le Pripiat près de Kojan - Godorok, pourtant d'autres sources historiques nombreuses affirment qu'il aurait été enterré dans l'ancienne Tomis, la Constanţa actuelle, au bord de la Mer Noire. C'est là qu'un monument à sa mémoire aurait été érigé. La légende de la tombe d'Ovide au bord de la Tsna apparaît si souvent qu'il vaut la peine de se demander si la Polésie n'avait pas voulu offrir au proscrit, victime de la tyrannie, le repos éternel que n'avait pas eu un grand nombre de ses habitants exilés, tués, assassinés ou disparus. D'après les ethnographes, Hérodote cite la mer de Polésie et les peuples qui ont habité au bord de ses eaux : les Boudins, les Gètes et les Neures. J'ai retrouvé ce passage dans les *Histoires*. Les Boudins avaient les yeux très bleus et des cheveux roux. Ils édifiaient leurs maisons en bois. Les Gètes croyaient en l'immortalité de l'âme mais se sont facilement laissé assujettir par le roi des Perses. Les Neures étaient des magiciens. Une fois par an, chacun d'entre eux se changeait en loup pour reprendre ensuite son premier aspect. « En vérité, je ne crois pas à ces contes, assurait Hérodote, mais eux l'affirment et le jurent. »

*

[...]

L'attention que j'ai portée à Louise Boyd au début se diluait de plus en plus.

Mais puisque j'ai commencé mon récit avec l'Américaine, partons avec elle à Kudrycze.

Louise Boyd était ambitieuse, courageuse, peut-être même un peu folle, mais sûrement pas sentimentale. Sa photographie la plus attendrissante de Polésie, c'est celle d'un pain cuit à Kudrycze sur une feuille de chou. Sur la croûte de la miche, on aperçoit le dessin des veinures. Les mains qui la tiennent avec grand respect sont épaisses et abîmées par le travail.

Le village de Kudrycze se trouve à vingt-cinq kilomètres de Pińsk à l'endroit où s'étendait avant-guerre un vaste espace de marécages et où la communication se faisait uniquement par voie fluviale.

Le docteur Marczak cite dans son guide le professeur Stanisław Kulczyński, un éminent spécialiste de la flore polonaise :

Au sud-est de Pińsk, au cœur même de la Polésie, à la confluence des rivières Pripiat, Pina, Styr et Yaselda s'étend l'un des plus grands marécages de Polésie appelé « la mer de Pińsk ». Cette plaine infinie d'une surface de deux cent cinquante mille hectares environ est entrecoupée d'un lacis de rivières et de ruisseaux où seul un pêcheur indigène et expérimenté peut trouver son chemin. Au printemps, les rivières gonflées par les crues recouvrent cette plaine et ne forment plus qu'une seule étendue d'eau ; en été, on voit « la mer de Pińsk » se couvrir à perte de vue de roseaux et de joncs. L'uniformité du paysage, son étendue et les obstacles physiques quasi insurmontables qui attendent le voyageur entreprenant la traversée de cet enchevêtrement de hautes herbes, de joncs et de bas-fonds marécageux, éveillent un sentiment de beauté mais aussi d'épouvante à l'état pur.

L'opération d'assèchement des boues menée en Biélorussie après-guerre sur plus d'un million et demi d'hectares (sur une surface totale d'environ trois millions d'hectares) permet actuellement – d'après la carte – de gagner Kudrycze par voie carrossable.

Au nord, le village est baigné par la rivière Yaselda qui fait d'innombrables méandres et petites boucles ; le Styr et le Pripiat ont un cours tout aussi capricieux. La carte actuelle ne signale aucun pont ni passage sur la rivière comme si le monde se terminait après la Yaselda.

*

Nous roulons dans la vieille voiture de Vitali Iaoutoukovitch qui connaît parfaitement le terrain et qui me sert parfois de chauffeur. Protecteur et curieux, il veille à ses propres affaires pendant nos expéditions : il observe les champs et les travaux agricoles. Il connaît les terrains pleins de promesses. S'il voit un tracteur kolkhozien en train de labourer, Vitali reviendra au bout de quelques jours et examinera les sillons. Il me montrera volontiers ses trouvailles.

Nous passons devant des prés détrempés remplis de fleurs jaunes, de bosquets ronds et d'herbes diaprées. Je pensais que nous ralentissions pour mieux voir, mais c'est la voiture de Vitali qui refuse de collaborer. Elle peut s'arrêter pour de bon d'un moment à l'autre alors que la route est déserte et que personne ne peut nous remorquer.

En 1934, Louise Boyd faisait une évaluation rapide de la circulation en Polésie. Sur la route passante de Roujana à Proujany, elle compta un après-midi en l'espace d'une heure – entre treize et quatorze heures – cinquante-deux piétons, quatre-vingt-deux charrettes et cinq vélos. Une heure après, elle fit la même évaluation pour le tronçon suivant au nord-ouest de Proujany. Elle compta cinquante-sept piétons, soixante-six charrettes et seize vélos, une voiture et une moto.

Percy conduisait prudemment mais la seule apparition de la *packard* effrayait les gens et les chevaux et cela d'autant plus que l'on s'éloignait des villes. La première réaction de crainte passée, les gens entouraient l'automobile avec curiosité. Les chevaux quittaient la route et filaient dans les champs avec leurs charrettes ou se cabraient devant le capot. De retour en Amérique, Louise consignait les données statistiques suivantes : en 1935, pour mille habitants la Pologne comptait 0,7 automobile, la Suède – vingt-deux, l'Allemagne – pas loin de douze, la Tchécoslovaquie – environ sept et demie et la Roumanie – moins de deux. Sur les routes de Polésie, elle se sentait comme aux États-Unis au début du siècle. Cela ne lui était pas désagréable.

Traduit par Agnès Wiśniewski

WOJCIECH JAGIELSKI

TOUTES LES GUERRES DE LARA

© Krzysztof Dubiel / The Polish Book Institute

***Wojciech Jagielski** (1960), journaliste et grand reporter, spécialiste de l'Afrique, du Moyen-Orient et du Caucase, lié pendant de nombreuses années au quotidien* Gazeta Wyborcza. *Lauréat de multiples prix littéraires et journalistiques. Ses livres sont traduits notamment en anglais, espagnol, néerlandais et italien.*

Une espèce de fatalité plane sur ce récit. Elle plane sur Lara, l'héroïne du dernier livre de Wojciech Jagielski, et sur tous ceux qu'elle voudrait sauver. Car, ainsi qu'elle le dit elle-même, *les peuplades condamnées à cent ans de solitude n'ont pas droit à une seconde chance sur terre*.

La tribu dont descend Lara, ce sont les Kistes, des montagnards caucasiens de la vallée du Pankissi, située à l'est de la Géorgie, « les gens du pays des portes », bien qu'eux-mêmes ne connaissent pas jusqu'au bout les portes à l'ombre desquelles il leur a été donné de vivre. Ils parlent une langue proche du tchétchène, pratiquent l'islam, parmi eux il y a des soufis ; il leur arrive aussi de prier dans des églises orthodoxes. Ils vivaient depuis des siècles dans leur région frontalière, loin des événements qui agitaient le monde. Et loin des guerres. Mais la fatalité finit par s'immiscer, là aussi, qui changea la vallée et ses habitants de manière irréversible.

Cette fois ce n'est pas Wojciech Jagielski, journaliste de guerre expérimenté et auteur de livres de reportages qui est parti en guerre. Non, c'est elle, Lara, une femme (*pas une jeune fille, pas une vieille femme*), qui a grandi dans un village de la vallée ; elle était partie dans une grande ville pour devenir institutrice ou bien actrice, mais sa vie, de manière imperceptible, en a décidé autrement, elle est devenue une épouse, puis une mère de deux garçons, Chamil et Rachid, et plus tard, parce que la guerre, en définitive, vint chercher les Kistes aussi, elle a cherché refuge en fuyant devant elle avec ses enfants.

Jagielski décrit la vie de Lara en y mêlant un récit sur la vallée caucasienne, mais aussi sur les destins – anciens et plus récents – des Géorgiens et des Tchéchènes, ces peuples du Caucase embarqués dans les guerres et ceux aussi qui les déclenchent et ne vivent que pour elles. Dans la narration de cette femme, la guerre prend une tout autre dimension, on y lit la peur pour ses proches, la force que celle-ci peut engendrer. C'est cette peur qui a poussé Lara à quitter son village natal pour se retrouver directement dans les ruines d'Alep et la plus grande catastrophe humanitaire de ces dernières années, le conflit syrien.

Elle est partie pour sauver Chamil, son fils aîné. Lorsque, après la première guerre en Tchétchénie, Lara était revenue avec ses enfants dans sa vallée, elle avait réalisé très vite qu'au milieu des guerriers, des partisans et dans la tension omniprésente, elle ne parviendrait pas à les protéger. Qu'eux aussi voudraient combattre. Elle les envoya donc en Europe, où devaient les attendre une vie meilleure, la paix, la normalité qu'elle désirait si ardemment pour eux. En entendant parfois ses fils dire : « chez nous, en Europe », au cours des conversations qu'elle avait avec eux sur Internet, elle avait l'impression qu'ils s'étaient retrouvés là-bas. Avec le temps cependant, elle commença à s'inquiéter, car de plus en plus souvent, au lieu de « nous », ils disaient tout de même « eux ». Et ils répétaient les versets du Coran, et leur barbe était de plus en plus longue.

Et donc Lara dut partir à la guerre, *la guerre sainte*, que menaient ses deux fils en tant que moudjahidins, pour leur dire : « Il faut vivre, et non pas mourir », les mots les plus essentiels à comprendre, elle en était persuadée, le commandement le plus important et qu'ils avaient enfreint bien qu'elle-même ne les ait pas élevés ainsi. Ils devaient être obéissants, disait Lara. Avoir une vie meilleure que la sienne. Apprécier cela, et non le rejeter. Et, à coup sûr, non pas combattre ; c'est de la guerre qu'elle avait toujours voulu les protéger. Contre elle, elle allait mener sa propre guerre.

Toutes les guerres de Lara est un livre qui échappe à une catégorisation rigide. Proche du roman par sa construction, avec la narration de l'héroïne éponyme qui en devient l'axe, il ne se soustrait pourtant pas aux faits qui, évoqués à-propos, constituent le matériau dont se nourrit le récit et en sont partie intégrante. L'histoire de Lara nous transporte tout droit depuis un village caucasien dans les ruines de la guerre syrienne, nous montrant à quel point ces deux endroits se ressemblent. Wojciech Jagielski élargit les frontières du reportage – ou plutôt, il l'enrichit – en rendant compte à sa manière, intime, du destin des autres. Un récit cruellement authentique, raconté avec sensibilité et art littéraire.

Magdalena Kicińska

WOJCIECH JAGIELSKI
WSZYSTKIE WOJNY LARY
ZNAK, KRAKÓW 2015
140 × 205, 240 PAGES
ISBN : 978-83-240-3875-6
DROITS DE TRADUCTION : ZNAK

TOUTES LES GUERRES DE LARA

LORSQUE

l'accompagnateur vint la chercher le lendemain, Lara attendait, assise sur le matelas, habillée depuis longtemps, ses bagages préparés, prête à poursuivre la route. Elle souhaitait si ardemment voir cet instant arriver qu'elle ne sentait même pas la chaleur qui s'était installée dès le lever du soleil. Elle ne sentait pas la fatigue ni le manque de sommeil. Elle s'était promis d'être patiente et forte, mais cette attente interminable était plus qu'elle ne pouvait supporter. Elle avait peur de perdre du temps, et chaque minute de retard lui faisaient craindre que les événements ne se déroulent pas comme il fallait, que quelque chose la retienne une fois encore.

Ils descendirent d'un étage pour se rendre dans la salle des ordinateurs où elle avait attendu la veille. Depuis le matin, la salle grouillait de monde et les moudjahidines arabes enregistraient les nouveaux arrivants. Une fois de plus, Lara eut l'impression de traverser une étape qu'elle avait déjà connue. Et que cela se répéterait à l'infini, qu'elle ne s'extirperait plus du nœud du temps, qu'elle ne rencontrerait pas Chamil, qu'elle ne le sauverait pas de la mort, et que personne ne la retrouverait, elle non plus, qu'elle resterait là pour toujours.

– *Chichani, Chichani*, entendit-elle. Elle tourna la tête. Un Arabe vêtu d'une tunique grise effilochée lui montrait du doigt quelques jeunes gens qui attendaient leur tour dans le couloir pour s'enregistrer près des postes informatiques. Noyée dans ses propres peurs et ses perplexités, elle n'avait pas remarqué que les jeunes gens – ils étaient cinq et avaient l'air d'adolescents – la regardaient comme s'ils voulaient lui adresser la parole, attendant un encouragement de sa part avant de s'y risquer.

– Vous êtes de notre coin ? demanda-t-elle en tchétchène.

Ils acquiescèrent joyeusement. Prenant sa question pour une invitation, ils s'approchèrent, l'observant avec une curiosité non dissimulée.

– On est de Goudermes, précisa le plus petit, qui semblait être plus âgé que les autres.

– C'est vrai que tu es la mère d'Abu Mohammed ? demanda-t-il aussitôt.

– Vous connaissez mon fils ?

Surprise, elle avait répondu par une autre question.

– Abu Mohammed ? Qui ne le connaîtrait pas ! s'étonna le Tchétchène.

Ils connaissaient Chamil par les vidéos que les moudjahidines mettaient en ligne sur leurs sites web. Les partisans y parlaient de la guerre en Syrie, incitant les volontaires à venir s'enrôler dans les sections armées. D'autres moudjahidines, en parlant de la guerre, masquaient leur visage,

par crainte d'être reconnus. Abu Mohammed était l'un des rares à parler franchement, il ne se cachait devant personne.

– Mon Chamil ? demanda-t-elle sans y croire.

– Abu Mohammed, rectifia timidement le Tchétchène. On ne faisait pas confiance aux autres, mais chaque parole d'Abu Mohammed, nous, on y croyait.

Ils voulaient savoir si elle comptait vraiment se rendre en Syrie pour voir son fils et quand elle le confirma, ils hochèrent la tête en signe d'approbation.

– Je ne vais pas juste le voir, mais le ramener à la maison, dit-elle.

Ils éclatèrent de rire, comme si elle avait dit quelque chose de drôle. Cela la déstabilisa.

– Et vous, qu'allez-vous chercher là-bas ? demanda-t-elle irritée. Vos pères et vos mères savent-ils que vous êtes ici ?

Ils se mirent à rire de nouveau. Le plus petit, le plus âgé, qui avait parlé avec elle, rétorqua qu'il avait raconté aux siens qu'il allait en Turquie chercher du travail. Ils l'avaient cru. Il avait vingt ans et, sans lui demander son avis, ses parents lui avaient trouvé une fiancée dans le village voisin. Le père n'avait même pas envisagé que son fils puisse s'opposer à sa volonté. Le jeune homme avait depuis longtemps déjà discuté avec ses amis du fait de s'engager dans la guerre en Syrie. Bien plus d'un garçon tchétchène était parti déjà.

C'est par eux qu'ils avaient tous appris à quoi l'on pouvait s'attendre là-bas.

Il ne voulait pas parler au nom des autres et il savait que beaucoup étaient partis en Syrie au nom de leur foi. S'engager pour une cause juste, c'est bien, naturellement, mais lui, pour sa part, il le reconnaissait en toute honnêteté, était parti pour expérimenter quelque chose d'important dans sa vie, et puis aussi, il en espérait un bon revenu. Il avait entendu dire qu'à la guerre en Syrie, on permettait aux partisans de s'emparer des butins, et beaucoup ne s'en privaient pas. Ils emportaient ensuite leurs biens en Turquie, les vendaient, et rentraient au Caucase avec de l'argent liquide, ou bien ils envoyaient l'argent chez eux. [...]

Un deuxième Tchétchène, plus jeune, avait dit chez lui qu'il avait besoin d'argent pour aller faire ses études en Europe. Toute sa famille lui avait prêté des dollars, et lui, avec cet argent, avait acheté un billet pour Istanbul. Il ne leur avait pas dit la vérité parce qu'ils auraient essayé de le retenir, ils lui auraient pris son passeport, or, il estimait que pour un musulman, prendre part à une guerre comme celle qui avait lieu en Syrie était un devoir sacré. D'ailleurs, le fils de Lara, Abu Mohammed, disait la même chose dans les films de propagande. Il voulait lutter du côté de ses frères et sœurs musulmans contre l'impie de Damas, Bachar el-Assad, et son armée.

– Et l'un de vous a-t-il seulement pensé à sa mère ? (Lara sentit une note voilée, implorante, dans sa propre voix, ce qui l'exaspéra). Elles vous ont mis au monde. C'est à elles que vous devez obéissance, et non aux émirs. Dieu vous punira pour le mal que vous leur causez. Votre sacrifice ne lui sera pas agréable du tout.

Elle voulait dire encore que le Coran lui-même interdisait de traiter les mères de la sorte, mais elle s'arrêta à temps. Ils connaissaient sûrement le Livre saint par cœur et à coup sûr mieux qu'elle. Elle ajouta seulement que ne pas écouter sa mère était un lourd péché, et ensuite la conversation s'interrompit, car les Arabes installés aux ordinateurs invitèrent les Tchétchènes à approcher. Les jeunes gens se dirigèrent vers eux et s'assirent près des tables pour remplir des formulaires, puis ils posèrent avec les moudjahidines pour une photo prouvant que l'enrôlement était effectué. Plus tard, elle apprit que les recruteurs étaient payés pour chaque photo où ils figuraient avec une nouvelle recrue. L'un des Arabes s'approcha de Lara et, sans dire un mot, lui tendit un téléphone. Elle entendit la voix de son fils dans le combiné.

– C'est Chamil. On va te conduire à moi tout de suite.

Les moudjahidines arabes emmenèrent Lara et les cinq Tchétchènes pour les accompagner dehors où les attendait un minibus, avec un chauffeur. Ils leur demandèrent d'emporter toutes leurs affaires. Au bout d'une demi-heure de trajet, le minibus s'arrêta et les Arabes leur ordonnèrent de prendre place dans deux voitures particulières. Ils roulèrent encore un quart d'heure et s'arrêtèrent à nouveau. Cette fois on leur demanda de descendre sans oublier leurs bagages.

– C'est la frontière déjà, lança tout bas l'un des Tchétchènes.

On les conduisit jusqu'à un baraquement pas très haut. Devant l'entrée ils furent séparés. Les Tchétchènes reçurent l'ordre de s'installer dans une nouvelle voiture qui démarra aussitôt. Un homme à la peau foncée s'approcha de Lara, il lui conseilla d'entrer à l'intérieur du baraquement et d'attendre qu'on vienne la chercher. Elle resta seule, de nouveau, la peur et le doute revinrent. Au moment de sortir de la voiture, les Tchétchènes s'échangeaient des regards en désignant les clôtures grillagées, visibles de loin. Encore ces quelques centaines de mètres, plus que ces quelques mètres encore la séparaient de l'endroit où l'attendait Chamil.

Dans la baraque régnait une semi-pénombre, mais elle aperçut un petit banc de bois près du mur, une femme y était assise. Elle avait l'air d'une Tchétchène. Elle était coiffée d'un foulard à fleurs, noué comme avaient l'habitude de le faire les paysannes caucasiennes.

– Tu es là pour ton fils ? demanda la femme en russe.

– Oui, pour mon fils, répondit Lara dans un soupir.

– Ils te laisseront passer ?

– Sûrement, il a téléphoné pour dire qu'il m'attendait.

– Alors, tu as de la chance. Le mien ne veut pas me voir. Cela fait le neuvième jour déjà que j'attends ici, et lui appelle tous les jours pour dire de ne pas me laisser passer.

L'Arabe à la peau foncée se tenait à la porte, il hocha la tête en direction de Lara et, d'un geste de la main, lui fit signe de continuer seule, droit devant elle.

– Vas-y, vas-y avant que le tien ne change d'avis aussi, lança l'autre femme.

En traînant ses lourds bagages, Lara se dirigea vers la frontière syrienne, de plus en plus proche et distincte. Elle voyait à présent non seulement le grillage, mais aussi les gens debout derrière la clôture. Et une lourde porte en fer ouvrant la route vers la Syrie. Lara n'en était séparée que par un dernier poste, un seul, où des hommes en uniforme vérifiaient les documents de voyage. Elle tendit son passeport, et le soldat en tourna lentement les pages. Il leva les yeux et demanda quelque chose. Elle ne comprenait pas. Il répéta, cette fois avec impatience déjà.

– *Chichani, Chichani*, marmotta-t-elle instinctivement.

Il grommela encore quelque chose en agitant son passeport devant ses yeux.

– *No visa,* prononça-t-il entre les dents et il jeta le passeport à terre.

Traduit par Caroline Raszka-Dewez

MAGDALENA GRZEBAŁKOWSKA

1945 : LA GUERRE, LA PAIX

© Renata Dąbrowska / Agencja Gazeta

***Magdalena Grzebałkowska** (1972), un des noms importants de la littérature de reportage polonaise. Auteure de reportages à succès et de biographies. Elle est connue du grand public depuis la publication de son ouvrage* Double portrait *sur Zdzisław et Tomasz Beksiński. Elle a collaboré pendant de nombreuses années à la* Gazeta Wyborcza. *Lauréate du Prix Grand Press, elle habite à Sopot.*

1945 : la guerre, la paix est un excellent récit sur la fin de la guerre en Pologne. L'ouvrage, composé de douze reportages, est consacré à différents aspects de la fin de la lutte armée : les déplacements de population, les exhumations, la reconstruction du pays, la prise du pouvoir par les communistes, l'établissement des frontières, l'assistance aux orphelins de guerre. Il nous parle de gens luttant pour leur survie et une existence meilleure, cherchant à sauver leur vie et celle de leur famille et qui, pour cela, n'hésitent pas à marauder, marchander, ou même à s'armer, entrer dans la milice, confier leurs enfants à des étrangers et changer d'identité. Les héros de son reportage sont des colons chassés de leurs régions d'origine – comme par exemple de Lwów et de ses environs - et qui partent s'installer du côté de Wrocław et de Szczecin, ou des personnes revenant du travail obligatoire instauré par le Troisième Reich, ou des Silésiens expulsés vers l'Allemagne, des petits paysans, des hommes qu'on force à occuper certains postes, des mères cherchant les dépouilles de leurs garçons tués pendant l'insurrection de Varsovie, des enfants des rues dont les parents reviennent à la fin de la guerre.

L'auteure évite l'éparpillement d'un sujet aussi vaste en s'imposant une discipline de fer : elle compose son ouvrage en douze chapitres et évoque les événements de l'année 1945 en suivant les mois du calendrier. Au début de chaque chapitre, des petites annonces parues dans la presse permettent de saisir les mutations sociales, les préoccupations qui traversent la société civile et les solutions adoptées par les institutions pour la reconstruction du pays.

L'intention de Grzebałkowska était d'écrire un reportage optimiste sur la fin de la souffrance, de montrer le happy end d'une guerre horrible. Il se trouve toutefois que ses héros se souviennent de l'année 1945 tout autrement : pour eux, elle n'était qu'une suite de calamités sans fin, une période de règlements de compte, une nouvelle bataille à livrer : « Vous me demandez si j'ai connu un bonheur particulier en 1945.

Pour moi, le bonheur cette année-là, c'était qu'il n'y ait pas eu de mort dans ma famille ». La guerre finit par s'arrêter, mais le vide créé par l'anéantissement de l'armée nazie est aussitôt comblé par d'autres combats : la mise en place du nouveau pouvoir par les Russes, l'organisation de camps pour les Allemands par les Polonais, l'intensification de la guerre contre les Ukrainiens. Il n'y avait pas de chauffage mais les armes pullulaient ainsi que les épidémies.

Ce qui est précieux, c'est le tableau diversifié qui se dégage du récit : on n'est sûr de rien. Il n'est pas facile d'écrire des choses nouvelles sur la guerre soixante-dix années après. Et pourtant, Grzebałkowska y parvient. Sous sa plume, les événements de 1945 nous semblent à la fois connus et complètement nouveaux : elle nous raconte des histoires polonaises mais qui sont universelles. Pour retracer la fin de la guerre vécue par un peuple et atteindre l'universalité de la guerre, elle utilise un moyen simple dans lequel le reportage polonais est passé maître : elle part à chaque fois d'un témoignage précis, de l'expérience concrète d'un individu ayant lui-même vécu les événements.

Aucune énumération de chiffres ou d'organisations, mais d'innombrables souvenirs nous sont livrés : une fuite sur la glace sur la lagune de la Vistule, une mère emballant du pain avant de partir, la peur d'un jeune déserteur dans un train pendant un contrôle, les journées d'attente interminable dans la poussière d'une gare au milieu d'animaux en cage. Nous nous laissons emporter par la narration : l'auteure a sa griffe, un vrai talent pour opposer les faits et brosser les tableaux les plus divers. Les différents niveaux de lecture, la plasticité, la minutie et l'intimité du récit font qu'il se distingue de bien d'autres parus sur la guerre ces derniers temps en Pologne.

Paulina Małochleb

MAGDALENA GRZEBAŁKOWSKA
1945. WOJNA I POKÓJ
AGORA, WARSZAWA 2015
165 × 240, 420 PAGES
ISBN : 978-83-268-2215-5
DROITS DE TRADUCTION : AGORA

1945 : LA GUERRE, LA PAIX

Fin juin 1945

à Varsovie, par un torride après-midi, Wanda Melcer, quarante-neuf ans, se hisse sur une camionnette. Journaliste de gauche, poétesse et auteure renommée avant-guerre, elle connut la notoriété grâce à un reportage sur la vie de la communauté juive varsovienne intitulé *Terre noire : Varsovie* (1936) et à son mariage avec un athlète célèbre, Teodor Sztekker, avec qui elle mena la vie des stars de l'époque.

Sept hommes montent avec elle : des journalistes, des représentants de l'association des plasticiens, de celle des gens de lettres et des organisations de rapatriement. Un voyage les attend à travers des villes et des villages inconnus : au sud de la Prusse orientale, en Poméranie occidentale, dans le Brandebourg (sur la ligne Oder-Neisse) et en Silésie. Toutes ces régions faisaient partie tout récemment encore de l'Allemagne, mais à présent elles sont polonaises et s'appellent : Warmie, Mazurie, Poméranie, région de Lubuskie et Silésie. La camionnette et les laissez-passer leur sont fournis par l'Association centrale des populations déplacées. La tâche qu'ils ont à accomplir est concrète : observer, admirer et encourager les Polonais à s'établir plus massivement dans ces régions car cela laisse beaucoup à désirer.

Les voyageurs ne savent pas ce qui les attend, ils ne sont même pas sûrs de trouver à manger. Ils ont donc emporté à tout hasard plusieurs paniers d'œufs. Au bout de trois semaines, de retour à Varsovie, les omelettes… ils ne peuvent plus les voir !

Et puis, la Bibliothèque des sciences sociales édita un mince ouvrage de Wanda Melcer, à vingt zlotys, intitulé : *Expédition dans les territoires recouvrés. Reportage*.

En août 2014, par un petit matin brumeux, je suis partie sur les traces de la camionnette qui, soixante-dix ans auparavant, avait emporté une équipe de journalistes vers les territoires recouvrés. Pour que ce soit plus drôle, mon mari Robert et Tośka, notre fillette de sept ans, m'accompagnaient. Nous avons l'habitude de voyager ensemble et même le « on arrive quand ? », répété des centaines de fois par Tosia à longueur de route, finit par nous amuser.

Nous sommes les descendants de colons. Les grands-parents de Robert ont quitté Łęczyca et la région de Kielce après-guerre pour aller s'établir dans la petite ville de Jasień près de Zielona Góra. Les miens ont été obligés de quitter les régions de Lwów et de Varsovie. Je suis née sur les territoires recouvrés vingt-sept ans après la guerre.

Les maisons de ma ville avaient appartenu à des Allemands de même que les fauteuils de la chambre de ma grand-mère, le paysage accroché au-dessus de sa table et la carafe en cristal. Sur les robinets de notre appartement

à Sopot, on pouvait lire *kalt* et *warm*. Dans le vieux cimetière protestant, nous enterrions nos proches au milieu des tombes avec des inscriptions gothiques. J'ai appris mon premier mot d'allemand sur une pierre tombale justement : *Fleischermeister* (maître charcutier).

Lorsque j'étais enfant, j'étais inquiète car ce qui était « post-allemand » pouvait très bien, un jour, devenir « post-polonais ». Mes gènes avaient inconsciemment assimilé la crainte de mes ancêtres colons : le lieu dans lequel je vivais ne m'était accordé que pour un temps.

Sur la route des terres recouvrées, je pensais donc rencontrer des gens comme mes grands-parents obligés de recommencer une nouvelle vie dans un lieu qui leur était inconnu. J'étais curieuse de savoir si la terre sur laquelle ils vivaient désormais leur était restée étrangère. Leurs cœurs étaient-ils toujours attachés à leur lieu de naissance ? Et s'ils se sentaient ici chez eux, était-ce depuis longtemps ? Comment étaient leurs descendants ? Avaient-ils dépassé la peur que j'éprouvais ?

À Candien ou Kanigowo, je retrouve une petite fille

Où diable pouvait être Hańkowo me disais-je, énervée, en scrutant la carte de la Pologne ? C'était le premier village se trouvant sur l'itinéraire emprunté par Wanda Melcer et ses compagnons. « Un grand village opulent » selon la journaliste, situé aux environs de Mława, à quatre kilomètres de l'ancienne frontière, en Prusse orientale déjà, il n'avait quand-même pas pu disparaître entièrement ! Je ne trouvais pas. Je me suis plongée dans les articles d'un autre reporter du quotidien *Życie Warszawy* qui était dans la même camionnette. Il mentionnait également un Kanikowo où résidaient quatre-vingts colons depuis plusieurs semaines.

Les noms des villages et des petites villes me donneront du fil à retordre jusqu'à la fin du périple. En 1945, le désordre le plus complet régnait dans la toponymie. Un des colons racontait : « Nous donnions nous-mêmes des noms polonais aux villages. Nous avons ainsi changé Kleefeld en Klementowo parce que le maire s'appelait Klemeński. Après, l'administration changera ce nom en Trzcinna Góra. » La Commission d'attribution des noms de lieux auprès du ministère de l'administration publique venait alors à peine de prendre ses fonctions. Elle rebaptiserait certains lieux de leurs anciens noms slaves (Breslau - Wrocław), réattribuerait à d'autres des noms polonisés dans le passé (Zoppot - Sopot), en poloniserait d'autres (Hirschberg - Jelenia Góra – Montagne du cerf) ou en créerait de nouveaux (Drengfurth – Srokowo en l'honneur du professeur Stanisław Srokowski, membre de la commission).

Il me sera donc parfois impossible de deviner à quels villages ou petites villes les journalistes faisaient allusion. Mais cette fois le sort m'a souri. En déplaçant mon doigt sur la carte de Mława vers Olsztyn, je devinais que l'équipe de Wanda Melcer s'était sûrement arrêtée à Kanigowo (Candien en allemand) près de Nidzica. Nous avons décidé que ce village serait notre première étape.

***

[...] Ils venaient à peine de s'arrêter que tout le village entourait leur camionnette. Les gens ne voulaient qu'une chose : voir confirmer par les reporters varsoviens qu'ils resteraient ici pour de bon. « Ils nous demandaient avec défiance si cela ne changerait plus. S'il n'y aurait plus de guerre, d'attaques, de transferts de population, d'expulsions » notait Melcer. Les journalistes promettaient aux colons que tout resterait en l'état alors que la conférence de Postdam n'avait pas commencé.

Du pain à peine sorti du four apparut sur la table ainsi que des pommes de terre et du lait. Le charron Jan Nowicki et sa femme, les hôtes du lieu, possédaient avant-guerre huit arpents de terre en Pologne, deux hectares environ, alors qu'ici ils en avaient quarante. Leur maison à Kuklina (dans le district de Przasnysz) était partie en flammes et les Allemands avaient tué un de leurs enfants, un nourrisson de sept semaines, en tirant sur le berceau.

La journaliste ne tarissait pas d'éloges sur la ferme. « Oui, la maison est grande, cela n'est plus la chaumière à laquelle nous étions habitués dans nos pauvres villages et districts surpeuplés. C'est une maison en brique avec un toit de tuiles rouges, de grandes fenêtres à double vitrage apportent de la lumière, une porte comme en ville et un perron en pierre. »

Un petit chien attaché à une grosse chaîne surveillait la cour, une femme allemande aidait à la ferme.

Dans la cuisine post-allemande, il y avait des casseroles et des assiettes, des pilons et des passoires et même une serviette brodée vantant les mérites du lever matinal ; dans les chambres, il y avait des édredons et des coussins ; dans la remise, des outils agricoles ; dans l'étable, un sol en béton et une machine pour nettoyer les mangeoires.

J'ai retrouvé la maison du charron Nowicki. Ce n'était pas bien difficile, les gens du village me l'ont indiquée. Il suffisait d'aller tout droit, de suivre une rue pavée, de dépasser l'église protestante post-allemande où 407 habitants de Candien avaient l'habitude de prier jusqu'à l'éclatement de la guerre (en 2010, le lieu ne comptait plus que 281 personnes) et de tourner à gauche. Une maison en brique avec des tuiles rouges telle que l'avait décrite Wanda Melcer se dressait à l'angle de la rue. Une nouvelle maison plus petite était accolée sur le côté. Une clôture en béton entourait l'exploitation, la cour pavée était balayée, il y avait un trampoline dans le jardin, signe que des enfants vivaient ici.

Les Nowicki de 1945 avaient aussi une fille. Wanda Melcer écrivait : « Je caresse tes cheveux, petite Marianna, tu es brave et tes yeux noirs me fixent hardiment [...] tu as l'air de te plaire ici, mon petit colon de cinq ans. »

Elles avaient dû m'apercevoir par la fenêtre de la nouvelle maison, une jeune femme portant un yorkshire dans les bras est sortie sur le perron la première, aussitôt rejointe par une deuxième, un peu plus âgée, en tablier. Elles ont bavardé avec moi avec plaisir, elles étaient toutes deux des parentes du charron qui était mort. Et de sa femme si accueillante. Mais elles ne pouvaient guère m'aider, elles ne connaissaient pas l'histoire de leurs ancêtres colons.

– Et Marianna ? demandai-je. Une fillette née vers 1940. Les Allemands avaient tué sa sœur. Vous savez quelque chose à son sujet ?

– Tante Maria ! se sont-elles exclamées dans un bel ensemble. Elle habite en ville, pas loin d'ici.

Et de faire marcher leur téléphone portable, et de composer le numéro : elle décroche aussitôt, mais elle refuse de me voir. Je tente de la convaincre : j'irai chez elle, cela lui prendra une demi-heure ou un quart d'heure. C'était une chance inouïe pour une journaliste de rencontrer la brave petite fille du reportage, d'écouter les souvenirs qu'elle avait gardés des premiers jours à Kanigowo, la génération précédente s'éteignait peu à peu, c'était la dernière chance, la mémoire, les lecteurs... Mais elle souhaitait qu'on la laisse tranquille.

Traduit par Agnès Wiśniewski

ANNA JANKO

LA PETITE EXTERMINATION

© Wydawnictwo Literackie

***Anna Janko** (1957), écrivaine, poétesse, chroniqueuse, critique littéraire. Finaliste de nombreux prix littéraires, dont le prix littéraire Nike et le prix Angelus. Collabore à plusieurs journaux et à Polskie Radio. Son dernier roman,* La Petite Extermination, *a un caractère autobiographique.*

Vivait à Sochy, l'Oradour-sur-Glane polonais, un village situé à proximité de Zamość, dans le sud-est du pays, une fillette prénommée Renia, avec son papa, sa maman, son frère et sa sœur. La guerre est survenue. Les Allemands sont arrivés, ils ont incendié le village et tué ses parents. Elle a tout vu. Des années plus tard, Renia donne naissance à une petite fille, mais elle-même est restée une enfant.

La petite fille s'appelle Anna Janko. C'est une femme d'âge déjà mûr, poétesse, romancière et chroniqueuse à succès. Deux romans, *La Fille aux allumettes* et *La Passion selon sainte Hanka*, lui ont valu prix et distinctions. C'est à 57 ans qu'elle raconte enfin le malheur arrivé à sa mère. Ou, plus exactement, le sien.

Disons d'emblée qu'au-delà de sa valeur littéraire, *La Petite Extermination* est un livre remarquable par la véracité du vécu raconté. Anna Janko aborde ici, à partir de son histoire familiale, le problème de la transmission transgénérationnelle du traumatisme de l'extermination nazie. L'importance du sujet donne au livre toute sa dimension, car quiconque pense que la guerre est terminée depuis longtemps et ne nous concerne plus, est dans l'erreur.

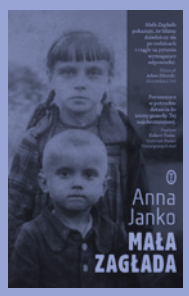
Le drame s'est déroulé le 1er juin 1943. Dans le cimetière de Sochy, cette date figure sur les tombes de près de deux cents personnes, des nourrissons aux personnes âgées. Le 1er juin, soit le jour où, en Pologne et dans le bloc soviétique, est célébrée la Journée de l'Enfance. Certes, elle ne l'est que depuis 1950, mais il est difficile d'imaginer un jour plus symbolique. « Pendant la guerre, les enfants ne devraient pas être présents, écrit l'auteure. Ils devraient rester dans une école ouverte vingt-quatre heures sur vingt-quatre pendant toute sa durée, protégés par des barbelés bariolés, par une muraille épaisse ou, mieux encore, à l'abri sur une autre planète. Et attendre. On irait les y chercher au fur et à mesure une fois que tout serait fini. »

L'auteure raconte avoir eu comme deux mères. L'une était une femme adulte, qui lui manquait dès qu'elle sortait faire une course et dont elle redoutait les colères. L'autre était demeurée une fillette de neuf ans terrorisée, capable de passer toute une journée à pleurer, du matin au soir. Grandir

sous la protection d'une personne dans un tel état ne pouvait que laisser des traces sur le psychisme de l'enfant, dans la mesure où l'échange des rôles était inévitable. La justification psychanalytique de la transmission transgénérationnelle du traumatisme est beaucoup plus convaincante que la notion de son héritage génétique, que les scientifiques n'ont pas de mal à remettre en cause.

Il ne faut pas non plus oublier que la guerre a servi d'épouvantail pour faire peur à la génération d'enfants nés juste après. Anna Janko se revoit en train d'ouvrir une armoire et élaborer des plans d'évasion ; elle se souvient s'être interrogée sur l'indispensable à emporter et sur le superflu, avoir calculé s'il valait mieux avoir une fille ou un garçon puisque la fille serait violée et le fils envoyé à l'armée. Elle essayait d'en faire le maximum avant que l'inéluctable ne se produise. Et comme toute sa génération, elle s'entendait répéter pratiquement tous les jours qu'elle ne savait pas ce qu'étaient la faim, le froid, la disette. Il était difficile qu'elle ne transmette pas à son tour cette peur à ses enfants. Le nombre réel des victimes de la Seconde Guerre mondiale reste inconnu, trop d'entre elles sont nées des dizaines d'années après la fin du conflit.

Małgorzata I. Niemczyńska



ANNA JANKO
MAŁA ZAGŁADA
WYDAWNICTWO LITERACKIE
KRAKÓW 2015
130×205, 264 PAGES
ISBN : 978-83-08-05420-8
DROITS DE TRADUCTION :
WYDAWNICTWO LITERACKIE

LA PETITE EXTERMINATION

Je savais

déjà tout cela, je l'ai su d'abord au travers de tes récits… Tu m'avais eue en 57 (la maison de Sochy portait le numéro 57…). Notre appartement de Rybnik a été ta première maison, la première après celle qui avait brûlé. Tu avais retrouvé une famille, une famille toute neuve. Comme dans l'histoire de Job, ce que tu avais perdu t'avait été rendu sous une autre forme et dans une autre configuration : à présent, c'était toi la mère. Un bonheur très bizarre, il t'avait été difficile de t'y habituer comme cela, tout de suite, il te paraissait étranger et précaire.

À chacune de mes lectures du Livre de Job, j'éprouvais le sentiment que Job ne se réjouissait de sa nouvelle vie qu'en apparence, car à proprement parler, on ne lui avait rien rendu… Une nouvelle famille, de nouveaux enfants… Combien de temps faut-il pour se sentir uni avec eux ? Peuvent-ils remplacer les défunts ? Est-il possible de combler l'abîme du désespoir ? C'est comme si la terre s'ouvrait sous les pieds, c'est comme traverser l'enfer, être posé sur la Lune et s'entendre dire : vis ta vie comme avant, rien n'a changé. Or tout avait changé ! Y compris le fait que le Job de la Terre était mort et qu'un autre Job était né sur la Lune. Le Job de la Lune manifestait la joie qu'il tirait de la Lune. Elle n'était en réalité que le masque du deuil de lui-même.

Quand Dieu t'a fait don d'un nouveau foyer, tu avais vingt-deux ans, mais en fait, tu en avais toujours neuf. On pourrait noter le rapport au moyen d'une barre oblique ou d'une barre de fraction : 22/9. Vingt-deux sur neuf quand tu t'es mariée – trois mois après avoir rencontré papa, très vite. Ensuite 23/9, vingt-trois sur neuf, l'année où je suis née, un 27 août (c'était le numéro de notre immeuble, à Rybnik…). À trente-trois sur neuf, victime d'une hémorragie, tu as été opérée à Varsovie (ton père était mort à trente-trois ans). Avant l'intervention, tu t'étais fait des nattes ; si jamais l'opération échouait, tu voulais partir pour l'autre monde en tant que petite fille. Avec toujours le même dénominateur commun. Les années passaient, toutes réduites au même 9. Le numérateur variait, il fluctuait en fonction du calendrier, des situations ou des émotions traversées ; le chiffre sous la barre, lui, demeurait inchangé.

Mon apparition dans ta vie a été une forme de solution, j'étais issue de toi. Tu pouvais m'attirer sous la barre et tout me raconter, comme le font les petites filles entre elles. J'étais aussi ton continuum qui, par un étrange miracle, se trouvait sur la Lune. Tu survivais. Tous les survivants doivent témoigner. Lâchés entre deux mondes, ils jettent par-dessus la brèche qui sépare leur ancienne vie de la nouvelle, un pont fait de mots, une autoroute lunaire…

Et c'est là qu'ils habitent. Même s'ils ont une autre adresse plus concrète, un numéro de téléphone, un travail, des relations familiales, ils n'en vivent pas moins dans un entre-deux, sans soutien. Toi, tu me rendais témoignage. À trente-trois ans, près d'un quart de siècle après la pacification, tu as heureusement survécu à ton opération, tu as défait tes nattes et tu t'es mise à écrire des poèmes sur les événements d'alors.

Et moi ? À cause de tout cela, j'avais comme deux mères, une première mère adulte, qui me manquait dès qu'elle sortait faire une course, et dont je redoutais les colères, dont j'étais fière parce que j'étais la seule parmi les enfants du quartier à avoir une aussi jolie maman ; et une seconde : la petite fille dont les parents avaient péri pendant la guerre, toujours terrorisée et esseulée, qui avait souffert de la faim et avait dû travailler chez sa méchante tante, qui la battait et l'obligeait à monter des seaux d'eau en haut de la pente. Paradoxalement, aller à l'orphelinat, après la guerre, avait été pour elle un très grand bonheur. Souvent, cette maman petite fille se couchait dans la journée et pleurait sans que l'on sache pourquoi.

Imagine-toi, son enfant la regarde. L'enfant regarde sa mère qui n'arrête pas de pleurer. La mère est très occupée, elle ne voit rien, n'entend rien, trop occupée à pleurer. La figure sombre et mouillée, les yeux bouffis par les pleurs. Elle ne s'adresse pas à son enfant comme à une enfant mais comme à une adulte : « Dis-moi, dis-moi ce que je dois faire ! Qu'est-ce que je dois faire ? » Ou elle s'excuse : « Je suis malade, je suis si malade, mais ça va passer… » Ou encore elle tourne la tête vers le mur et l'enfant se sent alors totalement seule au monde.

Tu avais toujours mal quelque part, tu te fatiguais vite. Dans les magasins, tu avais la sensation d'étouffer, alors tu achetais n'importe quoi, pourvu que ça aille vite, et je me retrouvais, désespérée, avec une robe que je n'aimais pas, ou des chaussures, alors que j'aurais voulu celles d'à côté sur le rayonnage… Ça y est, c'est payé, on s'en va, tu ne tiendras pas une minute de plus ici, il n'y a pas de ventilation. Je détestais ces vêtements, les courses et toutes mes déceptions adolescentes. À quinze ans, j'ai appris à coudre à la machine et ainsi mon calvaire esthétique a pris fin.

Quand tes problèmes cardiaques sont apparus, on a enfin su qu'il y avait une cause concrète à tes états de malaise, justement dans ton cœur. Les médecins parlaient d'une maladie « aux origines inconnues »… Nous, à la maison, nous savions bien que ses origines se trouvaient dans le Sochy du 1er juin. Ton cœur s'y était arrêté et lorsqu'il était reparti, il était désormais malade. Ma petite maman ! Je t'appelais souvent ainsi dans mes pensées. J'étais la mère de ma mère. Je sentais que tu avais besoin d'une protection particulière. Je te disais – tu te rappelles ? – que quand je serais grande, j'irais trouver cette vilaine tante qui t'obligeait à monter des seaux d'eau, et que je la brûlerais tout habillée. Je haïssais les Allemands plus que toi, je me sentais pleine d'ardeur au combat. J'aimais beaucoup jouer au chevalier, armée d'une longue règle en guise d'épée, ou au résistant, armée d'un bâton comme fusil, ou bien encore à l'Indien, munie d'un arc fait avec un cintre. Le courage m'emballait. Je te promettais d'écrire un jour un livre que j'intitulerais *Notre maman l'orpheline*, afin que tous les enfants sachent. Cela, c'étaient les émotions en surface. En dessous, d'autres, plus obscures, dans le sens opposé, entraînaient des frictions, des freins, des résistances. Je ne comprenais pas, je ne savais pas ce qu'était un conflit psychique, la double contrainte. J'étais une enfant soumise, je devais obéir à ma mère tout en ayant à la materner et à me montrer grande. J'avais constamment l'impression d'être mise en difficulté par mon amour. « Une berceuse ne chante pas à l'envers », ai-je écrit dans un poème que j'ai composé alors que, déjà lycéenne, je m'exerçais à la création personnelle et que mon regard intérieur commençait à se mettre au service de l'auto-analyse.

En effet, comment une enfant peut-elle consoler l'enfant qui est en sa mère ? Comment est-elle supposée se situer dans cette scène ? Où mettre les bras ? Quelles répliques lui donner ? Imagine-toi un enfant qui regarde sa mère dont les pleurs n'arrêtent pas… Je m'agenouillais à côté de ton lit, tout près de ton visage trempé qui me paraissait tout à coup très grand, et je te caressais maladroitement les cheveux en disant : « Allez, c'est fini, ne pleure plus ! » avec le regret que tu ne sois pas une poupée, ça aurait été tellement plus facile avec une poupée ! Maman était vivante, mais si étrangère, ses larmes inexplicables étaient denses comme du plomb. Et lourdes. Les larmes de sa mère sont trop lourdes pour un enfant. Si elle tient à ce que son enfant ressente un sentiment de sécurité, elle ne devrait jamais les lui laisser voir. Car ce qu'il éprouve alors va contre le cours des choses, c'est contre nature, pénible, honteux ; cela fait naître chez lui un malaise existentiel et une peur froide. Une berceuse ne chante pas à l'envers.

Parfois je te sens dans mon corps. Les gènes, en effet, sont comme un patrimoine qui se transmet de génération en génération. Alors mon corps est peut-être neuf mais ses coutures, ses points, sa doublure et ses poches intérieures sont ceux de « l'autre ». Je suis ma propre mère, toi ; quand je m'aperçois dans un miroir, c'est ta silhouette et ton regard que je surprends. Je me fige une fraction de seconde car ton existence en moi me parcourt comme un frisson. On ne s'étonnera donc pas que la Renia de neuf ans qui continue à vivre en toi soit notre orpheline à toutes les deux.

Tu ne voulais pas retourner là-bas…

Tu ne voulais pas retourner là-bas, aussi n'allait-on jamais sur les tombes de mes grands-parents comme le font les gens normaux. Il t'était tout simplement impossible de prendre le train pour aller à Sochy, d'y aller à la Toussaint nettoyer la pierre tombale, enlever la mousse et les mauvaises herbes, lessiver la croix… Je suis incapable de t'imaginer passant un chiffon sur la pierre et rafraîchissant les inscriptions puis lançant un regard vers le ciel, vers le pâle soleil voilé de novembre, avant de reprendre ta tâche avec zèle. C'est inimaginable. Je ne vois que la petite fille que tu étais lorsque tes parents sont morts l'un après l'autre sous tes yeux. Après, tu as pris par la main ton petit frère et ta petite sœur, la benjamine, et tu leur as dit : « Nous voilà devenus orphelins. » Comme si, par ces mots, tu concluais la belle histoire que la vie vous avait racontée jusqu'à cet instant. Désormais commençait une nouvelle histoire, une histoire qui appartenait à une autre. Être orphelin attribue un statut social déterminé, très douloureusement ressenti à la campagne. La vie misérable des orphelins : le chagrin, la faim, un travail pénible, et une grande solitude inconcevable. C'est ce qu'il t'est arrivé. Sous le choc, tu ne t'es même pas retournée sur ta mère qui gisait dans les blés. Tu as emmené les petits par la route où gisait votre père. Vous étiez obligés de passer à côté de lui, étendu sur le dos, vêtu de sa veste à chevrons neuve.

Traduit par Laurence Dyèvre

MAGDALENA KICIŃSKA

MADEMOISELLE STEFA

© Mikołaj Grynberg

Magdalena Kicińska *(1987), journaliste, elle collabore régulièrement à de nombreuses revues célèbres en Pologne comme* Polityka, Przekrój, Wysokie Obcasy. *Ses articles furent publiés dans des anthologies de reportages. Elle fut sélectionnée pour le prix Teresa Torańska et remporta la bourse Ryszard Kapuściński.* Mademoiselle Stefa *est son premier livre.*

« Je me suis souvent demandé comment elle faisait pour être toujours au bon endroit au bon moment. Quand je faisais une bêtise, elle était la première à le savoir. Si un enfant se mettait à avoir du chagrin, elle s'inquiétait aussitôt de savoir ce qui lui était arrivé. Elle sortait de sa poche l'objet perdu et séchait les larmes du malheureux avec son propre mouchoir [...] Sa manière de vivre ne nous laissait deviner que peu de choses sur elle, elle était si... discrète. Il n'est rien resté d'elle, comme si elle n'avait jamais existé. »

Stefania Wilczyńska naquit en 1886, à Varsovie, dans une famille de Juifs assimilés plutôt aisée. Entre 1906 et 1908, elle étudia les sciences naturelles et la médecine à Genève, puis à Liège. Elle suivit également une formation à la pédagogie Fröbel, qui la prépara au métier d'éducatrice de jeunes enfants. Elle rentra à Varsovie en 1909. Elle demanda « un poste sans rémunération » dans l'orphelinat pour enfants de culture juive, au numéro 2 de la rue Franciszkańska. C'est là qu'elle fit la rencontre du docteur Henryk Goldschmit, qui visitait régulièrement cet établissement, tout intéressé qu'il était par les diverses méthodes d'éducation existantes. Il travaillait à l'époque en tant que pédiatre à l'Hôpital pour enfants Bersohn et Bauman. Il publiait ses écrits sous le nom de plume de Janusz Korczak.

Wilczyńska et Korczak partageaient les mêmes points de vue quant à l'éducation des enfants, qui méritent le respect, la confiance et une liberté, qui s'arrête uniquement là, où commence celle des autres. À la Maison de l'Orphelin, il y avait un règlement intérieur, un ensemble de lois et de devoirs pour les enfants ainsi que pour le personnel, qui y travaillait. Un parlement et un tribunal y furent également instaurés. Wilczyńska veillait au bon ordre au sein de l'établissement, c'est elle qui s'assurait que les enfants, plusieurs dizaines au total, aient des vêtements propres et entiers, qu'ils se nourrissent correctement, qu'ils se réveillent suffisamment tôt pour avoir le temps de se laver et de prendre leur petit-déjeuner avant d'aller à l'école, qu'ils fassent ensuite leurs devoirs, etc.

Wilczyńska resta gravée, dans la mémoire des pupilles, comme une femme discrète, sévère, toujours vêtue de noir, avec des cheveux bruns coupés court, et un inséparable trousseau de clés.

Elle vivait dans l'ombre de Korczak. Et elle le demeura. On donna le nom de Korczak à une multitude de rues, de places, d'orphelinats, d'écoles, on lui consacra un nombre considérable de monuments. Tous représentent l'éducateur, marchant à la tête d'un groupe d'enfants vers l'Umschlagplatz. Là, on les obligea à monter dans des wagons à bestiaux, qui les emportèrent vers le camp d'extermination de Treblinka, où ils périrent, gazés. Stefania Wilczyńska n'apparaît nulle part, bien que tout le monde sache, qu'elle était présente avec eux ce jour-là. En mai 1978, sur les lieux de l'ancien camp d'extermination de Treblinka, on inaugura un rocher en l'honneur de Janusz Korczak et de ses enfants. Parmi les dix-sept mille pierres, qui constituent le mémorial, il est le seul, sur lequel un nom fut gravé. Pourquoi n'y a-t-on pas trouvé la place d'y ajouter celui de Stefania Wilczyńska ? On l'ignore.

Katarzyna Zimmerer

MAGDALENA KICIŃSKA
PANI STEFA
CZARNE, WOŁOWIEC 2015
133×215, 272 PAGES
ISBN : 978-83-8049-087-1
DROITS DE TRADUCTION :
POLISHRIGHTS.COM

MADEMOISELLE STEFA

Le mot

« plaisir » ne ressort jamais, quand ils parlent de Stefania Wilczyńska. Le plaisir évoquerait le sourire, or il ne lui correspond pas non plus, selon eux.

« Ce n'est pas qu'elle ne souriait pas, explique Schlojme. Il lui arrivait de sourire, et même de rire. Mais ce rire n'était pas maître en sa demeure. Chez Stefa, il était un hôte, originaire de contrées très lointaines et mal à l'aise.

C'était étrange de la voir rire.

C'était bon de la voir rire. »

« Il faut nous comprendre : elle avait de grands yeux, profondément enfoncés dans leurs orbites, un long nez, des joues ridées, des cheveux courts tout autour de son visage, un grain de beauté, des sourcils froncés. Elle était grande, trapue, en robe noire. Elle avait toujours à la main son trousseau de clés, lourd et cliquetant. »

Aucune mise en scène pour le « plaisir ». Un jour pourtant, Schlojme me téléphone, résolument ravi. « Si, il y a eu quelque chose ! Ces microscopes, dont je t'ai parlé. Un soir, je l'ai vue en monter un dans sa chambre. Elle m'a regardé d'un air confus, et depuis ce moment-là, c'était notre secret. Elle aimait glisser, sous les yeux des enfants, des ouvrages de botanique avec de grandes planches. Elle racontait volontiers les découvertes de Darwin. Elle était ravie de pouvoir emmener des enfants en promenade, dès la création, en 1921, du centre de colonies de vacances « Różyczka » à Gocławek (dans la banlieue de Varsovie), de leur montrer les prairies et de leur expliquer : « Ici, dans la journée, paissent des vaches » (une fillette, qui portait un tel nom, s'emporta : « Je vais vous faire juger par notre tribunal ! ») Mademoiselle Stefa expliquait alors ce qu'est une vache, une rivière, une forêt. Certains voyaient autant d'arbres pour la première fois de leur vie. »

Il paraît qu'elle aimait aussi parler en français et quand elle s'emportait, elle marmonnait des paroles dans cette langue, pour que les enfants ne la comprennent pas (Le faisait-elle, par exemple, lorsqu'elle calculait les dépenses et qu'elle réalisait à quel point les subventions allouées par la ville fondaient vite ?).

Au début des années 1920, la société « Aide aux orphelins » sollicita le soutien des autorités municipales, elle ne voulait plus dépendre uniquement du bon vouloir des donateurs. Elle chercha de nouvelles rentrées d'argent. D'autres établissements pourraient désormais bénéficier des colonies de vacances moyennant un financement. Sur une autre parcelle louée, on établit une exploitation agricole. Quelques années plus tard, on y créa également un internat, destiné aux enfants en attente d'une place à la Maison de l'Orphelin ainsi qu'aux pupilles avec un certain retard dans

leur scolarité. En 1928, par ailleurs, une maternelle vint s'y ajouter, dirigée par l'ancienne boursière Ida Merżan.

Ajouter à l'ordre du jour (est-ce là une note de **Wilczyńska** ?) : *visiter l'école maternelle, répondre aux questions des jeunes employées, organiser l'envoi de centaines d'enfants à « Różyczka » cet été, faire la répartition en groupes et prévoir le roulement, l'équipement, le séjour avec eux.*

Au départ, les enfants sont désorientés, dès lors qu'ils quittent la rue Krochmalna. Icek Cukierman, un ancien pensionnaire de la Maison de l'Orphelin, envoyé plus tard à Gocławek, se rappelle : « La seule chose, qui nous reliait encore à la Maison de l'Orphelin, était la visite hebdomadaire de mademoiselle Stefa, que nous attendions avec impatience. »

*

Schlojme : « Elle était très exigeante avec les autres, encore plus avec elle-même. »

Sara Kramer, pensionnaire de la Maison, évoque lors de son entretien avec Betty Lifton : « Ma mère me manquait beaucoup. Lorsque je lui rendais visite le samedi, il m'était extrêmement difficile de rentrer ensuite à la Maison. Ma mère était ma mère, mais si j'étais restée avec elle, ma vie aurait été différente. Elle n'aurait pas pu me donner tout ce que Stefa m'a apporté. »

Hanna Dembińska habitait également la Maison de l'Orphelin. Elle dit ceci de Stefania Wilczyńska : « Quoi qu'elle ait pu faire, elle ne pouvait pas remplacer ma mère. Je pense qu'elle était jalouse d'elle. »

Seweryn Nutkiewicz : « Korczak et Stefa, c'étaient moins que des parents et plus que des parents. C'étaient des éducateurs. [...] Un père porte un regard subjectif sur son enfant [...], un éducateur, lui, est [...] objectif. Ils nous ont guidés sur un bout de chemin, ils n'étaient pas là au début ni à la fin. Au sein de sa famille, un enfant est sans cesse confronté à la vie réelle. La Maison de la rue Krochmalna était un monde clos. »

Un souvenir anonyme : « Korczak fait une brève apparition, les enfants se précipitent vers lui avec leurs questions, ils l'entraînent dans leurs jeux et lui, il ne leur refuse pas un peu de son temps. Stefa était la maîtresse de maison. Souvent, elle était sévère par nécessité, et ce n'est pas étonnant si, parmi les cent sept pensionnaires, d'autres que moi lui en voulaient parfois. Elle était dure et il lui arrivait de punir un enfant pour rien. Ils nous ont apporté de la chaleur humaine, mais cette chaleur était celle d'éducateurs, rien de plus. Pour autant, n'importe qui peut devenir un père ou une mère, mais seules quelques personnes sont capables d'être de vrais éducateurs. »

Ida Merżan se rappelle : « Un jour qu'on m'a demandé combien d'enfants avait mademoiselle Stefa, j'ai répondu en plaisantant : cinquante filles, autant de garçons, vingt boursiers et un enfant plus âgé encore, le plus difficile de tous, car trop indépendant : Korczak. »

Yocheved Cuk : « Korczak était pour nous ce père bien-aimé, Stefa, une mauvaise mère, mais toujours présente, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. »

Samuel Gogol : « Je ne dirais pas qu'elle était froide. La maison n'aurait pas pu exister sans cette dame extraordinaire au visage grave. Chaque détail l'intéressait. Le docteur ne s'occupait pas de ces choses-là : nos vêtements, la propreté de nos mains, l'ordre. Elle était pour nous comme une mère, mais aussi un père, il fallait bien que quelqu'un nous tienne la bride serrée. Dans mes souvenirs, la Maison de l'Orphelin, c'est mademoiselle Stefa et mademoiselle Stefa, c'est la Maison de l'Orphelin. [...] Pour ce qui est des choses matérielles, c'est elle qui s'en occupait principalement. C'est mademoiselle Stefa, qui veillait à ce que j'aie toujours des pantalons à ma taille, des chaussons à mes pieds. Il n'y avait pas de discussion à ce sujet, c'était l'évidence même. »

*

Dans une enquête anonyme d'Ada Poznańska-Hagari menée dans les années quatre-vingts, on disait encore :

– Elle était comme une mère, mais une mère, qui ne laisse rien passer.

– Elle était capable de crier sur un enfant au point de le faire pleurer.

– Enfant, je considérais que le Docteur était meilleur, mais avec du recul je pense que la part de Stefa dans mon éducation ne fut pas moindre.

– Le Docteur était plus sensible, plus tendre. Elle devait être ferme.

– Korczak était comme une mère, Stefa, comme un père.

– Lorsqu'elle était fâchée contre moi, elle ne m'adressait pas la parole ni ne répondait à mes questions. Je comprenais qu'elle était fâchée, mais j'ignorais pourquoi.

– Quand les fillettes avaient leurs règles, elle avait des attentions particulières pour elles. Elle leur permettait de prendre un bain supplémentaire. Elle discutait avec elles. Moi, j'avais honte. Stefa m'a expliqué en détails ce qui m'arrivait.

– Il y avait des enfants qu'elle n'aimait pas. Elle m'a jeté de la Maison sans aucune raison.

– Pourquoi m'aimait-elle tant ? J'étais pourtant horrible.

– Quand j'ai eu sept ans, elle m'a organisé une fête, alors que nous n'avions pas l'habitude de célébrer les anniversaires. Elle m'a demandé quels étaient les enfants que j'appréciais et elle les a invités. Il y a eu un petit goûter, des chansons. J'ai eu droit à une formidable fête.

– Nous étions malades et alités. Korczak nous a auscultés et a affirmé, que nous étions désormais guéris. Nous sommes restés couchés malgré tout. Nous avons attendu que mademoiselle Stefa rentre et nous permette de sortir de nos lits.

– Je voyais un garçon en cachette. Stefa est entrée et a allumé la lumière. Après ça, elle est venue vérifier régulièrement si j'étais bien dans mon lit. Si Stefa était une mère, pourquoi ne me faisait-elle pas confiance ?

– Elle a dit : « Je sais que cette méthode a des failles. Il n'y a rien de mieux que le contact direct avec l'enfant. » Mais elle n'en a pas changé pour autant.

– Un jour, elle m'a donné une gifle, je ne me souviens plus pourquoi. Nous étions seuls. Je lui ai dit : « J'ai des mains, moi aussi, et je peux vous la rendre. » Elle m'a regardé d'un air stupéfait, puis elle m'a pris dans ses bras. Elle ne s'est pas excusé, mais m'a serré contre elle, consciente d'avoir commis une erreur.

– Elle était intraitable.

– Je ne l'aimais pas.

– Je l'aimais beaucoup.

Traduit par Lydia Waleryszak

BEATA CHOMĄTOWSKA

LE PALAIS. BIOGRAPHIE INTIME

© Mariusz Grzelak / Reporter

***Beata Chomątowska** (1976), écrivaine, journaliste et militante sociale. Elle parle de Varsovie où elle habite, de manière fascinante. Elle a entre autres écrit un ouvrage qui a été remarquablement accueilli regroupant des reportages et des histoires sur un quartier habité avant la guerre principalement par des juifs,* Station Muranów, *ainsi qu'une biographie,* Lachert et Szanajca, architectes d'avant-garde. *Elle collabore à l'hebdomadaire* Tygodnik Powszechny, *à la* Gazeta Wyborcza, *ainsi qu'avec le Musée de l'Histoire des Juifs de Pologne.*

Le Palais. Biographie intime – un nouveau et excellent livre de Beata Chomątowska qui nous apprend à lire la ville, nous rend sensible aux détails architecturaux, au contexte historique, politique, anthropologique et social, ainsi qu'au tissu émotionnel de la cité, aux personnes qui lui sont liées, aux animaux, aux plantes et aux objets. L'auteure a le don d'associer vastes connaissances et légèreté de tempérament littéraire, ainsi que le don d'éveiller des émotions. *Le Palais. Biographie intime* est un cadeau offert à l'occasion du soixantième anniversaire du Palais de la Culture de Varsovie – un cadeau à tous ceux qui le connaissent, sont fascinés par lui, mais aussi à tous ceux qui ne l'ont vu qu'en carte postale. Il est rare de lire un livre « pour tous », un livre susceptible d'intéresser autant de gens que ce *Palais*. Ceci est possible parce que l'auteure recourt à plus d'une perspective pour peindre le phénomène. Nous découvrons ainsi la genèse des palais-monuments soviétiques, nous assistons à la construction de cette partie de Varsovie pendant les dernières deux cents années, nous arpentons les couloirs du Palais en compagnie de dignitaires, nous apprenons ce qu'ils mangeaient, et comment vivaient les bâtisseurs, nous découvrons des anecdotes relevées par la chroniqueuse du Palais, Helena Szczubełek, nous lisons des lettres adressées au Palais (des demandes de logement, d'intervention dans un litige de voisinage, des demandes d'emploi), nous découvrons également la biographie des suicidés qui se sont jetés de la terrasse panoramique.

L'auteure regarde de près (nous touchons les pierres utilisées dans les aménagements intérieurs) comme de loin (nous découvrons à vol d'oiseau l'inscription du Palais dans l'espace), et nous suivons des commentaires anthropologiques : « Le palais selon les intentions de ses concepteurs s'inscrit dans la tradition de la colonne sacrée.(...)

Il ne s'agit pas d'un bâtiment ordinaire mais d'un lieu destiné à marquer le départ d'une nouvelle ville idéale, un modèle de capitale socialiste. Ce type de cathédrale laïque symbolise des idées nouvelles ainsi qu'un nouveau modèle de beau. » Le Palais est construit en carré, qui représente l'ordre terrestre, mais dans son plan s'inscrit également le cercle (la Salle des congrès) qui symbolise l'ordre céleste. Comme le cite Beata Chomątowska : l'architecte Jan Minorski, principal idéologue du réalisme socialiste a écrit que « l'exigence optimale posée à l'architecture est d'exprimer l'essence de nos projets. L'architecture des églises romaines ou orthodoxes satisfont bien à cette exigence. Nous voudrions pour le Palais atteindre le même résultat. » Même si l'une des idées d'implantation du Palais avait été la rive orientale de la Vistule, le quartier de Praga, le choix s'est porté sur « un bois sacré abattu », c'est-à-dire les restes éradiqués de la ville capitaliste du XIXème siècle dont il devait être la négation. ... Si les immeubles bourgeois parlaient de la privatisation de la vie de la bourgeoisie, de sa parcellisation en petites affaires privées dissimulées derrière des façades ornementées, le Palais proclamait l'élimination de tout ce qui était privé » (comme l'écrit l'historien Adam Leszczyński cité dans l'ouvrage).

Le regard que porte l'auteure sur le Palais est plein de sensibilité, et le chapitre consacré aux chats qui l'habitent et sur la dame qui s'occupe d'eux, Elżbieta Michalska, est particulièrement touchant. Il n'est pas exempt non plus d'humour discret, comme lorsque l'auteure cite Gustaw Morcinek pour qui la silhouette du Palais est telle « une apparition, semblable à la *Victoire de Samothrace* du Louvre ».

Le Palais. Biographie intime est un livre construit avec précision, en belle adéquation aux besoins, comme une œuvre constructiviste. La passion mise dans son écriture se communique au lecteur qui en éprouve un immense plaisir. Le talent, le goût du détail et la pertinence de Beata Chomątowska permettent de supposer, quel que soit le sujet choisi, qu'elle ne livrerait de son atelier que des récits fascinants.

Agnieszka Drotkiewicz

BEATA CHOMĄTOWSKA
PALAC. BIOGRAFIA INTYMNA
ZNAK, KRAKÓW 2015
150 × 235, 416 PAGES
ISBN : 978-83-240-3494-9
DROITS DE TRADUCTION : ZNAK

LE PALAIS. BIOGRAPHIE INTIME

QUAND ILS ONT

mis au concours le projet d'un Palais des Soviets, les organisateurs ont tristement qualifié celui-ci de « Centre administratif et de congrès près le Comité central de l'Union des républiques socialistes soviétiques ». Mais il devint clair dès janvier 1922 qu'il s'agirait d'un bâtiment d'une toute autre ampleur lorsqu'au Congrès des Soviets d'URSS l'éminent militant bolchevique Serguei Kirov enflamma les participants avec une demande d'érection d'un bâtiment de prestige qui renverrait dans l'ombre les résidences des bourgeois et aristocrates, et qui hébergerait les délégués de toutes les républiques de l'État en construction.

« Le Palais des Soviets ne doit, même extérieurement, rien avoir de commun avec les façades des parlements du monde en voie de disparition. Il doit représenter la vengeance des ouvriers et des paysans méprisés et opprimés contre l'Occident bourgeois, un édifice que nos ennemis n'oseraient concevoir même en rêve. Ce bâtiment doit devenir le signe visible de la puissance future, du triomphe du communisme, non seulement chez nous mais en Occident. Il faut construire un Palais des Soviets pour justement incorporer jusqu'à la dernière république dans l'ensemble de l'Union Soviétique » s'exclama-t-il avec un enthousiasme qui déclencha les applaudissements des camarades.

Le choix du lieu fut décidé sans controverse. Tout le monde tomba d'accord pour considérer comme la plus symbolique la place Tchertopole près du Kremlin, avec sa gigantesque cathédrale, l'église du Saint-Sauveur qui avait été édifiée sur l'ordre du tsar Alexandre Ier en remerciement du sauvetage du pays de l'invasion de Napoléon. Et maintenant, selon la volonté de Staline, le centre spirituel de la Russie tsariste ironiquement qualifié de « grand samovar » devrait laisser la place au Palais des Soviets, cœur de l'État prolétarien. L'église qui avait demandé quarante ans pour être construite et décorée par les artistes les plus talentueux partit en poussière en quelques dizaines de secondes, et, comme elle ne se rendit pas sans combattre, il fallut une deuxième explosion pour démolir les murs qui avaient auparavant été dépouillés de tout objet de valeur. Le déblaiement des briques prit presque un an.

Les autorités soviétiques firent ce qu'elles purent pour informer le monde entier de l'ouverture du concours, et avec tout l'écho nécessaire. Grzegorz Sigalin, architecte connu à Varsovie, mais totalement inconnu à l'étranger, devait savoir à quoi il s'attaquait. Il n'aurait pas comme rivaux ses collègues de la prestigieuse école d'architecture de Varsovie mais la crème internationale de l'architecture. Personne ne s'y trouvait gêné de contribuer ainsi au

triomphe mondial du communisme. Grzegorz non plus ne se désole. En 1920, alors qu'il avait dix-huit ans, il avait voulu combattre le bolchevisme et il s'était engagé comme volontaire dans un bataillon de défense anti-aérienne. Le bataillon attendait les bolcheviques au Pole Mokotowskie, mais ceux-ci n'atteignirent jamais Varsovie. Devenu adulte, il sympathisera avec la gauche comme nombre d'architectes de l'avant-garde de la capitale fascinés par le modernisme.

Troïka

Il ne se lance toutefois pas seul à l'assaut du Palais. Les auteurs du projet sont au nombre de trois, ils se présentent à l'enseigne de la « Troïka » et sous l'égide du drapeau français.

Le deuxième est un proche camarade, Henryk Blum, un concurrent sur le terrain de Varsovie, et allié à Lucjan Korngold qui projette de luxueux immeubles pour investisseurs fortunés. Maintenant, le défi est tel qu'il vaut mieux unir ses forces sans tenir compte des intérêts particuliers sur le marché intérieur.

Le troisième, Bertold Lubetkin, joue le rôle de leader dans l'entreprise. Avant de construire des immeubles pour les humains, il est devenu célèbre comme concepteur de bâtiments pour animaux, et c'est grâce à la protection de sir Julian Huxley, le frère de l'écrivain Aldous, qu'il se voit confier la réalisation d'un pavillon pour les gorilles du zoo de Londres. L'édifice est conçu en forme circulaire, car Lubetkin, en dépit de son admiration pour les lignes droites de l'incomparable Le Corbusier, adore les formes rondes. Il est originaire de l'Est mais s'est préparé à faire carrière à l'Ouest. Alors qu'il vient juste de dépasser la trentaine, il a déjà un cabinet d'architecte à Londres, et il peut s'enorgueillir d'avoir travaillé chez Auguste Perret en personne, et d'être un familier de Wilhelm Worringer, un influent historien d'art qui passe pour le mentor de Corbu. C'est vraisemblablement un de ces patrons qui aura encouragé le jeune auteur à prendre part à la compétition moscovite où, même s'il ne gagne pas il pourra se mesurer à des architectes reconnus en rivalisant avec eux.

Né à Tiflis (aujourd'hui Tbilissi) dans une riche famille de juifs assimilés, Lubetkin trouve rapidement un langage commun avec son contemporain Grzegorz Jakub Aaron Sigalin, descendant de Klaudia, une femme d'affaires du Caucase. Ils se connaissent depuis l'époque de leurs études : au cours de ses pèlerinages universitaires dans des ateliers européens Bertold a passé deux ans à la Polytechnique de Varsovie. Par ailleurs, il se sent communiste. Il croit fermement que le bâtiment projeté doit devenir un instrument du progrès social, un moyen de créer un État où, comme le dit Bill Haywood, un conseiller des bolcheviques, « rien n'est trop bien pour les gens simples ».

Parmi les étoiles

Des auteurs envoient de l'étranger vingt-quatre projets sur les cent soixante sollicités. Staline peut être satisfait, car même des pontes comme Walter Gropius, Auguste Perret, Erich Mendelsohn et Hans Poelzig n'ont pas boudé le concours.

Le Corbusier est tellement persuadé de gagner que, présentant son idée, il se livre à un véritable show : deux de ses collaborateurs en tenue de danseurs soulèvent le drap sur la table où repose la maquette, tandis que lui, en amoureux de la musique, les accompagne à la contrebasse. Bien que non-croyant du communisme Corbu est passé par une phase de fascination par l'Union soviétique et par sa capitale dont il parle comme d'une « fabrique de plans, terre promise des techniciens ». Il est le seul architecte moderniste occidental invité par les camarades soviétiques pour suivre la construction du bâtiment de Centrosoiouz qu'il a conçu. Qui plus est, les camarades ont sollicité l'avis du Maître sur une totale refonte de la ville. La *Pravda* annonce la venue de Le Corbusier en première page (« nous recevons la visite du plus talentueux représentant de la pensée architecturale progressiste en Europe »), des foules se pressent à ses conférences, toutes choses qui flattent la douce vanité du Suisse qui vient d'avaler une pilule amère : le jury du concours lancé pour le Palais de la Société des Nations à Genève a rejeté son projet au profit d'une solution plus conservatrice. « Mes travaux ont forcé le blocus. Je suis célèbre, je suis populaire », note-t-il dans son journal. Il serre la main des officiels, fraternise avec les architectes du cru, visite Moscou et ses environs, toujours accompagné bien sûr de ses hôtes.

Le spectacle théâtral et musical a rencontré un immense écho. La première étape du concours ne permet pas de dégager un vainqueur, mais de bonnes âmes informent Corbu que son projet a produit un effet considérable sur tous. L'échelle gigantesque qui correspond aux ambitions de l'empire soviétique et pour laquelle l'architecte n'aurait pas hésité à dynamiter la moitié d'un quartier : un grand auditorium pour quinze mille personnes, un petit pour six mille cinq cents, une plateforme extérieure pour cinquante mille. Une acoustique conçue à la perfection. Les deux éléments essentiels vus en réduction sur la maquette font penser à des instruments à cordes éventrés : la plateforme est ceinte d'un arc parabolique servant de rampe pour piétons d'où émergent des hampes comme des cordes qui soutiennent le toit. Aucune cage d'escalier ! L'auteur reçoit les manifestations d'admiration comme autant d'évidences et se voit déjà, sinon vainqueur dès la deuxième étape, du moins finaliste.

Lorsque le 28 décembre 1932 les résultats sont publiés, il croit mal lire, d'autant que la décision est rédigée comme celle du concours pour le palais de la Société des Nations. Le jury est formellement présidé par un vieux bolchevique d'origine polonaise, Gleb Krzyżanowski, mais tout le monde sait que le membre le plus important du groupe est « le dictateur Staline » comme l'appelle le magazine *Time*, et il a écarté la seule bonne, la meilleure proposition, au profit de trois projets qui ont suscité leur plus grand intérêt. Ceux de Boris Mikhaïlovitch Jofan, d'Ivan Joltovski et de Hector Hamilton, un architecte de vingt-huit ans du New Jersey, qui n'est pas moins stupéfait par le verdict que Corbu. Tous sont des projets dans la tradition, classicisants, à l'image de l'âge d'or de la vieille Russie tsariste. La suite est facilement prévisible, soit un troisième tour, soit une intervention de l'État en faveur d'un compromis pour le projet le moins controversé. C'est-à-dire que le gagnant sera, comme à Genève, un médiocre.

Le Corbusier s'offusque de Moscou. Mais Moscou n'a plus besoin de lui.

Traduit par Erik Veaux

ROBERT RIENT

LE TÉMOIN

© Grzegorz Wełnicki

Robert Rient *(1980), écrivain, journaliste, coach personnel. Il a publié notamment dans les magazines* Charaktery, Coaching, Przekrój, Wysokie Obcasy. *Il a écrit son premier roman,* Il s'agissait d'amour, *en 2013. Son dernier livre,* Le Témoin, *est un reportage autobiographique où il raconte sa vie au sein d'une communauté religieuse, suivie de son exclusion.*

Ils frappent à votre porte : « Bonjour. Nous venons discuter avec vous de la situation actuelle dans le monde », disent-ils lorsque vous leur ouvrez. Ils tiennent à la main des tracts avec des promesses de réponses aux questions qui préoccupent l'humanité depuis des siècles. Nous les connaissons tous : les Témoins de Jéhovah. Ils nous sont certes familiers, si ce n'est que nous ne savons pas vraiment qui ils sont. En règle générale, après ce préambule, nous refermons la porte derrière eux.

Le livre *Le Témoin*, écrit par Robert Rient, un ancien membre de cette église, nous éclaire davantage sur la communauté hermétique de ce groupe confessionnel. Dans une certaine mesure seulement, car il ne s'agit pas là de son sujet principal. En réalité, le vrai thème du livre est la lutte pour la liberté intérieure. « Comment peut-on abandonner sa famille, son propre environnement, les valeurs inculquées depuis l'enfance sans devenir fou ? » se demande Mariusz Szczygieł sur la quatrième de couverture. Ce livre aborde un problème majeur du monde moderne : comment se construire soi-même, construire sa propre personnalité en dépit de ce que l'on nous force à croire, de ce qui est une partie des diverses idéologies imposées d'en haut ? En quelque sorte, nous sommes tous confrontés à cette question, mais pour des raisons diverses, créer son propre « moi » se révèlera d'autant plus compliqué pour le personnage central du *Témoin* qu'il devra faire face à des choix spécifiques : Il va s'efforcer par exemple de rejeter tout ce qui le lie à son appartenance au temple, mais il veut, par contre, accepter son homosexualité qu'il vient tout juste de découvrir.

Son récit sur sa vie chez les Témoins de Jéhovah, doublé des problèmes liés à son orientation sexuelle crée une combinaison forte, mais il n'est pas question ici d'une quelconque recherche de sensationnel pour l'écrivain. *Le Témoin* est un récit sur lui-même, Robert Rient parvient à garder tout au long du livre une forme de sincérité et d'authenticité et il fait preuve avant tout de courage. Il raconte ses propres fortunes et infortunes et il le fait de manière

telle qu'il est difficile de classer *Le Témoin*, à mi-chemin entre le livre de souvenirs et le reportage autobiographique, dans une catégorie bien définie. *Le Témoin* met en scène deux héros, Lucas et Robert, qui sont en réalité une seule et même personne : avant et après la métamorphose. Lucas croit à l'Armageddon et à la résurrection, n'accepte pas les transfusions sanguines. Il ne reconnaît aucun drapeau, emblème ou quelconque symbole de l'État. Tous les jours il fait du porte-à-porte pour prêcher la bonne parole. Il participe à la vie du temple, aux rassemblements. Il aime Jéhovah. Robert, lui, rejette les anciens enseignements, quoique cela ne soit pas si facile, car « le vide qui suit l'absence de foi est plus effrayant que la mort ». Il pense au suicide, se découvre des tendances homosexuelles. Il goûte aux drogues, termine ses études, commence une vie à son propre compte, essaie de s'accommoder du rejet de sa famille, qui ne lui pardonne pas son départ de la communauté. Robert, fort heureusement, s'en sortira. Conscient des changements survenus, l'auteur et personnage principal du livre parvient à transcrire cette lutte difficile pour son propre « moi » de manière plutôt convaincante.

Patrycja Pustkowiak

ROBERT RIENT
ŚWIADEK
DOWODY NA ISTNIENIE
WARSZAWA 2015
135×205, 180 PAGES
ISBN : 978-83-9381-129-8
DROITS DE TRADUCTION :
POLISHRIGHTS.COM
DROITS VENDUS AUX :
ÉTATS-UNIS (OUTPOST 19)

LE TÉMOIN

Je suis

né le premier jour du dernier mois de l'année 1980. J'aurais dû être une petite fille, Marta, ou un chien du moins, comme le souhaitait mon grand frère.

*

Le soir, je m'exerce dans la salle de bain. Je mets ma main droite sur mon visage et avec le pouce et l'index, je me bouche le nez. De la main gauche, je serre l'avant-bras droit. Je ferme les yeux, je me penche doucement en arrière. Je n'en peux plus d'attendre. Je suis prêt depuis un an. Durant cette période, les anciens du temple m'ont posé des centaines de questions :

Qui est le vrai Dieu ?

Quand trouves-tu le temps pour la prière ?

Comment peut-on se protéger de l'influence de Satan et de ses démons ? Qu'est-ce que le péché ? Comment sommes-nous tous devenus pécheurs ? Qu'est-ce que la mort ?

Qui ne sera pas ressuscité du monde des morts et pour quelle raison ?

Qu'est-ce qui constitue l'unique fondement biblique au divorce et donne droit à contracter un nouveau mariage ?

Quels produits alimentaires locaux ou quelles pratiques médicales éviteras-tu dorénavant en tant que chrétien ?

Quelle attitude devrait adopter un chrétien face à ceux qui tentent de le convaincre que pour sauver sa propre vie ou celle d'un proche une transfusion sanguine est indispensable ?

Quelles preuves donnes-tu que tu aimes Jéhovah de tout ton cœur et ton esprit, de toute ton âme et ta force ?

Que pensent les chrétiens de l'alcoolisme ?

Que dit la Bible de la débauche, de l'adultère, des relations sexuelles avec des personnes du même sexe ainsi que d'autres méfaits dans le domaine de la vie sexuelle ?

À quelles pressions et tentations as-tu dû résister pour entrer en contact et entretenir de bons rapports avec Jéhovah ?

Qui est le chef de la femme mariée, selon le commandement de Dieu ?

Pourquoi devrais-tu volontiers prêcher la bonne nouvelle à tous les habitants du terrain qui t'incombe ?

Toutes ces questions proviennent du livre *Organisés pour bien remplir notre ministère*, édité en 1990, et destiné à l'usage interne des Témoins de Jéhovah. Chaque réponse doit être justifiée par un verset de la Bible. Les examens de foi sont difficiles, surtout quand les connaissances sont vérifiées par papa et grand-père, les seuls anciens du temple dans la ville. Je m'habitue à ne plus accorder d'importance à la honte. Nous nous rencontrons toutes les quelques semaines pour plusieurs heures. Je veux leur parler de l'écharde

dans la chair, de l'ange de Satan, mais ce désir ne dure pas longtemps et disparaît, emportant la peur qu'il avait suscitée.

Je me retourne, je cligne des yeux, aveuglé par le soleil estival, et je parcours du regard les secteurs du stade à la recherche de mes parents. J'aperçois un parapluie jaune. Je me lève pour le chant, ensuite je baisse la tête pour la prière. Près de deux cents personnes font de même autour de moi. Dans quelques instants, nous allons tous être baptisés. Il ne pleut pas, comme je l'avais souhaité.

Plus de mille frères et sœurs sont assis dans les secteurs. Ils se protègent du soleil brûlant sous des tentes et des tonnelles, des parapluies et des ombrelles. Une fois par an, nous nous réunissons dans plusieurs grandes villes de Pologne pour des rassemblements de trois jours dont le point d'orgue est le baptême. Le reçoivent surtout les enfants des témoins de Jéhovah, les membres plus éloignés de la famille ainsi que des personnes souffrantes, malades, parfois ayant subi des traumatismes, des problèmes de dépendances. Ceux qui ont besoin du système ou de directives sur leur façon d'agir pour accéder au bonheur.

Le discours commence. Un frère prie pour nous et rappelle que, dans un instant, nous allons avoir une page blanche chez Jéhovah, mais que, dans un instant aussi, Satan apprendra notre existence. Je n'ai pas peur de Satan, enfin, un peu seulement peut-être. Je ne tiens pas en place sur la pelouse du stade tant je suis excité à l'idée d'une page blanche à écrire. C'est le jour le plus important de ma vie. Je suis l'un des plus jeunes à attendre dans la file pour la grande piscine ronde installée au centre du stade. Une autre file, composée de femmes et de jeunes filles en maillot de bain, se forme devant la deuxième piscine. Chacun a une serviette avec lui. Je cherche des yeux les témoins de mon baptême. Je monte à la petite échelle qui mène à la piscine. L'eau m'arrive jusqu'au cou, j'adopte la position apprise. Je pense à Jean le Baptiste et à Jésus, au ciel qui s'est déchiré lorsque Jésus est sorti du Jourdain. D'une main, le frère aîné soutient mon dos, de l'autre, il saisit la mienne. D'un geste vif, il me penche en arrière, et quelques secondes plus tard me sort de l'eau.

– Accueillons notre nouveau frère.

Le ciel ne s'ouvre pas ; en dehors de la joie, de la fierté, je ne ressens rien. Je sais, je sais bien pourtant qu'aucun miracle ne doit avoir lieu, que c'est un symbole, mais je comptais sur quelque chose de plus que la joie et la fierté. Je veux sentir la page blanche, je veux sentir que Jéhovah emporte tout ce qui est mal, comme il enlève l'écharde. Vite des bras m'accaparent. La famille, des cousins, des dizaines de personnes, des frères et des sœurs. Des félicitations, des tapes dans le dos. Je suis important, la déception s'estompe. Je suis important. Dorénavant j'appartiens à Jéhovah. [...]

J'ai été baptisé le 2 juillet 1994, au Stade municipal de Wałbrzych. Je n'avais pas tout à fait quatorze ans. J'étais impatient. Mon frère avait reçu le baptême à l'âge de dix-huit ans. J'ai hérité cette hâte de mes parents, ces deux amoureux qui dans leurs lettres d'amour déjà ne supportaient pas les flegmatiques. Jusqu'à ce jour encore maman ne peut pas marcher simplement, elle court.

*

Le 12 mai 1989, les Témoins de Jéhovah ont été officiellement enregistrés en tant qu'Union de la Confession des Témoins de Jéhovah en Pologne, représentée par la Communauté chrétienne des Témoins de Jéhovah. Leur activité est devenue légale.

Sur un terrain situé près d'une maison incendiée s'est élevée la Salle du Royaume des témoins de Jéhovah. À l'intérieur, de la moquette, des sièges rachetés à un cinéma, une estrade, une tribune, des fleurs ; au mur une citation de la Bible, qui change chaque année. Aucune image, aucun symbole, pas d'autel ni d'encens. Selon le commandement : « Tu n'auras pas d'autre Dieu que moi. Tu ne te feras pas d'idole ni de représentation quelconque de ce qui se trouve en haut dans le ciel, ici-bas sur la terre, ou dans les eaux plus bas que la terre » (Ex 20 : 3-5). La salle a été construite par des volontaires, venus de tout le pays.

Durant de nombreuses années il n'y eut dans la ville de Szklarska Poręba qu'un seul ancien au temple (le papa de Lucas), dont on peut comparer les fonctions à celles d'un curé dans l'Église catholique. Au temple, il n'y avait pas plus d'une cinquantaine de prédicateurs. Ils s'appelaient frères et sœurs. Tout le monde pouvait voir qui arpentait les rues de la ville, *La Tour de Garde* sous le bras. On les surnommait les « croyances de chat ». Aujourd'hui encore ils se réunissent dans la Salle du Royaume deux fois par semaine (trois autrefois). L'entrée est libre, en plus des prédicateurs, toutes les personnes intéressées peuvent participer à ces réunions. [...]

Les témoins de Jéhovah vivent à l'intérieur de leur propre vocable.

« La vérité », c'est leur religion, mais aussi leur façon de vivre. On peut vivre « dans la vérité », ou « en dehors de la vérité ». Ce mot est utilisé si souvent, avec un tel naturel, qu'après quelques années passées dans l'organisation, la question de la vérité cesse d'être utile. De l'autre côté il y a « le monde », c'est-à-dire tous ceux qui sont en dehors de la vérité. Il n'existe pas de terrain neutre.

La vérité est à Dieu, le monde appartient à Satan. Dans le monde vivent les « renégats », les « exclus » et les gens de toutes les autres confessions. Le collaborateur, la camarade, les voisins, peuvent être sympathiques, mais ils demeureront « ceux du monde » et des « Philistins », avec lesquels les frères et les sœurs ne doivent pas se lier d'amitié. « Les Philistins étaient les ennemis jurés du peuple de Jéhovah et le monde satanique d'aujourd'hui a adopté la même attitude. Mais les Philistins ont été anéantis en tant que nation et Jéhovah de la même façon déversera bientôt sa colère destructrice sur ce monde et son système religieux, politique et commercial. » La citation est tirée de *La Tour de Garde* du 1er juillet 1995, autrement dit de « la littérature ». Ainsi appelle-t-on toutes les publications éditées par la société Watch Tower de Pennsylvanie, fondée par le pasteur Russel. La « littérature », c'est également le mensuel *Réveillez-vous*, qui traite de sujets tels que la nature, l'environnement, l'économie, et contient des nouvelles du monde scientifique et des énigmes bibliques. [...]

Habituellement, le tirage de *La Tour de Garde* dépasse les quarante-deux millions d'exemplaires, ce qui place le magazine en tête des tirages mondiaux. La seconde place est occupée par le *Réveillez-vous*, avec un tirage moyen de quarante et un millions d'exemplaires.

[...] Il existe une liste informelle de livres interdits, dont fait partie notamment celui que vous êtes en train de lire, toute publication exprimant une opinion négative au sujet des témoins de Jéhovah, ainsi que les ouvrages écrits par d'anciens prédicateurs. Quiconque reconnaît lire de tels livres est menacé d'une « visite pastorale », d'une remontrance et, dans les situations extrêmes, d'exclusion.

Traduit par Caroline Raszka-Dewez

EWA WINNICKA

LES ANGLICHES

© Cezary Łazarewicz

***Ewa Winnicka**, journaliste, reporter, coscénariste de films documentaires, elle travaille depuis de nombreuses années pour les hebdomadaires* Polityka, Tygodnik Powszechny, Duży Format *et l'italien* Internazionale. *Ses articles à caractère social lui valurent d'être lauréate par deux fois du prix Grand Press. Son dernier livre,* Les Angliches, *remporta le prix littéraire Gryfia et fut sélectionné pour le prix littéraire Nike 2015.*

Łukasz et Làszló se retrouvent dans l'autobus de la ligne 83. Le premier est polonais, le deuxième, hongrois. Les deux hommes vivent à Londres, depuis plusieurs années. Chaque jour, ils partagent le même trajet sur une dizaine d'arrêts. En somme, ils passent vingt-cinq minutes ensemble. C'est suffisant pour tisser des liens et même élaborer une stratégie commerciale. Làszló a enregistré une chanson avec une jeune Anglaise. Il travaille dessus depuis deux ans. C'est un perfectionniste. La chanson plaît à Łukasz, qui veut la lancer sur la toile, aider à la promouvoir. Lui, c'est l'artiste et le producteur. Dans l'autobus, ils feuillettent des articles sur les stars internationales, qui ont débuté sur MySpace. Cela dure six mois. Ensuite, Łukasz change d'itinéraire en raison d'une mutation professionnelle et Làszló rentre en Hongrie, où il entame une formation de polisseur.

« C'était pour nous une sorte d'incubateur de rêves » avoue le Polonais dans *Les Angliches*, le livre de reportages d'Ewa Winnicka. Son récit, c'est l'histoire des émigrés professionnels polonais passée à la loupe. C'est aussi l'histoire de leurs espoirs et de leurs désillusions. Les chiffres sont connus. Ils ont été présentés à la télévision, diffusés à la radio et dans la presse. Ils pouvaient varier, mais restaient si impressionnants qu'ils en devenaient difficilement imaginables. Ce sont plusieurs centaines de milliers de Polonais, peut-être même deux millions, qui ont émigré au Royaume-Uni au cours des dix dernières années. C'est un phénomène qu'on ne peut pas ignorer. Dans son dernier livre toutefois, l'auteure des célèbres *Londoniens* fuit les statistiques. Elle brosse un portrait global de la situation à travers des détails : elle sort les individus de la masse.

Cet ouvrage, qui se lit avec plaisir, pique notre curiosité dès les premières pages. On apprend que certains émigrés polonais ont réussi malgré tout et qu'ils mènent une vie agréable, même s'ils sont parfois nostalgiques, qu'ils ne se sentent pas toujours à leur place ou qu'ils sont surpris par les différences culturelles. Par exemple, quand les membres

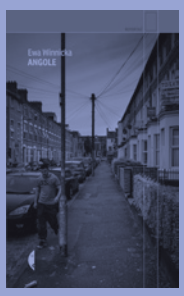
d'une famille anglaise s'offrent des cadeaux, il convient d'attendre que chacun ait déchiré les papiers colorés, dénoué les rubans brillants et énoncé leur verdict : ça plaît ou ça ne plaît pas. Si ça ne plaît pas, il faut reprendre le cadeau offert sans rechigner et l'échanger contre un autre. Il n'y a rien d'extraordinaire en cela. C'est tout à fait normal. À chaque pays, ses traditions.

Difficile de dire à quel moment le lecteur sera ébranlé pour la première fois. Mais ce qui est sûr, c'est que cela lui arrivera plus d'une fois. Serait-ce quand il découvrira le récit de ce garçon maltraité à l'école à cause de sa différence ? Celui de cette femme, qui a subi la terreur du mobbing à son travail ? L'histoire de ce type accusé à tort de viol ou celle de son compatriote, qui a créé une entreprise de pompes funèbres polonaise et qui s'est spécialisé dans le rapatriement des corps d'émigrés suicidés ? Ou encore quand le lecteur apprendra le sort de la petite-amie d'un autre jeune Polonais, victime des tortures psychologiques de son frère ? « Elle m'a raconté qu'ils s'étaient juré sur le petit doigt, qu'elle ne dirait pas à leur mère ce qu'il faisait, explique Kamil. Mais elle a sans doute dû lui avouer quelque chose. Dans un cas comme ça, en temps normal, un frère aurait dit : "Tu m'avais pourtant promis !", mais lui, avec l'accord de ma petite amie, il a pris un marteau et lui a défoncé le petit doigt. »

C'est très significatif. Chez Winnicka, métaphoriquement parlant, plus d'un personnage permet, sans se révolter, qu'on lui broie un doigt.

Dans ce livre, l'auteure donne la parole à chacun. Chaque chapitre est une histoire à part. Winnicka évite les généralités faciles, elle laisse au lecteur le soin de tirer ses propres conclusions. Et peut-être que ce dernier y parviendra, une fois ses émotions retombées. Néanmoins, ce ne seront pas des conclusions d'ordre sociologique ou culturel, plutôt existentiel. Car en réalité, le livre de Winnicka s'avère un récit à l'universalité saisissante sur la nostalgie latente chez chacun d'entre nous pour ce lieu, où tous nos problèmes se résoudraient comme par magie. Et sur la tristesse éprouvée, lorsque nous réalisons, qu'un tel endroit n'existe pas.

Małgorzata I. Niemczyńska



EWA WINNICKA
ANGOLE
CZARNE, WOŁOWIEC 2014
133×215, 304 PAGES
ISBN : 978-83-7536-836-9
DROITS DE TRADUCTION :
POLISHRIGHTS.COM

LES ANGLICHES

LADIES

and Gentlemen. Cette terre n'a connu à ce jour qu'une seule invasion de cet ordre. Au XIème siècle, Guillaume le Conquérant est arrivé. En 1066, a eu lieu la bataille d'Hastings, qui allait décider du sort des îles Britanniques et à la suite de laquelle les Normands allaient envahir le royaume.

Ensuite, nous avons connu une période de calme relatif, puisque les cinquante mille huguenots arrivés après 1670 et les quelques cent mille Juifs russes, qui se sont installés ici entre 1881 et 1914, ne valent pas vraiment la peine d'être mentionnés.

Certes, le XXème siècle a représenté un défi pour nous. Nous avons assisté à l'arrivée des Écossais et des Irlandais, mais à vrai dire ceux-là ont fait partie de la Grande-Bretagne durant tant d'années, que la plupart savaient comment se comporter. Ce fut pareil avec les immigrants de couleur venus des quatre coins de l'Empire. Tous ont pu jouir de notre amour pour les libertés citoyennes célèbre dans le monde entier.

Rien cependant ne peut égaler les deux millions de Polonais, errant dans les environs depuis 2004, accompagnés par une poignée de Lituaniens, de Russes et d'Ukrainiens. Il paraîtrait qu'ils nous ont rapporté vingt-deux milliards de livres, qu'ils ont bouché les trous dans le marché du travail, en contrepartie, dans les rues des villes du Lancashire ou du Lincolnshire réputées respectables, il est difficile d'entendre un mot d'anglais. Si vous tombez à l'eau et que vous criez « help ! », vous n'êtes pas certain de pouvoir vous faire comprendre.

Il n'y a pas le moindre doute sur le fait que cette avalanche orchestrée par les directives de l'UE changera le visage de l'Angleterre. À quoi ressemble notre pays après cette invasion ? Qu'en reste-t-il ?

Ses Majestés des mouches

Rafał, 30 ans, Édimbourg

Colin Thubron, un écrivain voyageur, réputé et natif de Londres, m'a avoué récemment avoir vécu ses plus grands moments de solitude et de peur, quand ses parents aisés l'ont envoyé dans une *boarding school*, une école prestigieuse dotée d'un internat. Rien par la suite ne fut plus terrifiant, pas même son expédition en solitaire à travers la Sibérie sans connaître un mot de russe. Voilà pourquoi je souhaite discuter avec Rafał, qui vécut ses années de lycée dans une *boarding school* et qui fut confronté à la vie des autochtones des hautes sphères. Les garçons qu'il rencontra dans sa nouvelle école devaient assurément savoir comment porter les tenues de la Northcote Road.

Quand de prestigieuses écoles privées souffrent d'un manque de fric, elles ouvrent leurs bancs aux étrangers. Dans mon cas, ce fut un lycée en Écosse. Il a vu passer des aristocrates futurs ministres, un premier ministre paraît-il, un acteur connu. C'était une idée de ma mère, mais j'étais très partant. Après ma troisième année dans un lycée général à Cracovie, j'ai passé les examens d'admission et maman a fait un emprunt. Papa n'est plus là malheureusement.

Dean, tout sourire, me présenta les deux enseignants, qui seraient responsables de la classe des dix élèves que j'allais intégrer et il m'encouragea à choisir mes options parmi les trente cours complémentaires proposés, entre autres, l'équitation, l'informatique, les cours militaires, le baseball ou le polo. L'école démarrait en septembre.

Nous sommes partis en train avec ma mère, puis nous avons poursuivi notre route à bord de la vieille Ford empruntée à ma tante d'Édimbourg. Quand j'ai sorti mon sac à dos du coffre de la voiture, j'ai compris que quelque chose clochait. Les Anglais arrivaient en cabriolet avec, sur la banquette arrière, une malle, un genre de coffre de pirates, qui nécessite au moins deux personnes pour le soulever. Je veux dire deux domestiques. Étant donné que je n'avais pas de malle, mes camarades ont compris qu'ils allaient partager leur classe avec un extra-terrestre. Par la suite, j'ai ouvert la bouche et ils ont entendu mon accent. C'en était fini.

L'après-midi, ma mère est rentrée chez ma tante. Je suis resté dans ces lieux austères, qui me faisaient penser désormais à des décors de films d'horreur avec un monastère en toile de fond. À la différence près qu'ici, dans les couloirs, des hordes de garçons couraient en braillant et puis, il y avait des filles aussi, car pour la santé mentale des garçons, on avait décidé d'en accueillir quelques-unes. On avait reproché à ces écoles de former des diplômés sans aucun égard pour les dames.

Quatre-vingt-dix pourcent des garçons devaient fréquenter cette école depuis l'âge de neuf ans. Même ceux qui habitaient les environs ne voyaient probablement leurs parents que trois fois dans l'année tout au plus. Certains pouvaient compter sur le soutien de leurs frères et sœurs inscrits dans la même école. Quand tu gagnes plus d'argent, tu te dois d'envoyer ton enfant dans un internat. Tu te débarrasses de ton gosse et ça, c'est la preuve irréfutable que tu as de l'argent. Ce n'est ni ta maison ni ta voiture, qui le prouvent, mais bel et bien l'internat de ton gamin.

À l'école, on bourrait le crâne de ces garçons en les persuadant qu'ils représentaient l'élite. Les étrangers ou les Anglais, qui n'étaient pas diplômés de ce genre d'école, appartenaient à une sous-société à laquelle, pour leur propre bien, mieux valait ne pas se mêler. Les élèves, qui se faisaient de plus en plus rares, témoignaient de l'existence de la crise. C'est sans doute la raison pour laquelle les propriétaires de l'école se sont décidés à accepter les étrangers.

C'était seulement le premier jour. Je suis allé voir l'intendant, qui, selon ce que nous avions convenu plus tôt, devait me faire visiter l'école et me montrer ma chambre. L'homme ascétique me demanda de lui rappeler le nom de ce pays commençant par un P., dont j'étais originaire. Il fit venir le garçon de service et lui demanda de me faire la visite.

Le garçon se prénommait Arthur. Une fois seuls, il fit un geste nonchalant de la main et dit : « Ta chambre est par là. » Il tourna les talons et s'éloigna. Je crois qu'il ne m'a même pas adressé un seul regard. J'ignore à quel moment je me suis mis à penser au film adapté du roman *Sa Majesté des mouches*. À ces garçons, des enfants encore, qui forment une communauté cruelle. Qui exclut les plus faibles, martyrise tous ceux qui sont différents. De l'extérieur, c'est tout beau, tout rose. Pour ma part, j'avais donc une chambre particulière.

Une semaine après mon arrivée dans cette école, je regagne ma chambre après la fin des cours, et je la trouve totalement vide. Tous les meubles, mes fringues et mes livres se trouvaient dans le couloir. Mes camarades anglais s'étaient trouvé un nouveau jeu. Le but était que le nouvel arrivant ne se sente jamais en confiance et qu'il redoute chaque soir ce qui va lui arriver. On voulait vérifier aussi s'il allait rapporter ses malheurs aux professeurs. On voulait le dégoûter de tout.

Nous étions réveillés à cinq heures trente, nous revêtions nos uniformes car à sept heures, nous devions déjà être assis à table, à attendre le petit-déjeuner. Toujours des toasts à la confiture. À sept heures trente, il y avait une messe œcuménique. Si par je ne sais quel miracle un musulman atterrissait dans cette école, il devait aussi se rendre à la messe, une bible à la main.

Ensuite, les cours débutaient. Et là s'ouvraient les portes d'un autre monde. Les cours étaient dispensés par de vrais enseignants. Souvent, ils étaient deux par classe. Ils étaient ouverts à nos questions et suivaient volontiers le cours de notre raisonnement, ils suggéraient des lectures, vérifiaient toujours que nous ayons bien compris et ils adaptaient leur façon d'expliquer à chaque élève.

Chaque enseignant avait une passion et il la partageait volontiers en dehors des cours avec les élèves intéressés. Le professeur de géographie, par exemple, était un gars du genre nounours, vraiment sympa, et il adorait les exercices militaires.

Ce n'était pas vraiment mon cas. Je voulais m'inscrire aux *social studies*. J'avais le choix avec l'armée. Je me disais que ce genre de *social studies* aurait été bien utile aux garçons riches, car ils auraient enfin pu en apprendre un peu sur la société, dans laquelle ils vivaient. Mais seules les filles étaient volontaires, il n'y avait aucun garçon. Les gars disaient que ceux qui s'y inscrivaient étaient des pédés. Je me suis donc rabattu sur les exercices militaires, dirigés par le professeur de géographie.

Chaque semaine, nous enfilions un uniforme de l'armée, nous marchions en cadence et nous simulions des manœuvres militaires. Nous montions au volant de vrais véhicules et nous roulions jusqu'à une véritable aire de tir, nous organisions des défilés dans la cour. Chaque élève devait se rendre une fois dans un camp militaire. C'était quelque chose ! Nous ne retirions pas nos treillis et nous simulions la guerre. Nous pourchassions des terroristes dans les bois environnants.

Le professeur de géographie aimait beaucoup regarder les garçons en pleine manœuvre.

Les cours de sport étaient d'une importance capitale aux yeux du directeur. Il fallait pratiquer plusieurs disciplines, parmi lesquelles il devait obligatoirement y avoir au moins deux sports britanniques. Le rugby, le cricket ou le hockey sur gazon, par exemple. J'ai choisi le cricket, mais jamais jusqu'à la fin des cours, je n'ai réussi à assimiler les règles de ce sport insulaire. J'allais aussi au rugby. Chaque semaine sur le terrain, à chaque match, je sentais que j'allais me faire écraser par un tank. Et je ne pouvais pas m'enfuir.

Traduit par Lydia Waleryszak

MAREK BIEŃCZYK

LA POMME D'OLGA, LES PIEDS DE DAVID

© Krzysztof Dubiel / The Polish Book Institute

***Marek Bieńczyk** (1956), écrivain, essayiste, traducteur, historien de la littérature à l'Institut de recherches littéraires, à Varsovie. A publié deux romans,* Terminal *et* Tworki, *et sept recueils d'essais. Le prix littéraire Nike lui a été décerné pour* Le livre des faces *paru en 2011. Ses œuvres sont traduites en allemand, en anglais, en bulgare, en espagnol et en français.*

Dans son dernier ouvrage, que l'on pourrait qualifier « d'album d'enthousiasmes poussés au paroxysme », Marek Bieńczyk nous livre des essais traitant du goût, de la beauté, du rôle positif de l'art. Il ne se contente pas de la seule lecture des textes, il s'intéresse également à la peinture, aux goûts, aux gestes, au corps. L'importance de la synesthésie est présente dans chacun de ses essais. Ainsi lorsqu'il évoque les scènes de musique chez Proust, ou la popularité d'Edward Hopper et les innombrables métamorphoses de ses toiles chez les écrivains : « J'ai constaté par moi-même que la confrérie des auteurs a trouvé en Hopper son artiste : grâce à lui, ils filent la métaphore comme on tire sur un joint, développent des réflexions infinies sur la solitude, sur le temps qui passe, sur la mélancolie, sur elle-même – noyée dans des vides, des opacités ou que sais-je encore. » Comme l'a fait observer une critique, « À l'heure où nous sommes submergés par un excès d'informations et de connaissances inutiles, les essais deviennent réellement indispensables. Ils établissent un lien entre notre vie et les citations qui nous environnent tirées de la littérature, de la philosophie, des chansons et des films. » Cet ouvrage de Marek Bieńczyk offre au lecteur un espace où il lui est possible de se reposer et d'apprendre à la fois, une lecture qui lui procure un sentiment agréable et utile de détente émotionnelle et intellectuelle tout en le motivant.

Parmi les trésors que l'auteur étale devant nous, l'on trouve par exemple « les mollets inintelligents » de Milan Kundera refusés par la correctrice de sa traduction, « le bourbon-baryton » de Johnny Cash ; le poème de Zbigniew Herbert sur Dalida (qui, selon l'auteur, était à l'époque communiste une promesse de luxe tout comme l'huile d'olive ou un verre de Martini), ou encore ces propos sur le dessinateur français Sempé : « Il a le tempérament d'un écrivain et non d'un caricaturiste. Il est le roi de l'ellipse, c'est-à-dire qu'il nous laisse une chance. »

L'essai consacré à Jean-Jacques Sempé, intitulé « Inconsolable et joyeux », est une merveille. Marek Bieńczyk parvient à rendre avec des mots les impressions sensorielles

qui semblent encore souvent incompatibles à première vue : la joie et la mélancolie, l'excitation et la concentration. Selon lui, l'univers du dessinateur français reflète l'histoire de la destinée humaine : « Sempé est un poète du geste, un remarquable observateur des corps, de cette force qui monte en eux et cherche à s'arracher pour gagner la liberté, le sentiment du bonheur, l'amour, l'infini, la béatitude. [...] Il ne s'y passe rien, absolument rien d'extraordinaire : un homme fait l'avion sur une plage ; un autre contemple l'immensité de la mer et soulève son chapeau en signe de respect. » Marek Bieńczyk observe ces instants de vie, les met en lumière en laissant de l'espace autour – avec grand talent.

Une sensibilité proustienne apparaît en filigrane dans tout le volume. Marek Bieńczyk consacre l'un de ses essais, « Le pan de mur jaune », à Proust et à ses techniques de travail, à sa vision de l'œuvre totale, à son regard, mais l'ombre de Proust plane sur toute son écriture. L'attention méditative et poétique que l'auteur porte aux détails, un humour discret et le rythme élargissent le champ de perception du lecteur. Comme Proust, Bieńczyk lui fait don d'une bonne part de « vie pleinement vécue ». La littérature, le sport, le corps, la nourriture, la peinture, le dessin – tous les sujets qu'il choisit sont importants, mais plus importante encore est, me semble-t-il, sa technique d'approche. Caractérisée par la grâce de son écriture, elle requiert une grande souplesse, qui provient d'un entraînement régulier et sérieux.

Agnieszka Drotkiewicz

MAREK BIEŃCZYK
JABŁKO OLGI, STOPY DAWIDA
WIELKA LITERA
WARSZAWA 2015
215 × 130, 384 PAGES
ISBN : 978-83-8032-007-9
DROITS DE TRADUCTION :
WIELKA LITERA

LA POMME D'OLGA, LES PIEDS DE DAVID

du balai n'est pas à prouver, celle de la baguette magique non plus. Nous battions la semelle depuis plus d'une heure et demie dans les intempéries du Nouvel An, avançant à pas de tortue dans un étroit passage délimité par des barrières métalliques, il faisait froid et les gens piétinaient avec des têtes d'enterrement. J'observais d'un regard incrédule les gens qui sortaient de l'Hôtel de Ville devant lequel s'étirait une queue sans fin. Ils étaient d'une race différente, la face fendue d'un large sourire, émettant des gloussements et allant d'un pas vif. Pas de doute ! Une métamorphose miraculeuse s'effectuait à l'intérieur : de lugubres, les gens s'étaient métamorphosés en gens amicaux et heureux. Non, ils n'avaient pas été invités par Jacques Chirac, le maire de l'époque, à boire une coupe de champagne. La Mairie de Paris avait eu une meilleure idée : organiser dans ses salles une exposition de Sempé. J'avais l'impression de rêver, l'homme pouvait bel et bien se transformer en ange !

2

Avec Sempé, c'est comme avec la météo ou le football : que peut-on en dire puisque tout le monde sait déjà de quoi il s'agit (du coup, presque personne n'en parle) ? Quand je dis « tout le monde », je parle de tous les Français et d'une partie du globe. À peine deux albums sont parus en Pologne et je ne sais pas s'ils font autant rire sur les bords de la Vistule que sur les bords de la Seine, où il passe pour un grand maître, car la connaissance du contexte culturel est parfois indispensable. C'est plus facile avec *Les Aventures du Petit Nicolas*, qui l'ont rendu célèbre. L'école fréquentée par le Petit Nicolas n'existe nulle part, aussi crée-t-elle un lien entre les gens, nous avons tous envie (tous ses fans) d'y être élève, parce que c'est à ce monde-là que devrait ressembler le nôtre : espiègle, comique, légèrement écervelé bien que non dénué d'astuce, mais, pour finir, plein de douceur. Le texte des *Petit Nicolas* était de Goscinny, Sempé n'en a été que l'illustrateur, ce que l'on peut regretter car il possédait un talent de narrateur. Je ne suis pas un grand fan de la série des Petit Nicolas, mais j'aime bien le prénom du héros. Sempé l'avait trouvé dans le métro en voyant une publicité pour les vins Nicolas. Il a retenu le prénom ; des vins, il en avait qu'on lui envoyait de Bordeaux où, dans sa jeunesse, il avait travaillé comme livreur pour un courtier en vin.

Sempé a eu voici quelque temps une hémorragie cérébrale dont il a eu du mal à se remettre. Un jour, il a repris le dessin, il est revenu à la vie grâce à son crayon – la même chose s'était produite avec Goya après un accident. Dans un entretien avec Marc Lecarpentier, le dernier publié, me semble-t-il, il évoque essentiellement, d'une manière merveilleuse, son enfance à Bordeaux. On sent bien qu'il

a des choses à raconter. Le journaliste et lui commentent un dessin : un homme court sur une plage et fait l'avion, il est même déjà en plein vol, car les bras de ses ailes, ou les ailes de ses bras, sont inclinés. Sempé explique à son interlocuteur son penchant maladif pour l'évasion. Depuis toujours, depuis son enfance. Des dizaines d'évasions, de l'école, de chez lui. Surtout de chez lui, où son sévère beau-père transformait la maison en cellule de tortures psychologiques, il buvait, on le sait. Sempé vagabondait, flânait dans les rues, feignait d'être en promenade ou bien d'avoir trouvé un excellent jeu, comme Tommy Sawyer et sa barrière à peindre, par exemple compter les bancs d'un parc. J'aime bien le souvenir de cet ami adulte qui emmena le petit Sempé dans un magasin et lui dit : « Choisis ce que tu veux, mon garçon ». Pourquoi pas un vélo, un bon modèle, le dernier ? S'échappant une fois de plus, Sempé prit une grosse boîte d'élastiques. Encore maintenant, dit-il, il ne se sent pas bien s'il n'a pas quelques élastiques dans sa poche, ils peuvent toujours être utiles. Utiles à quoi ? Cela n'a pas de sens de le lui demander puisque de toute façon, on ne peut pas comprendre.

Je regarde donc beaucoup de Sempé. J'ai toujours été attiré par les personnages de pitres mélancoliques, facétieux, qui ne vont pas dans le même sens que tout le monde et fourrent des élastiques dans leur poche, qui sont reliés par des ponts mystérieux à leur enfance et ont l'école buissonnière dans le sang, qui désertent leur propre rôle. Et eux-mêmes. Car, comme un personnage féminin de Sempé le dit à une amie, probablement dans un café parisien mais c'est sans importance : « Tout le monde dit la même chose : "il faut être soi-même." Les amis, la famille, mon psy : "il faut être soi-même." Je suis accablée : quelle absence d'ambition ! »

Il reste préférable qu'il évite les milieux respectables, car il trouvera toujours quelque trait à lancer, c'est un railleur professionnel. Aucun propos sérieux ne sortira de sa bouche ; sans avoir l'air d'y toucher, il répondra par une pirouette, par une parole en l'air. Ou il dira une phrase et la suivante, mine de rien, dira le contraire – continuons donc à nous évader de l'école. Ou du travail. Ou d'une réception mondaine. Dans ses dessins, beaucoup d'adultes fuient le réel, oubliant qui ils sont et leur âge. On a la furtive impression qu'ils vivent les meilleurs moments de leur vie. Ils oublient, ils se comportent différemment des autres, ils filent un coup d'œil inhabituel ou courent quelque part comme des fous, ils agitent les mains, lâchent des cerfs-volants avec l'attention comique d'un chirurgien ; ils se conduisent comme des enfants, ce sont des enfants. Quant aux enfants (Sempé en dessine des quantités, tristes ou surexcités), ils fuient leur état d'enfant, ils ont un don extraordinaire pour parodier les propos des grandes personnes, pour donner à leurs corps les poses de plus grands. Les héros de Sempé, grands et petits, sont souvent sur le départ ; ils s'échappent dans un *no man's land* à la frontière de leur vie, déplacés, emportés au-delà de leur propre limite, peut-être un peu ridicules mais heureux l'espace d'un instant.

Que ce soit dans les rues de Paris ou sur les plages de l'Atlantique, ses personnages donnent fréquemment la sensation qu'ils sont prêts à voler, qu'ils en veulent plus. Sempé est un poète du geste, un remarquable observateur des corps, de cette force qui monte en eux et cherche à s'arracher pour gagner la liberté, le sentiment du bonheur, l'amour, l'infini, la béatitude. Un minuscule geste de la main, la position de la tête, un déplacement insensible de la silhouette. Ce sont des détails infimes, Sempé n'enfonce jamais le clou et ne rit pas tout haut – c'est peut-être ce qui explique qu'il s'imprimera dans la mémoire, ou du moins dans l'histoire du dessin, plus profondément que bien d'autres humoristes sans scrupules. Il trace un trait, deux, une légère esquisse, et abandonne le reste à notre imagination. Sempé a le tempérament d'un écrivain et non d'un caricaturiste. Il est le roi de l'ellipse, c'est-à-dire qu'il nous laisse une chance. Car les gestes sont là, lorsque le courage, l'occasion ou la possibilité nous font défaut, pour exprimer l'impossible, pour s'échapper de soi-même, pour, l'espace d'un instant, ne pas être soi ou être malgré soi. Sempé montre que, même ridicules et un tantinet pitoyables, cette rêverie soudaine, cet élan soudain, ces bras écartés ou cette tête tendue vers l'horizon, sont à leur manière beaux et même innocents. Les ricanements et l'approbation ensemble, l'ironie et l'indulgence, la moquerie aussitôt annulée laissent transparaître une bonté générale. Le miracle, c'est le plaisir. Il le dit au cours de son entretien avec Lecarpentier, le plaisir est essentiel, c'est comme le coup de foudre. C'est là l'esprit de Rabelais, l'esprit occidental sous son meilleur jour, généreux et tolérant. Rien n'est sacré, mais la vie elle-même a quelque chose de sacré.

3

Sans doute est-ce pour cette raison que j'aime par-dessus tout les dessins sans légende de Sempé. Si devant ses autres dessins, on peut se tordre de rire, s'esclaffer longuement, ses dessins sans parole touchent. Il ne s'y passe rien, absolument rien d'extraordinaire, un homme fait l'avion sur une plage, un autre contemple l'immensité de la mer et soulève son chapeau en signe de respect. Un autre encore, à genoux dans un pré, un mégot à la bouche, observe avec la plus grande attention des milliers de fourmis ; sa posture un peu gauche exprime sa fascination et son étonnement. Ailleurs, un homme regarde avec angoisse et curiosité une allée sombre au-dessus de laquelle des arbres forment une voûte : Jojo au pays des merveilles. Un homme dans la rue respire l'air à pleins poumons en y prenant manifestement un grand plaisir. D'autres dessins montrent quelqu'un en train de marcher et c'est tout, rien d'autre, mais son existence a un côté irréfutable et nécessaire. Ou encore un personnage à bicyclette qui salue le ciel d'un geste joyeux de la main ; on dirait une scène de Tati. Tati adorait Sempé, qui le lui rendait bien. Dans les dessins de Sempé, il retrouvait ses films, comme *Les Vacances de monsieur Hulot* et les mésaventures d'un homme simple troublé par la logique du monde qui l'entoure.

Comme les Polonais disent « c'est du Mrożek », tous ceux qui connaissent les albums de Sempé disent « c'est du Sempé », l'expression est entrée dans la langue. Ils ne sont que quelques-uns parmi les grands auteurs à avoir laissé leur empreinte dans les langues : « c'est du Kafka », « c'est du Gombrowicz ». Quiconque connaît Sempé et se promène dans la province française ou dans Paris, découvre partout des scènes et des personnages de Sempé. La province s'adoucit. Paris vu comme du Sempé retombe dans ses anciennes ornières ; la ville retrouve son charme, elle est réinventée. Elle perdait son caractère, elle s'enfonçait dans un anonymat qui rend tout uniforme, avec des soldats en armes postés partout, et soudain, on a l'impression de revoir des individus dans des lieux typiquement parisiens.

Traduit par Laurence Dyèvre

MAREK BEYLIN

LA FERVEUR OU LA VIE D'ALINA SZAPOCZNIKOW

© Bartosz Stawiarski

***Marek Beylin** (1957), historien de l'art par formation est journaliste à* Gazeta Wyborcza. *Il s'intéresse plus particulièrement à des sujets politiques, sociaux ou culturels. Il est notamment l'auteur de deux livres,* Les Polonais et leurs soucis avec la démocratie *et* Du calme, ce n'est qu'une révolution.

La ferveur parle de la vie d'Alina Szapocznikow avec la passion signalée par le titre, mais dans un récit au rythme harmonieux. Le style de Marek Beylin est d'une grande classe, d'une élégance, d'une sérénité, de celles qui aident à brosser un portrait avec bonheur. Les vastes connaissances de l'auteur en histoire, histoire de l'art, philosophie et politique comme son talent à opérer des choix dans celles-ci, lui permettent d'imprégner son ouvrage d'une quantité certaine d'informations, d'éveiller l'intérêt du lecteur pour des détails, sans pour autant l'écraser d'érudition ou lui proposer juste une succession romancée de dates et de faits comme il n'est pas rare dans les récits biographiques, mais de lui proposer une composition qui offre la possibilité de comprendre l'artiste qu'était Alina Szapocznikow. Ainsi en est-il, par exemple, lorsque Beylin retrace l'influence intellectuelle et spirituelle de la formation d'Alina Szapocznikow, dans le Paris sous obédience existentialiste de la fin des années 40, sur l'expression de ses travaux ultérieurs et son approche catégorielle du « je ».

C'est précisément le regard que porte Beylin d'une perspective appropriée sur nombre de processus philosophiques, sociaux ou politiques qui donne le souffle nécessaire à la lecture des expériences d'une artiste aussi sensible qu'Alina Szapocznikow qui vécut à une époque d'intensité particulière, en des lieux où les idées et les événements se bousculaient. Marek Beylin nous emmène de Kalisz, où Alina Szapocznikow naquit en 1926 dans une famille intellectuelle juive assimilée, à Pabianice, puis au ghetto de Pabianice et à celui de Łódź dirigé par Chaïm Rumkowski, puis aux camps d'Auschwitz, Bergen-Belsen et Theresienstadt, et, après la Deuxième Guerre mondiale, à Prague, Paris, Varsovie et en nombre d'endroits où la sculptrice se rendit, dont Moscou où l'avion avec une délégation d'État officielle l'attendit car elle était en retard pour cause de shopping ; ou encore la Côte d'Azur où elle s'invita à dîner chez Picasso auquel elle emprunta de l'argent. Beylin nous entraîne aussi dans ses appartements et ateliers successifs de Varsovie et Paris. Enfin, nous l'accompagnons au cimetière Montparnasse où elle repose depuis le 6 mars 1973.

Elle disparut prématurément des suites d'un cancer, mal qui fut l'un des sujets de ses travaux.

La question du détail joue un rôle important dans le récit de Beylin, elle situe, donne la mesure, permet d'apprécier, de percevoir, de palper et de sentir le contexte. Or, les sens avaient une importance majeure dans la vie et l'œuvre d'Alina Szapocznikow. Beylin cite des extraits de ses lettres d'amour, non pas, comme il le précise pour dévoiler sa vie intime, mais pour montrer l'approche que la sculptrice avait du corps et du toucher, si essentiels pour elle tant en amour qu'au travail. Il décrit l'intérêt qu'elle accordait à son apparence, ses vêtements, son maquillage ou sa nourriture – « café au lait, une merveille », écrivait-elle dans une lettre de Hollande –, et il rappelle sa capacité à célébrer constamment la fête de la vie – « La vie au ghetto contribuait à l'intensité des émotions, au bonheur représenté par chaque instant car le suivant pouvait ne pas être. Mais dans l'attitude d'Alina, il y avait autre chose, elle dévorait la vie avec force, cela la portait à profiter de chaque instant pour en faire un moment de joie et de plaisir. Y compris au ghetto. Elle n'abandonna jamais l'idée d'une autre vie, elle garda espoir, elle conserva le désir et la volonté de vivre. Elle n'avait pas dix-sept ans alors et elle notait dans un petit livre jaune : "Les pommiers fleurissent. Oh merveille ! Comme je suis jolie. Oh ! Comme je suis malheureuse, heureuse, prisonnière, accablée, comme je veux la liberté ! Comme je veux sortir d'ici !" » Les détails concernent également la situation des immigrés polonais de Paris – et cela nous vaut une description hautement intéressante des commensaux du réfectoire rue Racine subventionné par l'ambassade de Pologne –, les techniques de sculpture ou les spécificités des matériaux.

Dans ce livre, Marek Beylin nous fait part à maintes reprises de ses réflexions, de ses interprétations, il donne aussi la parole à un grand nombre de personnes avec lesquelles il a discuté ou dont il cite les travaux. Par ailleurs, il fait beaucoup entendre la voix d'Alina Szapocznikow ; ainsi termine-t-il son livre par le testament qu'elle rédigea et rangea dans un volume de Bruno Schulz :

« Le plus important

Je veux que vous vous souveniez que chaque feuille d'arbre que l'on peut voir en train de voler, chaque détritus que l'on peut toucher, chaque goût ou odeur, chaque friselis du vent est plus important que toutes les œuvres d'art et tous les succès artistiques. »

Agnieszka Drotkiewicz

MAREK BEYLIN
FERWOR.
ŻYCIE ALINY SZAPOCZNIKOW
KARAKTER, KRAKÓW 2015
150×205, 384 PAGES
ISBN : 978-83-62376-82-7
DROITS DE TRADUCTION :
KARAKTER

LA FERVEUR OU LA VIE D'ALINA SZAPOCZNIKOW

Prague

était porteuse de plus, d'une promesse de vie nouvelle, intense, dans un milieu fascinant avec la possibilité pour Alina Szapocznikow de réaliser ses désirs. Elle avait rapidement compris qu'elle serait artiste, l'idée de s'adonner à la sculpture lui était peut-être déjà venue dans les camps ou même au ghetto.

En septembre 1945, lors de l'examen d'entrée à l'École supérieure des Arts et de l'Industrie tchèque, elle avait quelques notions de sculpture. Aussi modela-t-elle une tête en glaise. Malheureusement, le matériau était trop mou et la tête s'affaissa avant que le jury n'ait pu la voir. Nonobstant ce désastre, Alina intégra l'École, et, en octobre, elle rejoignit l'atelier de Josef Wagner. Comment avait-elle vécu en été 1945 ? Comme elle le raconta plus tard, ses camarades de camp lui étaient venues en aide. Elle était également l'amie de Sonia Bullaty, une Pragoise d'une famille de banquiers juifs. Les deux jeunes femmes devaient se connaître depuis le temps du ghetto de Łódź où Sonia était arrivée le jour de ses dix-huit ans, elles avaient également pu se rencontrer à Auschwitz, par la suite. Il est probable qu'elles arrivèrent ensemble à Prague où Sonia apprit qu'elle était la seule survivante de sa famille et cela les réunit d'autant plus qu'Alina était persuadée qu'il en était de même pour elle. Elles partageaient également leurs inclinations artistiques. Sonia choisit la photographie, domaine dans lequel elle bénéficia de l'aide de Josef Sudek, avant de partir, en 1947, pour les États-Unis où elle connut le succès en tant que photographe. Alina Szapocznikow aurait pu s'en sortir sans Sonia Bullaty. Diverses organisations internationales venaient alors en aide aux personnes déplacées. Elle était également en relation avec les associations juives de Prague. Dès l'automne 1945, à son entrée dans le milieu de l'École, « trois messieurs beaucoup plus âgés qu'elle » l'entourèrent. Outre Wagner, il y avait Bedřich Stefan, un autre enseignant de sculpture, ainsi qu'Otakar Velinský, également professeur, tailleur de pierre et sculpteur, alors âgé de soixante-dix ans, qui l'employa dans sa manufacture.

« Âgé, peu volubile, Velinský avait alors son atelier au pied d'un arbre gigantesque, au bord de la Veltava à Holeszowice », se rappelait Miloslav Chlupać un camarade d'Alina. Ce lieu jouissait d'une grande renommée, plusieurs générations de sculpteurs tchèques y étaient passées. Par ailleurs, Velinský était connu pour savoir encadrer les jeunes gens déboussolés. Jan Drda écrivit en 1941 un roman intitulé *L'Eau vive* où il campa un personnage qui avait Velinský pour proto-modèle. Otakar Křemel, le sculpteur du livre accueille un « gamin abandonné et lui apprend la sculpture ». Velinský fit de même avec Alina Szapocznikow.

Malheureusement, seuls les livres comptables de l'entreprise du tailleur de pierre nous restent. Alina y figure sur la liste d'émargement de septembre à novembre 1946, puis en juin 1947. Cela ne veut pas dire qu'elle n'y travaillât pas plus tôt, peut-être dès 1945, car ses amis de l'École, Zdenek Palcr et Olbram Zoubek qui se rappelait d'elle dès le jour de l'examen avec la malheureuse histoire de la sculpture, collaboraient déjà avec Velinský. Néanmoins, les documents conservés indiquent qu'Alina ne fit seule aucune sculpture chez Velinský. « Elle commença à travailler avec les tailleurs de pierre et les sculpteurs, apprit à tailler, mettre aux points et agrandir, mais aussi à connaître le caractère des diverses sortes de pierre. Il y avait surtout du grès, le matériau du baroque tchèque, il ajoutait un reflet de normalité et de chaleur humaine au caractère pompeux et théâtral du style officiel. Avec la marne pragoise, le grès était également le matériau du gothique et il avait ses spécificités locales. Le travail aux détails de l'architecture gothique et des sculptures baroques par lesquels étaient remplacés les fragments originels détériorés, assura à Alina non seulement un revenu alimentaire, mais aussi une formation technique et artistique. » Comme elle le racontait, elle était le « garçon à tout faire » de la manufacture. Elle lavait par terre et allait chercher des bières. Tadeusz Rolke, l'auteur de nombreuses photographies de la sculptrice et de ses œuvres, rapporte une anecdote qu'elle racontait. « Un jour, Velinský lui ordonna de tailler une pierre destinée à une tombe, mais ne l'accompagna pas au-dehors. Massette et gradine en main, elle sortit. Au bout d'un long moment, inquiète de savoir si elle procédait correctement, elle interrompit son travail pour entrer demander au maître pourquoi il ne venait pas voir ce qu'elle faisait. Il lui répondit : "Je t'ai écoutée tout le temps". »

Alina devait beaucoup de son habileté professionnelle et de son amour de l'ouvrage sur pierre à l'enseignement de Velinský. Auprès de Wagner, elle découvrit le monde de l'art et de la pensée contemporaine. Chlupać raconte : « Wagner venait régulièrement au studio. Il ne parlait pas beaucoup, il n'intervenait pas dans notre travail. En revanche, il posait des questions et voulait que nous cherchions les réponses par nous-mêmes, et donc, finalement, c'est nous qui décidions de notre approche tant au point de vue de la forme que du fond par des variations libres sur le thème proposé par notre professeur. [...] Nos travaux diplômant étaient des événements. Il ne s'agissait jamais d'un devoir à exécuter, mais toujours d'une tentative pour faire se rejoindre ce qui nous plaisait le plus en sculpture, littérature, cinématographie et peinture. » Les étudiants découvraient l'histoire de l'art moderne. « Pour certains l'intérêt pour le surréalisme et l'existentialisme, alors à la mode, était le plus important. Pour d'autres, l'inspiration venait du cubisme. » Quant à Wagner, avant-gardiste pendant une grande partie de l'entre-deux-guerres, il était revenu à une forme plus clacissisante vers la fin des années trente.

De ses trois maîtres, Stefan Bedřich fut pourtant le plus important pour Alina Szapocznikow. Une relation amoureuse intense la lia à ce monsieur d'un certain âge selon ses critères d'alors. Stefan lui portait un amour aussi intense que douloureux, et ce d'autant plus qu'Alina sortait également avec Zdenek Palcr, un camarade de son âge de l'École. Les deux hommes s'évitaient ; une anecdote veut que Palcr n'adressât plus jamais la parole à Bedřich. Mais tous les deux adoraient Alina et l'aidaient, ils traitaient leur engagement envers elle avec beaucoup de sérieux. Stefan, marié, ne cachait pas sa relation avec l'étudiante pour autant ; il l'accompagnait aux fêtes, l'introduisait dans les cercles artistiques et intellectuels. Grâce à lui, elle fit la connaissance du poète Vladimir Holan, des peintres František Tich et Aléna Diviš dont les nouvelles par la suite ne furent pas des meilleures. Il était aussi son professeur. Quand fut ouvert le concours pour un monument commémorant le carnage perpétré par les Allemands au village de Lidice, Alina Szapocznikow élabora un projet qui fut remarqué. À l'évidence, Stefan, qui gagna ce concours, l'avait aidée dans sa conception.

La relation avec deux hommes simultanément dont la jeune femme ne faisait pas mystère, atteste de l'absence de toute pruderie dans son cercle artistique même s'il arriva que l'on commentât « l'indécence d'Alina Szapocznikow ». Néanmoins, pour elle, l'amour que lui portaient ses deux amants, en dépit de ce qu'ils auraient souhaité, n'était que l'une des composantes de sa nouvelle vie dans laquelle elle était entrée avec enthousiasme et avidité. Les sentiments de la jeune femme englobaient l'ensemble de la réalité qui la libérait de ses humiliations récentes. Elle s'était installée dans un univers qu'elle avait désiré et qui la désirait, ou, pour le moins l'acceptait. Věra Janoušková écrit à propos de la « petite juive du camp » avec sympathie, mais non sans une légère réserve : « Nous avions beaucoup de compassion pour elle et nous nous occupions d'elle à cause de ce qu'elle avait vécu. Nous lui donnions des vêtements car elle n'en avait aucun. Elle acceptait tout. Elle était très vive, nous l'appelions "Torpédo". Elle apprit rapidement le tchèque qu'elle parla sans accent ». Alina était admirée parce qu'elle était une jeune artiste très talentueuse. À l'École, tous les étudiants s'initiaient à l'art, analysaient la structure des églises pour dégager les formes élémentaires de leur construction, s'intéressaient, toujours au nom de la simplicité, à l'art populaire. Ensemble, ils s'amusaient, buvaient, allaient aux pardons où ils s'essayaient au tir à la carabine ou s'aventuraient dans le "château hanté". [...]

Alina Szapocznikow eut la chance de se trouver dans une capitale tchèque qui était encore artistiquement et intellectuellement vivante, et toujours libérale dans ses mœurs. Elle évoqua toujours cette Prague-là avec tendresse. « Est-ce de la sensiblerie, écrivit-elle à Ryszard Stanisławski après son départ de Tchécoslovaquie en 1949, si je pense toujours [...] à la Veltava gonflée au printemps dans laquelle nous nagions, à Zdenek et aux ruelles tortueuses de Mala Strana, à la lumière verte des lampadaires à gaz et à la chambre de Zdenek encombrée de sculptures où nous écoutions cent fois le disque de *Cyrano de Bergerac* et où Jezerský [František, le photographe] déclamait pour nous. Je pense au commis de l'atelier de plâtre qui avait des yeux bleus, parlait peu et était d'une bonté sans limite. "Bon" ne veut pas dire grand-chose, mais il n'y a pas non plus beaucoup de gens dont, tout simplement, on peut dire qu'ils sont bons, point barre. D'une bonté slave. Tu vois ? En fait, c'est à Prague qu'eut lieu mon accession à la maturité. J'en ai tiré mon *trésor* pour mon futur ouvrage. Comme j'étais étrangère, ma pensée polonaise me donnait une distance nécessaire des autres et je pus en avoir des bénéfices pour ma "création". »

Traduit par Maryla Laurent

MARCIN WICHA

COMMENT J'AI CESSÉ D'AIMER LE DESIGN

© Bartłomiej Molga

***Marcin Wicha** (1972), graphiste, concepteur de couvertures de livres, d'affiches et de signes graphiques. Les revues* Autoportet, Literatura na Świecie *et* Tygodnik Powszechny *ont publiés ses textes. Il collabore également à* Gazeta Wyborcza *et* Charaktery. *Par ailleurs, il est l'auteur de livres pour la jeunesse. Dans* Comment j'ai cessé d'aimer le design, *il porte un regard des plus intéressants sur le design contemporain.*

L'auteur du livre *Comment j'ai cessé d'aimer le design* n'est pas un nostalgique de la République Populaire de Pologne, même si, dans sa jeunesse, il aimait plus le design qu'à l'heure actuelle. Il était enfant quand il découvrait et vénérait le périodique *Ty i ja* auquel son père était abonné. Cette revue culte, qui cessa de paraître en 1974, présentait sur « cinquante colonnes [...] la culture mondiale, la mode, le design, et donnait la mesure des aspirations et des besoins intellectuels ». Marcin Wicha devenu graphiste et écrivain, relate l'histoire de son initiation dont son père, un architecte juif non religieux et grand célébrant domestique du design, est la figure centrale. Le jeune garçon qu'était alors l'auteur découvrait le monde dans les numéros un peu défraichis de *Ty i ja*, ils étaient pour lui un référent comme peut l'être le « Livre » dans la prose de Bruno Schulz. Sa mère, concrète comme le personnage d'Adèle chez Schulz, en avait certes découpé les recettes de cuisine, mais le reste y était : les photographies tirées de films américains, les couvertures de Roman Cieślewicz, les poèmes de Velimir Khlebnikov, la mode de Grażyna Hasse, l'école polonaise de l'affiche dans toutes ses matérialisations et versions. L'appartement de la famille Wicha, avec ses planches à dessin, un service de table « rejeté de l'export » mais obtenu de haute lutte et des reliquats d'un projet non-abouti, celui d'un mur coulissant, était un temple du bon goût, une maison d'Amish visuels assiégés par la laideur générale.

Le livre n'a rien des clichés de souvenirs habituels, il s'appuie sur des bases matérielles sérieuses. Les objets décrits par l'auteur sont des feutres, des affiches, des chaussures, mais également des sacs de ciment durci cachés dans les broussailles comme il n'était pas rare au temps de la RPP. Ou encore une étagère pour les livres, conçue avec génie, mais réalisée n'importe comment. Ou une laisse pour chien que le père adorait, mais que le chien n'appréciait pas à sa juste valeur. Des choses du passé, des objets post-allemands, des objets juifs, des objets post-juifs, modernes et postmodernes. Chaque chose avait son sens et son style, y compris quand

elle n'en avait aucun comme toute la bimbeloterie qui déferla telle une grande vague au moment de l'effondrement du communisme. Marcin Wicha a écrit un livre professionnel, il s'y connaît en objets et il les comprend, mais son livre n'est pas dépourvu d'ironie, de philosophique, voire de poésie parfois. Son recueil de brefs récits, qui sont presque des aphorismes, s'ouvre sur une description détaillée des funérailles de son père, « L'urne ». La tendre dérision à laquelle est soumise la terreur esthétique que faisait régner le père est traversée par le sentiment subtil de la perte ressentie et par une méditation funèbre discrète, quasi silencieuse. Cette histoire du destin esthétique des Polonais qui ont actuellement quarante ou cinquante ans, cette biographie des styles et des choses, s'est trouvé de nombreux lecteurs reconnaissants. Parmi eux, il y a ceux qui comme le père et le fils Wicha peuvent perdre une demi-journée à cause de la couleur inadéquate d'une prise électrique. Il y aussi ceux qui se sont perdu dans le labyrinthe piégé de la foule d'objets design actuels et qui auraient besoin d'une leçon de mise à distance ironique.

Kazimiera Szczuka

MARCIN WICHA

JAK PRZESTAŁEM KOCHAĆ DESIGN

KARAKTER

MARCIN WICHA
JAK PRZESTAŁEM KOCHAĆ DESIGN
KARAKTER, KRAKÓW 2015
125 × 205, 264 PAGES
ISBN : 978-83-62376-83-4
DROITS DE TRADUCTION :
KARAKTER

L'urne

COMMENT J'AI CESSÉ D'AIMER LE DESIGN

– Merci de prononcer le numéro de poste intérieur souhaité ou d'attendre, le secrétariat va vous répondre, entendis-je, puis résonna la voix de Louis Amstrong :

And I think to myself,
What a wonderful world!

Intéressant, qui a pu choisir ce morceau, me demandai-je. Le directeur du crématorium ? Le vendeur de répondeurs – « J'ai quelque chose qui correspond à votre profil d'activité » – ? Il n'était pas à exclure que le tube à la voix suave et enrouée fût numéro un sur une playliste funéraire, que ce fût le fond musical choisi le plus volontiers pour les cérémonies de crémations.

Dans les comédies américaines, une scène revient fréquemment. Des cendres sont recueillies dans un sachet, une boîte ou un carton de biscuits. Les restes d'un défunt reposent dans un petit vase sur la cheminée, dans un placard de la cuisine ou sur un parapet. « Tu as quoi, là ? » « Ma Mamie ». À ce moment-là commence une cascade de péripéties cocasses. Les gags se multiplient. Un chat fait tomber l'urne. Un invité ivre confond les cendres avec de la cocaïne. La cérémonie de dispersion des cendres est le point culminant, toujours par temps venteux, de sorte qu'un souffle plaisantin envoie le nuage gris directement dans le visage des endeuillés. Suit une orgie d'éternuements, raclements de gorge et époussetage de vêtements.

Nous avons vu ensemble beaucoup de films idiots, mon père et moi.

* * *

J'entrai dans une maison où il ne se trouvait plus. Les amies de ma mère y étaient accourues, le remue-ménage était général.

– La nécro, pages locales varsoviennes ou dans l'édition nationale ?

– On peut garder la photo de sa carte d'identité ?

– Il reste un peu de crème ? Du lait fera l'affaire, si tu en as.

Formalités au cimetière. Au crématorium. Ma vie fut séquencée en une série de choses à faire. Quelques jours plus tard tandis qu'aux pompes funèbres, je feuilletais un catalogue d'urnes sur papier brillant, je fus gagné par un sentiment d'impuissance. Tous les modèles semblaient être des croisements de vase grec et de bouteille thermos chinoise. Paillettes luisantes, miroitement chromés. Les urnes étaient dorées, blanc et doré, malachite et noir. Elles avaient des poignées et des anses décoratives. Certaines ressemblaient à des bocaux anciens avec une fermeture métallique, d'autres au tonneau de Winnie l'Ourson. Les matériaux artificiels dominaient, mais de la pierre était également proposée (à l'évidence, la nature connait, elles aussi, des jours meilleurs et d'autres pires).

Bien sûr, il y avait des croix. Gravées. Peintes. Collées latéralement. Dressées sur l'urne qui rappelait alors, en miniature, le mont Giewont avec la sienne. La couronne d'épines, le profil de la Vierge ou le Christ en posture pensive étaient évidemment des incontournables. Mon pauvre père. Juif non-croyant, complètement indifférent aux questions confessionnelles, il était complètement hors normes.

Comme alternative, il y avait la petite fleur : un lys blanc ou une rose fanée. Pour les pompes funèbres polonaises, deux catégories de personnes vivent en Pologne : les chrétiens et les représentants de la secte florale. Je tournais les pages, la responsable de la maison funéraire commençait à s'impatienter. Son regard me poussa à faire un choix. L'urne était un peu moins décorée, d'une forme un peu plus simple et la rose blanche se trouvait, elle aussi, être plus discrète.

Au cours des quelques heures qui suivirent, je m'efforçai de me convaincre que ça allait. Mais il n'en était rien. Mon père n'aurait jamais donné son consentement à un ustensile pareil. Il fallait être un salaud pour ne pas tenir compte des valeurs esthétiques d'une personne uniquement parce qu'elle était morte !

* * *

Pendant de longues années, le goût de mon père avait déterminé notre vie de famille. Ses verdicts étaient violents et définitifs. Nous vivions dans un champ de mines esthétique. Avec le temps, je parvins à contourner les zones piégées et, à mesure que je me traçais des chemins sécurisés, monta en moi le sentiment d'une complicité. Mon père ne permettait jamais à la laideur de passer le seuil de notre porte. Nous vivions comme assiégés, comme des Amish visuels. Le système politique était contre nous. L'économie, le climat également. À un centimètre au-delà de notre porte, commençaient les murs peints en guise de lambris et le sol coulé en béton coloré. Venait ensuite l'ascenseur avec ses boutons fondus dans la paroi. Tel était le paysage du socialisme tardif.

Quand il est question des personnes que nous aimions, les formules laconiques sont déplacées. Tout ce qui les concerne devrait être compliqué et unique. En réalité, c'était simple et typique. Il y a des gens qui peuvent perdre une demi-journée à cause de la couleur inadéquate d'une prise électrique. Qui préfèrent rester chez eux que de prendre du repos dans une pension de famille en bord de mer dont les tapis sont d'une couleur exécrable. Des malheureux torturés par les écrans publicitaires géants faisant les louanges du plâtre. Oui, oui, je sais. Le goût est affaire de classe sociale. Il instaure des hiérarchies et des divisions. Il reflète nos aspirations et nos craintes. Il nous permet de nous sentir mieux qu'autrui, de faire illusion, de tromper le monde, etc.

* * *

En tout cas, pour ce qui était de l'urne, je décidai qu'il en serait comme je l'entendais. Dans un agenda oublié, je retrouvai l'adresse d'un vieux sculpteur avec lequel mon père avait travaillé par le passé. Je téléphonai. J'expliquai le pourquoi de la chose. Il ne restait que deux jours avant l'enterrement. L'artiste m'écouta sans manifester de surprise. Il réfléchit un moment.

- J'ai fait des jardinières pour l'église d'Ursynów. Il suffira de retirer les pieds et ce sera parfait…

Ce fut ainsi que je plaçai les cendres de mon père dans un cube de granit. Ses prénom et nom furent gravés sur l'une des faces. Police : Futura. Majuscules. Deux fois cinq lettres espacées avec élégance, comme mon père aimait. J'étais très fier de moi. Son urne était magnifique. Il y avait juste, que la seule personne en mesure de l'apprécier, la seule personne dont l'opinion comptait pour moi, n'était plus là.

Ce que j'appris sur le design sans sortir de chez moi

Les sabots

Chez nous l'embargo concernait : les fauteuils et convertibles, les verres à thé sur une petite assiette et, plus encore, ceux, bombés, dans un porte-verre en métal argenté. Tandis que j'écris cela, il me revient qu'il y avait deux sortes de verres, ceux plus bombés (à exclure) et d'autres, angulaires, trapézoïdaux qui pouvaient être agréés par le rabbinat qu'exerçait mon père.

Au centre allemand, il était possible d'acquérir des tasses en verre qui trahissaient une lointaine parenté avec Bauhaus. On y vendait aussi des disques de blues est-allemand. Je doute que les autorités de la R.D.A. se fussent souciées des droits d'auteur et donc nous pirations peut-être Muddy Waters bien avant l'existence de l'Internet.

Notre liste noire familiale récusait également :

Les rayonnages (le mot lui-même m'est insupportable),
les placards (voir plus haut),
les poufs (voir plus haut)
les charentaises (voir plus haut),
ou se promener en chaussettes.

Ces deux derniers points s'additionnaient, ce qui compliquait les choses. Par chance, dans les années 70, l'industrie polonaise des chaussures produisit des sabots sur semelles en bois. Parés d'étiquettes en anglais (celle au drapeau suédois s'effaçait rapidement sous le frottement du talon), ils étaient exportés en Europe occidentale. La conjoncture internationale connaissait-elle des variations ou les contrôles de qualité avaient-ils des pics de zèle, toujours est-il que certains lots se retrouvaient sur le marché intérieur en tant que « rejetés de l'export ». Les chaussures défaillantes, les casseroles émaillées avec une faute d'orthographe au mot « SALT », les modules aux étagères un peu jaunies de rangement IVAR pas assez bonnes pour la chaîne IKEA à l'étranger étaient autant de produits très recherchés dans les magasins polonais.

Victor Papanek, dans son livre *Le Design du monde réel* vantait les mérites des « *trätofflor*, sabots toujours fabriqués dans la ville d'Ängelholm qui sont un exemple majeur de design local et rationnel ». La photographie de la page 282 ne laissait subsister aucun doute. C'était eux ! Le design était local, mais la production mondiale (ceci avant que nous apprenions à épeler le mot mondialisation). Ainsi, à l'époque du Gierek déclinant, ma famille faisait claquer ses sabots tel un groupe de joyeux Hollandais (ou de paysans scandinaves). La vie de nos voisins devint un enfer, il ne se passa pas de semaine sans que celui d'en-dessous – dans un film sont rôle aurait pu être joué par Louis de Funès – ne protesta avec véhémence. Un dialogue en morse avait lieu à travers la mince paroi du plafond : au claquement provocateur des talons répondaient des communiqués frappés avec un manche à balai. […]

* * *

À la fin de sa vie, mon père se prit d'engouement pour les crocs en plastique. Quelqu'un lui en rapporta d'Israël avant qu'il n'y en ait de toutes les couleurs dans n'importe quelle galerie marchande. Cette découverte proche-orientale nous assura une paix durable avec nos voisins (ce qui, somme toute, pourrait sembler paradoxal).

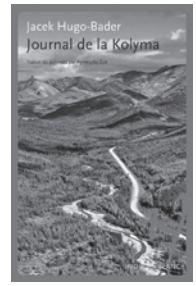
Traduit par Maryla Laurent

NOS RECOMMANDATIONS

NOTES DE VOYAGE
D'UN COSMOPOLONAIS

ANDRZEJ BOBKOWSKI

Traduit du polonais par
Laurence Dyèvre
Les Éditions Noir sur Blanc



JOURNAL DE LA KOLYMA

JACEK HUGO-BADER

Traduit du polonais par
Agnieszka Żuk
Les Éditions Noir sur Blanc

AMOUR DE PIERRE

GRAŻYNA JAGIELSKA

Traduit du polonais par
Anna Smolar
Éditions des Équateurs

ÉCRITS (1)
ÉCRITS (2)

TADEUSZ KANTOR

Traduit du polonais par
Marie-Thérèse
Vido-Rzewuska
Les Solitaires Intempestifs

LA FAILLITE DU PETIT JACK

JANUSZ KORCZAK

Traduit du polonais par
Lydia Waleryszak
Éditions Fabert

L'AMOUR CHÈRE
MADAME SCHUBERT...

EWA LIPSKA

Traduit du polonais par
Isabelle Macor
Éditions LansKine

JOURNAL 1962 – 1969

SŁAWOMIR MROŻEK

Traduit du polonais par
Lydia Waleryszak
Les Éditions Noir sur Blanc

LA VIE DE DRAGON

JOANNA OLECH

Traduit du polonais par
Margot Carlier
Père Castor/Flammarion

AILLEURS EST MAINTENANT

KRZYSZTOF SIWCZYK

Traduit du polonais par
Isabelle Macor
Éditions Grèges

AUJOURD'HUI, NOUS ALLONS DESSINER LA MORT

WOJCIECH TOCHMAN

Traduit du polonais par
Margot Carlier
Les Éditions Noir sur Blanc

LÉGENDES DU SANG

JOANNA TOKARSKA-BAKIR

Traduit du polonais par
Małgorzata Maliszewska
Albin Michel

LA FIANCÉE DE BRUNO SCHULZ

AGATA TUSZYŃSKA

Traduit du polonais par
Isabelle Jannès-Kalinowski
Grasset

MORPHINE

SZCZEPAN TWARDOCH

Traduit du polonais par
Kamil Barbarski
Les Éditions Noir sur Blanc

ALLÉE DE L'INDÉPENDANCE

KRZYSZTOF VARGA

Traduit du polonais par
Agnieszka Żuk
Les Éditions Noir sur Blanc

NOUVEAUX LIVRES DE POLOGNE
PRINTEMPS 2016

©Institut polonais du Livre, Cracovie 2016

Rédaction :
Izabella Kaluta, Agnieszka Rasińska-Bóbr

Textes :
Agnieszka Drotkiewicz, Magadalena Kicińska,
Piotr Kofta, Paulina Małochleb, Małgorzata I. Niemczyńska,
Dariusz Nowacki, Robert Ostaszewski, Patrycja Pustkowiak,
Marcin Sendecki, Kazimiera Szczuka, Katarzyna Zimmerer

Traduction :
Laurence Dyèvre, Maryla Laurent, Caroline Raszka-Dewez,
Erik Veaux, Lydia Waleryszak, Agnes Wiśniewski

Rédaction du texte français :
Oskar Hedemann

Ce catalogue est également disponible en d'autres langues, il peut être commandé auprès de l'Institut polonais du Livre.

Les éditeurs peuvent s'adresser à l'Institut polonais du Livre pour obtenir de plus longs extraits de traductions des ouvrages présentés.

Pour plus d'information sur la littérature polonaise consultez le site :
www.bookinstitute.pl

Conception graphique et maquette :
Studio Otwarte, www.otwarte.com.pl

INSTYTUT KSIĄŻKI

©POLAND

www.bookinstitute.pl